



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

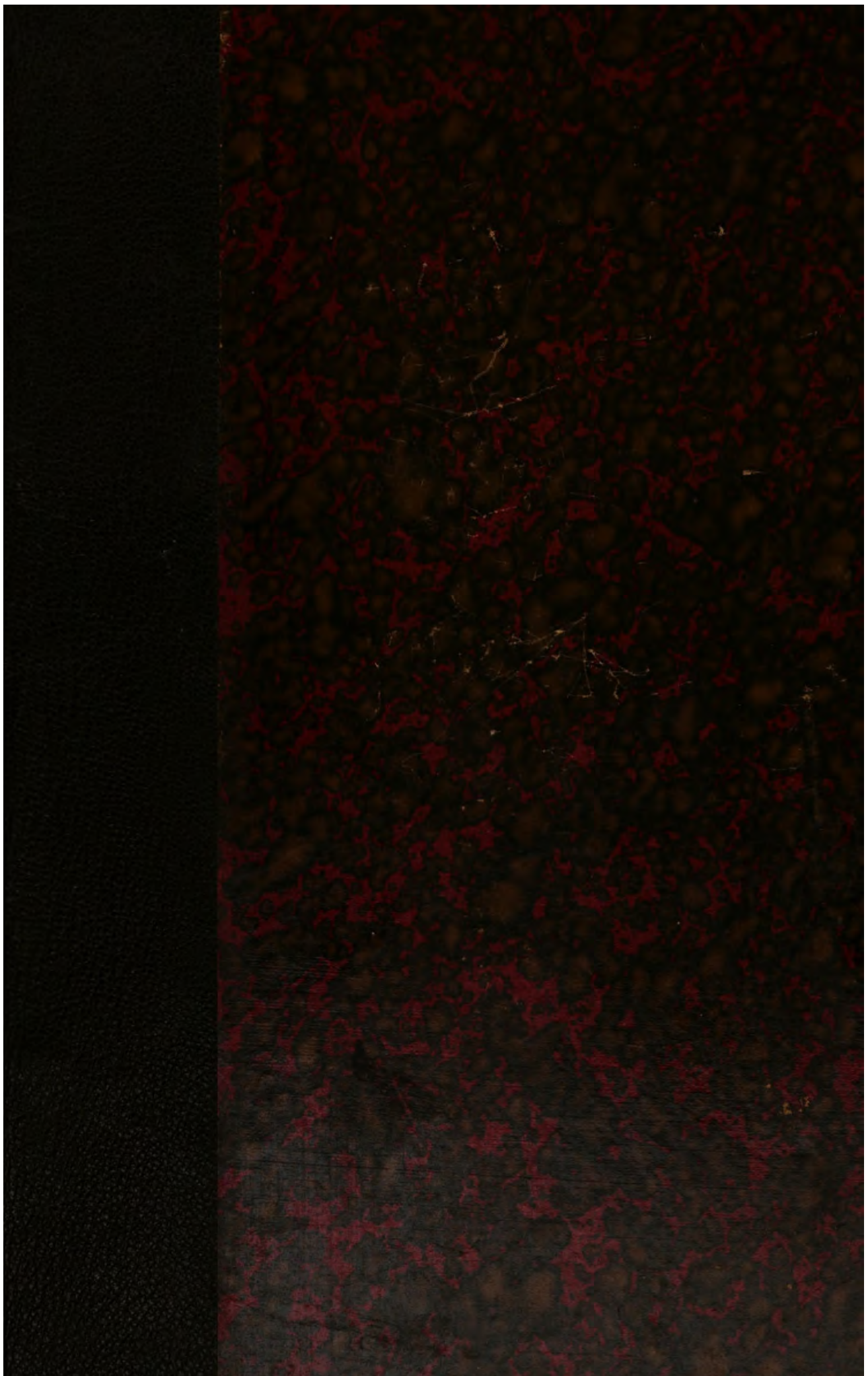
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



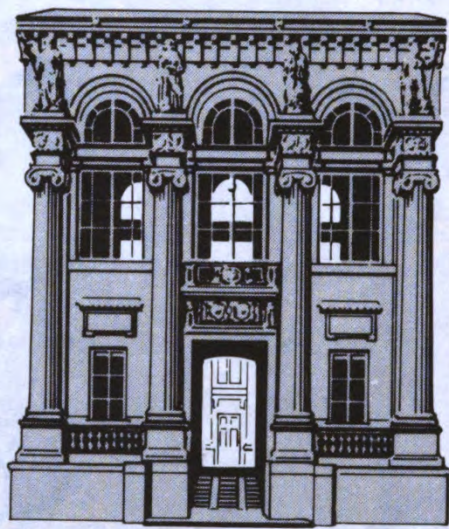
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



L'étincelle

Alphonse de
Lamartine

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

VET. FR. III B. 4710





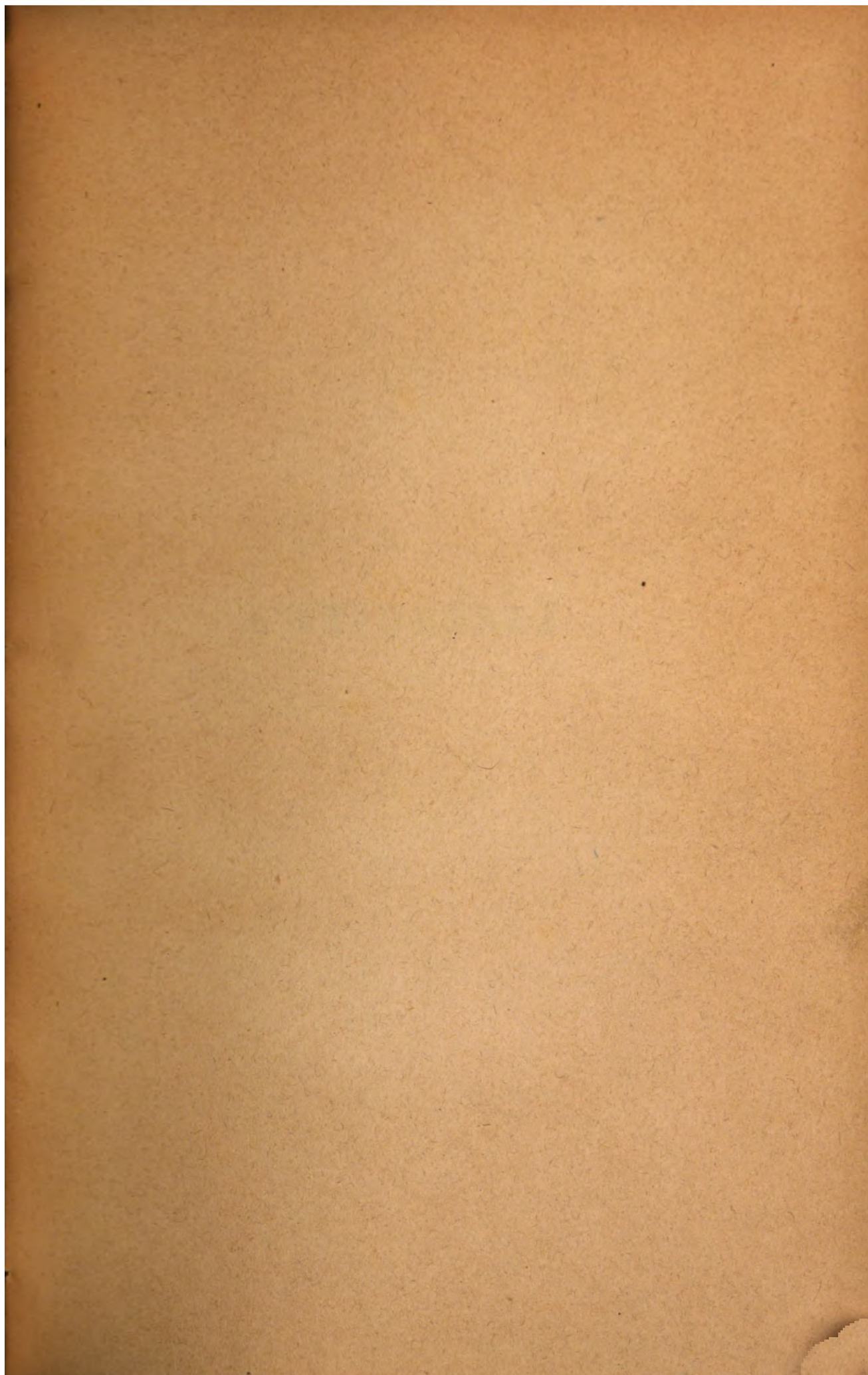
600

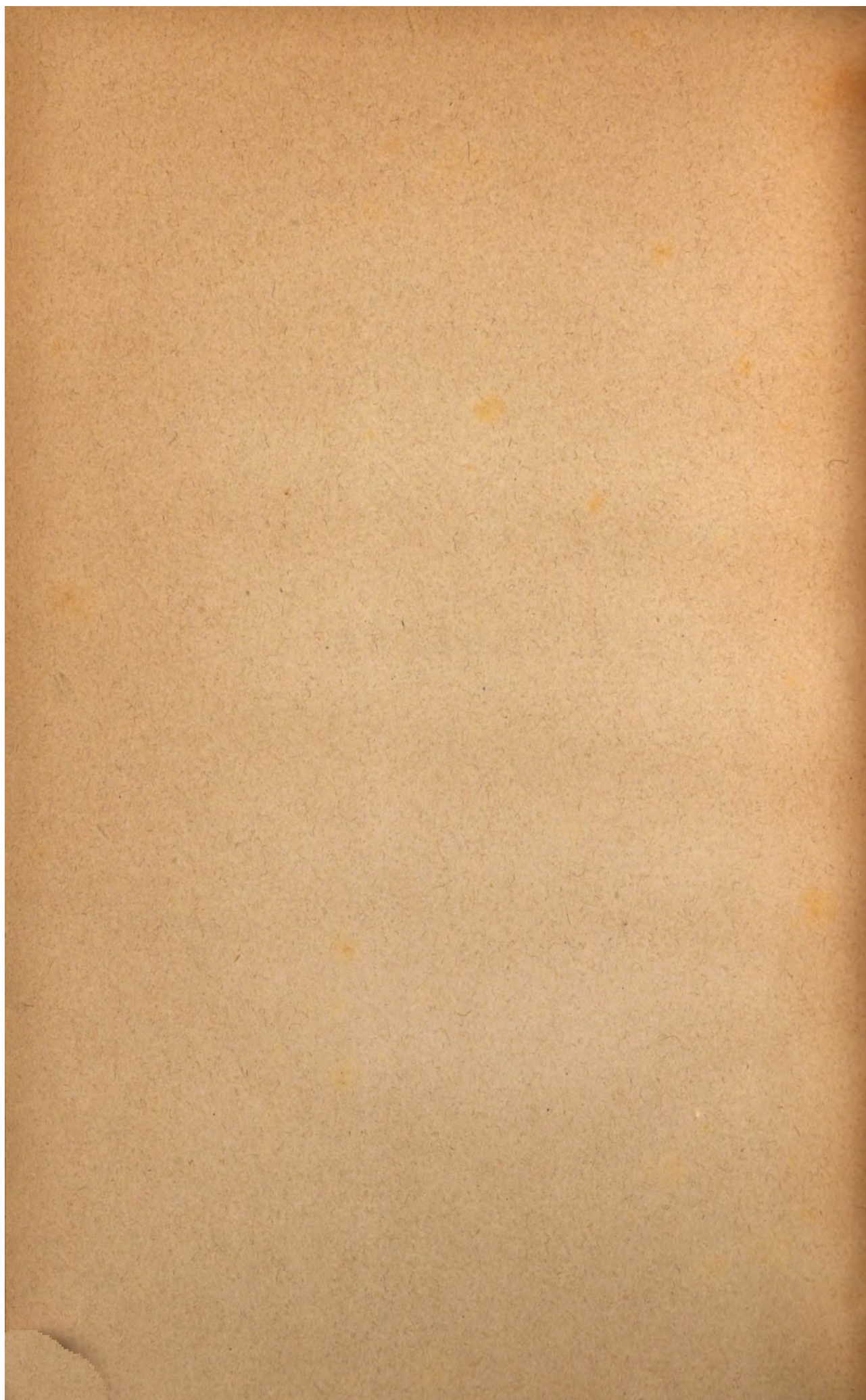
Lucas

Tom IV

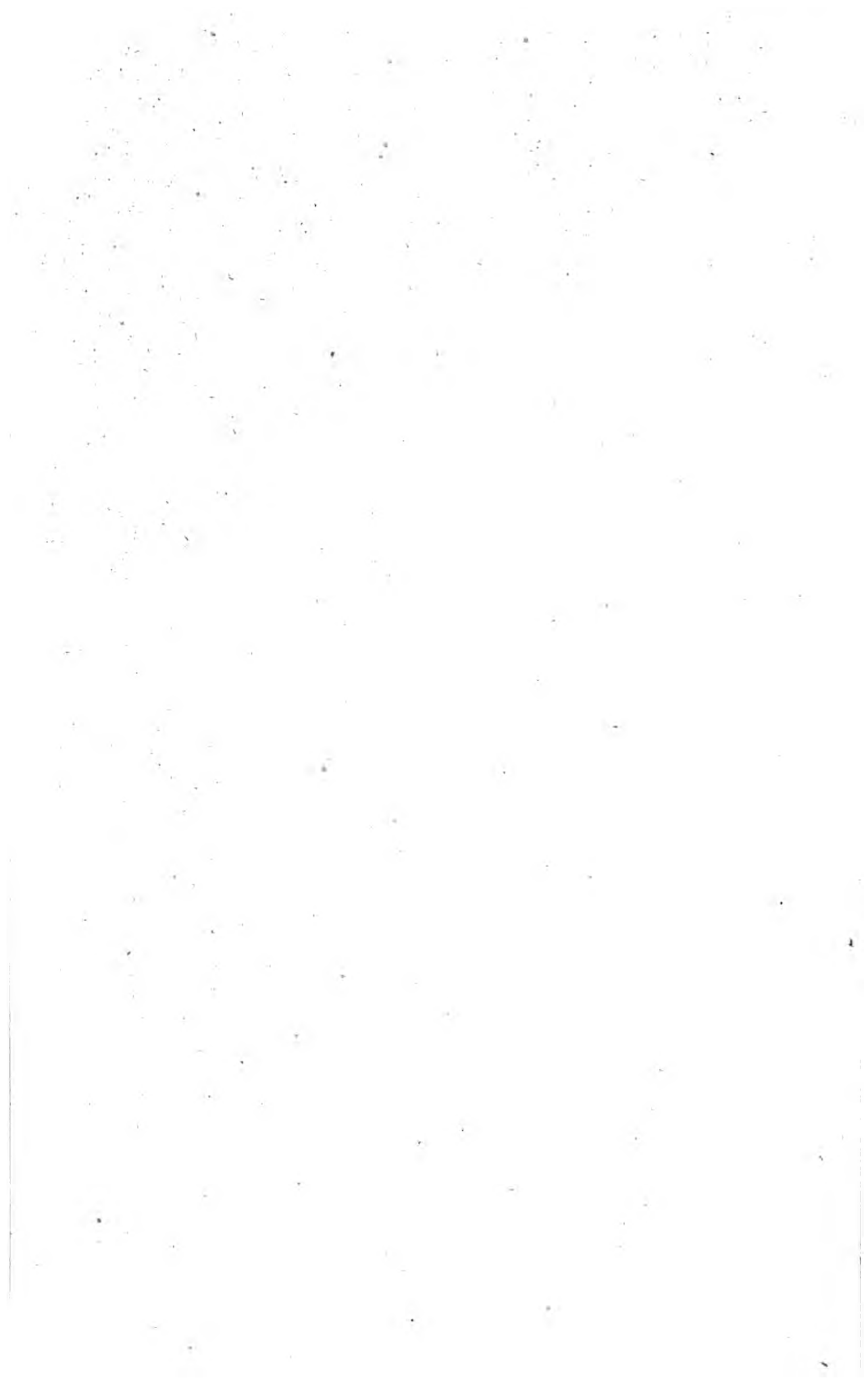
10f 659/60.

q. list fablia notables
 au figuré ad au journal de la librairie
 cite d'abus un catalogue de L'Anet
 d'abus le catalogue de la Bibliothèque
 M. A. VULLIET 4e partie n° 492
 dont les dérivés et identiques
 et exemplaires





L'ETINGELLE.



L'ÉTOILELLE,
Souvenirs
DE
LITTÉRATURE CONTEMPORAINE,

par

DE LAMARTINE, THÉOPHILE GAUTHIER,
CHATEAUBRIAND, MICHEL RAYMOND, D'ARLINCOURT,
G. SAND, CH. NODIER, etc., etc.

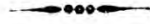


PARIS.
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

IMPRIMERIE DE POMMERET ET GUÉNOT,
RUE MIGNON, 2.



UNE PÉRI.



DANS cette foule qui tourbillonne autour de nous; au milieu de ces étoiles humaines qui brillent, puis s'évaporent; dans ce mélange d'êtres qui se cherchent, s'évitent ou s'abandonnent au hasard, sous ces enveloppes fragiles de la beauté, quelle âme n'a eu la révélation de l'âme qui doit la pénétrer; ne l'a revêtue de formes nuageuses, fantastiques, ne s'est plu à saisir des contours mobiles? En quête du cœur qu'elle enrichit des dons les plus rares, l'imagination, cette riante ou sombre compagne, qui *prestige* ou tourmente la vie, le façonne à son gré, inspire ses pensées, idéalise ses charmes, poétise ses actions; cette sylphide que chacun se crée, cette âme qui doit dominer une âme attendant sa venue comme un Messie d'espérance, tâtonne en chemi-

nant, et bronche parfois dans le sentier épineux de cette vie, ou retourne à son divin inspirateur sans avoir accompli sa mission sur cette terre. Mais que de délices pures résultent de la rencontre de l'image rêvée ! *suavité de bonheur*, quand nos institutions moroses permettent de l'entourer de constants hommages ; *suavité de douleur*, quand ces mêmes institutions mettent un frein aux plus douces sensations qu'elles dessèchent et empoisonnent par le fiel dont elles sont pétries.

Un jour donc (il y a bien des années de cela), une âme encore jeune et vierge se laissait aller rêveuse, inoffensive, lorsqu'une céleste *Péri* passa douce comme le premier sourire d'Ève, et s'évanouit, mais non sans laisser de profondes traces de son passage. Les nuits, les jours qui suivirent en fixèrent les traits avant : ils pénétrèrent un cœur qu'ils corrodèrent par le mordant relief de leurs angles de bronze ; ils le pressèrent avec des crampons d'acier ; ils le broyèrent en le torturant, et cependant cette torture était douce. Un jour donc, par une de ces matinées d'automne qu'un soleil réchauffe de ses feux pâissants, sous les pans vieillissés des arènes de Saintes, dans un de ces moments où l'intelligence se replie sur elle-même, des yeux dont les regards avaient glissé jusqu'à cette heure, paisibles comme l'eau d'un ruisseau, se portèrent sur une femme à la taille déliée, à la molle souplesse du roseau : jamais regards inermes ne rencontrèrent regards plus pénétrants ! L'échange de ces deux émanations de l'âme fut plus rapide que le choc de l'étincelle électrique qui brûle au ciel.

Timide comme la gazelle légère, sa démarche sur cette fange terrestre se ressent de son humeur impressionnable : elle est remplie de séductions dans ses mouvements de calme, et, brusque, elle plaît toujours en répondant à la vivacité des émotions qui l'agitent. Qui n'aimerait ce délicieux contour des épaules se détachant avec grâce d'un cou de cygne, plus beau peut-être que celui d'*Édithe*? Qui peut contempler avec froideur cet admirable profil, coupé avec une rare délicatesse? Une pureté angélique a présidé au dessin d'un nez heureusement harmonié avec la mobilité d'une bouche dont les lèvres humides semblent pomper un baiser. Ses joues frissonnent en rose aux émotions sourdes de son sein, et sa peau, carnée et douce, translucide comme le cristal, au moindre orage du cœur, se colore d'un mobile réseau de pourpre. Une chevelure d'ébène naturellement épanchée par ondées, suivant l'expression naïve d'un vieux poète, couronne la plus gracieuse des têtes, et ses cheveux d'un noir luisant se détachent du blanc suave d'un cou satiné; ses yeux, noirs comme jais, les plus acérés qu'il y ait au monde, abrités qu'ils sont par des paupières tombant comme un voile de vierge, lancent des éclairs : c'est une flamme fluide qui pénètre jusqu'à la moelle des os. Ronsard avait-il vu ses yeux quand il dit :

..... Tes yeux sont beaux,
 Qui flambent sous deux noires arches,
 Comme deux célestes flambeaux ?

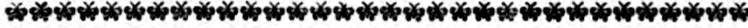


Son âme est plus belle encore que son enveloppe; d'elle, comme d'un vase d'or, s'épanchent les parfums les plus doux. Pieuse, elle a la dévotion des âmes tendres, cette croyance qui sanctifie les sacrifices, et promet un long avenir d'amour au ciel. Bonne, elle compatit aux peines, les partage et les adoucit. Bonne! ce mot ne dit-il pas tout? Que de nuances viennent refléter leurs couleurs sur cette bonté de l'âme expansive, trésor rare et précieux, active émanation de l'éther! Bonne, son esprit brillant reflète un trésor de jouissances pour celui qu'elle entoure de son amitié. Ce désinvolture délicieux de sa personne charme et séduit par son magique pouvoir; tout en elle attire les hommages, comme le septentrion attire l'aimant.

Mais il en est d'une femme comme d'une madone: on doit l'adorer en silence.

R. P. LESSON.





MONTFERMEIL.



*A Madame D***.*



IL est pourtant une âme, une pieuse voix,
Un ange, ami caché du malheur qu'il ignore :
Sa grâce le révèle; il fuit; mais je le vois....
Chante, ô mon luth chéri, chante encore une fois,
Puisque tu peux bénir encore.

Oui, dans mon cœur éteint, brûle un dernier désir ;
A l'heure où le ciel pur s'ouvre au jour près d'éclorre,
Sur ma couche erre un songe, un souffle de plaisir,
Une ombre que ma main quelquefois croit saisir.....
Oui, je peux être heureux encore.



Shakespeare.



SHAKESPEARE joue ensemble, et au même moment, la tragédie dans le palais, la comédie à la porte : il ne peint pas une classe particulière d'individus ; il mêle, comme dans le monde réel, le roi et l'esclave, le patricien et le plébéien, le guerrier et le laboureur, l'homme illustre et l'homme ignoré ; il ne distingue pas les genres ; il ne sépare pas le noble de l'ignoble, le sérieux du bouffon, le triste du gai, le rire des larmes, la joie de la douleur, le bien du mal. Il met en mouvement la société entière, ainsi qu'il déroule en entier la vie d'un homme. Le poète semble persuadé que notre existence n'est pas renfermée dans un seul jour, qu'il y a unité du berceau à la tombe : quand il tient une jeune

tête, s'il ne l'abat pas, il ne vous la rendra que blanche; le temps lui a remis ses pouvoirs.

Mais cette universalité de Shakespeare a, par l'autorité de l'exemple et l'abus de l'imitation, servi à corrompre l'art; elle a fondé l'erreur sur laquelle s'est malheureusement établie la nouvelle école dramatique. Si, pour atteindre la hauteur de l'art tragique, il suffit d'entasser des scènes disparates, sans suite et sans liaison, de brasser ensemble le burlesque et le pathétique, de placer le porteur d'eau auprès du monarque, la marchande d'herbes auprès de la reine, qui ne peut raisonnablement se flatter d'être le rival des plus grands maîtres? Quiconque se voudra donner la peine de retracer les accidents d'une de ses journées, ses conversations avec des hommes de rangs divers, les objets variés qui ont passé sous ses yeux, le bal et le convoi, le festin du riche et la détresse du pauvre; quiconque aura écrit d'heure en heure son journal, aura fait un drame à la manière du poète anglais.

Persuadons-nous qu'écrire est un art; que cet art a des genres; que chaque genre a des règles. Les genres et les règles ne sont point arbitraires; ils sont nés de la nature même: l'art a seulement séparé ce que la nature a confondu; il a choisi les plus beaux traits sans s'écarter de la ressemblance du modèle. La perfection ne détruit pas la vérité: Racine, dans toute l'excellence de son art, est plus naturel que Shakespeare, comme

l'*Apollon*, dans toute sa *divinité*, a plus les formes *humaines* qu'un colosse égyptien.

La liberté qu'on se donne de tout dire et de tout représenter, le fracas de la scène, la multitude des personnages, imposent, mais ont au fond peu de valeur : ce sont liberté et jeux d'enfants. Rien de plus facile que de captiver l'attention et d'amuser par un conte ; pas de petite fille qui, sur ce point, n'en remontre aux plus habiles. Croyez-vous qu'il n'eût pas été plus aisé à Racine de réduire en actions les choses que son goût lui a fait rejeter en récit ? Dans *Phèdre*, la femme de Thésée eût attenté, sous les yeux du parterre, à la pudeur d'Hippolyte ; au lieu du beau récit de Théràmène, on aurait eu les chevaux de Franconi et un terrible monstre de carton ; dans *Britannicus*, Néron, au moyen de quelque stratagème de coulisse, eût violé Julie sous les yeux des spectateurs ; dans *Bajazet*, on eût vu le combat de ce frère du sultan contre les eunuques ; ainsi du reste. Racine n'a retranché de ses chefs-d'œuvre que ce que des esprits ordinaires y auraient pu mettre. Le plus méchant drame peut faire pleurer mille fois davantage que la plus sublime tragédie. Les vraies larmes sont celles que fait couler une belle poésie, les larmes qui tombent au son de la lyre d'Orphée ; il faut qu'il s'y mêle autant d'admiration que de douleur ; les anciens donnaient aux Furies mêmes un beau visage, parce qu'il y a une beauté morale dans le remords.

Cet amour du laid qui nous a saisis, cette horreur de l'idéal, cette passion pour les bancroches, les culs-de-jatte, les borgnes, les moricauds, les édentés; cette tendresse pour les verrues, les rides, les escarres, les formes triviales, sales, communes, sont une dépravation de l'esprit; elle ne nous est pas donnée par cette nature dont on parle tant. Lors même que nous aimons une certaine laideur, c'est que nous y trouvons une certaine beauté. Nous préférons naturellement une belle femme à une femme laide, une rose à un chardon, la baie de Naples à la plaine de Montrouge, le Parthénon à un toit à porc : il en est de même au figuré et au moral. Arrière donc cette école *animalisée* et *matérialisée* qui nous mènerait, dans l'effigie de l'objet, à préférer notre visage moulé avec tous ses défauts par une machine, à une ressemblance produite par le pinceau de Raphaël.

Toutefois je ne prétends pas ôter aux temps et aux révolutions les changements forcés qu'ils apportent dans les opinions littéraires, comme dans les opinions politiques; mais ces changements ne justifient pas la corruption du goût; ils en montrent seulement une des causes. Il est tout simple que les mœurs, en changeant, fassent varier la forme de nos peines et de nos plaisirs.

Le silence intérieur régna dans la monarchie absolue, sous le pouvoir de Louis XIV et sous la somnolence de Louis XV: manquant d'émotions au dedans, les poètes en cherchaient au dehors; ils empruntaient des catas-

trophes à Rome et à la Grèce, pour faire pleurer une société assez malheureuse pour n'avoir que des sujets de rire. A cette société si peu accoutumée aux événements tragiques, il ne fallait pas même présenter des scènes fictives trop sanglantes; elle aurait reculé devant des horreurs, eussent-elles eu trois mille ans de date, eussent-elles été consacrées par le génie de Sophocle.

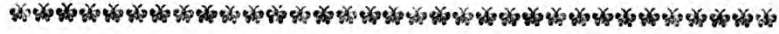
Mais aujourd'hui que le peuple n'étant plus à l'écart, a pris sa place dans notre gouvernement, comme le chœur dans la tragédie grecque; que des spectacles terribles et réels nous ont occupés depuis quarante années, le mouvement communiqué à la société tend à se communiquer au théâtre. La tragédie classique, avec ses unités et ses décorations immobiles, paraît et doit paraître froide: de la froideur à l'ennui il n'y a qu'un pas. Par là s'explique, sans l'excuser, l'outré de la scène moderne, le *fac-simile* de tous les crimes, l'apparition des gibets et des bourreaux, la présence des assassinats, des viols, des incestes, la fantasmagorie des cimetières, des souterrains et des vieux châteaux.

Il n'existe ni un acteur pour jouer la tragédie classique, ni un public pour la goûter, l'entendre et la juger. L'ordre, le vrai, le beau, ne sont ni connus, ni sentis, ni appréciés. Notre esprit est si gâté par son laisser-aller et l'outré du siècle, que si l'on pouvait faire renaître la société charmante des la Fayette et des Sévigné, ou la société des Geoffrin et des philosophes, elles nous paraîtraient insipides. Avant et après la ci-

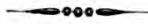
vilisation, lorsqu'on n'a pas ou qu'on n'a plus le goût des jouissances intellectuelles, on cherche la représentation des objets sensibles : les peuples commencent et finissent par des gladiateurs et des marionnettes ; les enfants et les vieillards sont puérils et cruels.

DE CHATEAUBRIAND.





A DEUX BEAUX YEUX.



Vous avez un regard singulier et charmant ;
Comme la lune au fond du lac qui la reflète,
Votre prunelle, où brille une humide paillette,
Au coin de vos doux yeux roule languissamment.

Ils semblent avoir pris ses feux au diamant,
Ils sont de plus belle eau qu'une perle parfaite ;
Et vos grands cils émus, de leur aile inquiète,
Ne voilent qu'à demi leur vif rayonnement.

Mille petits amours, à leur miroir de flamme,
Se viennent regarder et s'y trouvent plus beaux,
Et les désirs y vont rallumer leurs flambeaux.

Ils sont si transparents qu'ils laissent voir votre âme,
Comme on voit un caillou dans le fond d'un canal,
Comme on voit une fleur à travers le cristal.

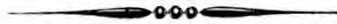
THÉOPHILE GAUTIER.



LE

SACRILÈGE.

Ballade.



LE roi de France est assis silencieux dans le château de Versailles ; ses cheveux ont blanchi ; il est devenu insensible et aux batailles , et aux coursiers , et aux charmes des femmes. Son ancienne maîtresse est assise à côté de lui , cherchant en vain à déridier le front soucieux du monarque.

— « Sire, lui dit-elle , la prière pourrait soulager vos maux.

— « La prière , dit-il , énerve mon courage.

— « Pensez aux glorieuses conquêtes de votre règne.

— « Je pense , répondit-il , au sang répandu ; je pense à ceux qui languissent encore dans de noirs cachots , victimes de ma fureur calculée.

« Je veux oublier le passé qui me glace d'horreur et d'effroi. Je sens un ardent désir de contempler l'avenir à découvert. N'existe-t-il donc plus personne qui sache lire l'avenir dans les astres, et qui puisse rendre à un roi la force et la confiance? »

En entendant ces paroles, elle hésite d'abord, et examine avec un regard inquiet la physionomie agitée du roi, puis elle branle la tête en souriant.

« Est-ce là, dit-elle, ce qui cause votre tourment? cessez de vous affliger, je puis satisfaire votre souhait. Je connais un homme qui étudie le cours des astres et les destinées mystérieuses de l'avenir. Il descend jusque dans les profondeurs de la terre; là il devient le maître et le seigneur des grands esprits qui connaissent l'avenir. Il brise hardiment les chaînes qui les lient pour l'éternité.

« Les signes mystérieux du ciel lui parlent pendant la nuit. Aujourd'hui, à minuit, quand nous n'aurons plus à craindre aucun regard de trahison, nous revêtrons des habits bourgeois, et nous nous glisserons vers lui secrètement. » Le roi frissonne à ces paroles: d'abord il veut partir; ensuite il veut rester; ils partent enfin, après une longue hésitation.

Ils traversent les places et les rues, éclairés par la pâle lueur des flambeaux de la nuit; ils parcourent ensemble d'étroites ruelles; et tandis que les mendiants eux-mêmes oublient dans les douceurs du sommeil les fatigues de la journée, le roi veille avec son cœur chargé de tourments.

Enfin, elle arrête les pas du roi dont le cœur commence à battre avec violence. Aucun édifice n'est devant eux, mais dans le sol lui-même on voit reluire une porte d'airain. Ils s'avancent, le roi fait une prière à voix haute, et la porte s'abaisse d'elle-même.

Ils pénètrent dans une chambre étroite où se présente à eux un nain d'une apparence singulière, portant un habit noir, une ceinture rouge, une barbe blanche comme la neige, et des cheveux flottants. Lorsqu'il voit le roi devant lui, il se précipite la face contre terre, dans une attitude suppliante.

« Sire, dit-il, ayez confiance en mon art. Ce n'est point pour un vil métal que je travaille. Regardez autour de vous, et vous verrez si je m'entoure des séductions de l'enfer. » Le roi lève la tête et voit devant lui l'image du Sauveur du monde sur sa croix sanglante.

Mais le Sauveur semble jeter sur lui des regards courroucés. Le roi détourne la tête en frémissant. Le magicien s'adresse à lui d'un ton humble et flatteur. « Sire, dit-il, je sais ce qui cause vos tourments; ayez confiance en mon art sacré, et vous sortirez de ces ténèbres pour retourner dans votre palais avec un front joyeux. »

Il dit, et commence son œuvre mystérieuse. L'espace se remplit d'une vapeur nébuleuse; les éléments s'agitent avec fureur; des tourbillons de fumée remplissent l'atmosphère gémissante, la flamme petille, l'eau bourdonne, la terre s'entr'ouvre avec fracas.

Puis tout se tait; le roi se trouve entouré d'une lueur

éclatante semblable à celle du soleil; le magicien pousse un cri de joie : « Victoire, dit-il, votre étoile brille d'un éclat que rien n'altère. L'avenir apparaît souriant dans une auréole splendide. Un message joyeux vous attend au seuil de votre palais.

« Recevez ici un présent qui vient des profondeurs de la terre. Je vous le rends tel que je l'ai reçu. Avec cette sainte lettre que je vous donne, vous conserverez vous-même votre destinée. Tout un enfer s'y trouve caché. Ah! n'en rompez jamais le cachet; avec lui disparaîtrait toute la fortune de votre règne.

« Aux saints jours de Pâques et de la Pentecôte, que votre main royale perce d'une épingle la lettre toujours enveloppée; vous verrez la pointe d'airain tourner vers le siège royal, se porter vers la lumière d'un mouvement rapide : que ce prodige, sire, ne vous fasse point trembler.

« Alors votre destinée brillera comme votre couronne; elle resplendira d'un éclat semblable à celui du diamant. Un jour, le siècle dans lequel vous avez vécu portera votre nom. Vous dompterez l'orgueil de vos ennemis, et vous attesterez avec un cœur joyeux que mon art sait lire dans les profondeurs de l'avenir. »

Le roi quitte le magicien et revoit avec joie la lumière du soleil. Il arrive au seuil de son palais, et est aussitôt salué par ces joyeuses paroles : « Le roi d'Espagne est mort, et la nation appelle votre fils au trône. »

« C'est le ciel qui guide mes pas, dit le roi, et non

pas l'enfer. La prophétie mystérieuse du magicien s'accomplit. Il demande une confiance silencieuse ; je prendrai sa lettre dans les saints jours et ferai ce qu'il demande. »

Les saints jours arrivent, et la main du roi perce hardiment jusqu'à neuf fois, d'un bronze aigu, la lettre toujours enveloppée. A côté de lui est son ancienne maîtresse succombant à la maladie : la terreur de l'enfer l'agite et la remplit d'angoisses.

« Sire, dit-elle, ce n'est pas en vain que je tremble. Nous avons commis un grand crime ; n'avons-nous pas douté du Dieu tout-puissant en nous confiant à la sagesse d'un magicien ? Confiez notre faute au confesseur, afin que le courroux du souverain juge ne nous précipite pas dans la nuit de l'enfer. »

Le roi l'écoute avec douleur ; il veut garder le silence ; il entend une voix secrète qui le presse d'obéir aux paroles du magicien ; mais sa maîtresse, pleine d'angoisses, tremblant pour le salut de son âme, lui adresse de ferventes supplications. Il cède enfin en frissonnant, et appelle un prêtre auprès de lui.

Le prêtre entend cet aveu redoutable. « Sire, dit-il, ouvrez la lettre mystérieuse, pénétrez le secret horrible, détruisez l'œuvre de l'enfer, sinon les flammes éternelles vous attendent. »

Avec cette lettre, avec cet heureux mystère, doit disparaître l'étoile qui favorise le monarque. Il livre en tremblant le présent qu'il a reçu avec un cœur joyeux.

Mais , ô terreur ! le prêtre brise le cachet, il y trouve l'hostie , le miroir de Dieu ; c'est le corps du Seigneur qu'a percé neuf fois la main téméraire du roi.

Le prêtre recule en poussant un cri d'effroi ; le roi demeure immobile, glacé d'horreur. Tous les deux contemplent d'un œil morne cet horrible sacrilège. Le roi supplie le Seigneur, il se lamente, il fait pénitence, mais tout est en vain ; il voit apparaître dans son palais la main vengeresse de l'ange exterminateur.

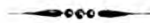
Elle le frappe de neuf coups terribles ; neuf enfants de sa race disparaissent enlevés par une mort prématurée. Il voit s'effeuiller sa riche couronne. Après lui, la vengeance du ciel n'est pas encore satisfaite. L'assassinat doit moissonner sa race, et la hache du bourreau doit faire tomber la tête d'un de ses descendants.

MICHAËL BERR.





MORTIS AMOR.



HÉLAS ! qui le croirait ! ce fantôme hideux,
Ce monstre à l'œil éteint dans son orbite creux,
Au crâne sans cheveux et souillé de poussière,
Aux membres allongés et froids comme la pierre,
A la teinte jaunâtre, à cette fade odeur
Qui vous met malgré vous le trouble dans le cœur,
Tout ce je ne sais quoi qui n'est plus de la vie,
Que ne peut expliquer nulle philosophie,
Et dont l'entier silence et l'immobilité
Rèvelent le néant dans sa difformité;
La mort, ce laid produit de la vieille nature,
La mort, le vaste effroi de toute créature,
La mort a rencontré sur terre un amoureux,
Un être qui l'adore, un amant vigoureux
Qui la serre en ses bras d'une étreinte profane,
L'assoit sur ses genoux comme une courtisane,
L'entraîne avec ivresse à sa table, à son lit,
Et comme un vieux satyre avec elle s'unit !
Hideux accouplement ! aussi de préférence
A tout autre pays, la mort aime la France,
Et depuis cinquante ans, devant ses yeux ont tort
Les barbares excès des peuplades du Nord.

Que lui font les baisers de la vieille Angleterre ?
 Il est vrai qu'elle sait auprès d'un pot de bière,
 Tranquillement s'ouvrir une veine du front,
 Ou se faire sauter la tête avec du plomb ;
 Mais la France vaut mieux et lui plaît davantage :
 C'est là qu'au suicide, au duel on s'encourage,
 C'est là, malgré Gilbert et son vers immortel,
 Que l'on court encor voir mourir un criminel,
 Là que la politique aux sanglantes chimères,
 Vient sans peur essayer ses formes éphémères,
 Là que l'on a dressé l'abattoir social ;
 Enfin le sol chéri du meurtrier brutal,
 Et le seul lieu sur terre, où peut-être sans haine
 On attende en riant à toute vie humaine,
 Comme si ce qu'on souffle avec légèreté
 Pourrait se rallumer à notre volonté ;
 Et comme si les forts, les puissants de ce monde,
 Tous les bras musculeux de la planète immonde,
 Pouvaient dans leur vigueur refaire le tissu
 Que le doigt de la mort une fois a rompu.

Ah ! ce n'est pas assez que l'avare nature
 Nous redemande à tous une dette si dure,
 La vie, à tous la vie ! et faut-il donc encor
 Nous-mêmes dans le gouffre enfouir le trésor ?
 Oh ! n'est-ce pas assez de la pâle vieillesse,
 De tous les rongements de la vie en faiblesse,
 Du venin dévorant des soucis destructeurs,
 Et de la maladie aux plaintives douleurs ?
 N'est-on pas sûr d'entendre un jour les chants funèbres,
 De faire, tôt ou tard, le saut dans les ténèbres,
 D'avoir trois pieds de terre après soi sur le flanc ?
 Ne doit-on pas mourir ? S'il faut que notre sang
 S'épanche, il est toujours des cas en cette vie,

Où l'on peut le verser avec quelque énergie :
 Alors que l'étranger tout cuirassé de fer
 Sur nos champs désolés passe comme une mer,
 Foulant d'un pied sanglant l'herbe de nos campagnes
 Et chargeant sur son dos les fils de nos compagnes ;
 Quand le bouclier d'or qui doit tous nous couvrir ,
 L'honneur de notre nom est près de se ternir,
 Ou bien lorsque la loi , violée et maudite,
 Répand des flots de pleurs par la ville interdite.
 Ah ! voilà le moment ; et le sang qui se perd ,
 A toute la cité du moins profite et sert.
 Mais tel n'est pas le train ordinaire des choses :
 Ce n'est point pour le juste et pour de belles causes
 Que la mort violente aime à faire ses coups ;
 C'est pour de vils hochets, des rêves d'hommes souls ,
 Une vaine piqure, une raison folâtre,
 Une affaire souvent de luxe ou de théâtre,
 Une froide parade, et , sans savoir pourquoi,
 Le désir d'occuper les langues après soi.

Vanité ! vanité ! je connais ton empire,
 Et je retrouve en toi toute notre satire.
 O fille de l'orgueil, ô terrible fléau
 D'un peuple au cœur sans fiel , mais au faible cerveau !
 Toujours ton noir venin distillé sur ma race,
 Du haut jusques en bas en corrompra la masse ;
 Toujours nous ramenant dans un cercle fatal,
 Ton souffle changera l'œuvre du bien en mal.
 Triomphe donc, ô monstre ! oui , de nos pauvres femmes,
 Comme un bouquet de fleurs fane les pures âmes ,
 Fais de leur douce vie un cordeau mal filé,
 Au vice dégoûtant vends leur corps maculé ;
 Jusqu'au dernier degré de l'impure misère,
 Tu soutiendras l'éclat de leurs yeux, ô Mégère !

Puis verse au cœur de l'homme un désir insensé
 De dominer le monde et d'en être encensé ;
 Pour briller à tout prix , lance-le dans le crime ,
 Mets devant lui l'État au penchant de l'abîme ,
 Invente des forfaits inouïs et sans noms ;
 Qu'importe que le sang ruisselle à gros bouillons ,
 Que le soleil se voile et la terre frémissse ,
 Que la tombe , en un jour , dans son ventre engloutisse
 Femmes , enfants , vieillards , frappés d'un coup soudain ,
 Qu'importent tant de morts à l'horrible assassin ?
 Il entendra les cris de toute la nature ,
 Sans trembler un instant ou changer de figure ;
 Car sur le champ du meurtre , et même à l'échafaud ,
 O vanité , c'est toi qui lui tiens le front haut ,
 Et lui donnes , grand Dieu ! souvent plus de puissance
 Que n'en donne au cœur pur la sainte conscience !

AUGUSTE BARBIER.





La Nuit sur la Plage.



LA nuit est froide, sans étoiles, la mer fermente, et sur la mer le vent du Nord difforme s'étend à plat ventre; d'une voix gémissante et étouffée, il parle aux ondes, il jase comme un grondeur obstiné qui devient de bonne humeur; il redit quantité de folles histoires, des contes de géants, où l'on se tue à plaisir, des traditions antiques de Norwége; puis, au milieu de ces récits, bruyant au loin, il rit et hurle les chants conjurateurs de l'Edda, des versets runiques, si hardiment obscurs, et si puissants de magie, que les vagues, ces enfants blancs de la mer, bondissent en l'air, et se réjouissent enivrées d'arrogance.

Cependant sur le rivage uni, sur le sable baigné par le flot, s'avance un étranger, le cœur plus impétueux

encore que le vent et les vagues; là où il marche jail-
lissent des étincelles, et les coquillages craquent; il
s'enveloppe étroitement de son manteau grisâtre, il
traverse précipitamment la nuit flottante; une faible
lumière guide ses pas; du fond d'une cabane solitaire
de pêcheur, elle l'attire par son doux éclat.

Le pêcheur et son fils sont en mer; elle est restée
toute seule dans la cabane, la fille du pêcheur mer-
veilleusement belle. Assise auprès du foyer, elle écoute,
attentive et pleine de doux pressentiments, le bourdon-
nement mystérieux de la chaudière; elle jette au feu
le fagot petillant, et l'alimente de son souffle; la lu-
mière rouge et flamboyante se réfléchit en rayons ma-
giques sur son visage fleuri, sur ses épaules douces et
blanches qui sortent naïvement de sa chemise bise et
grossière; elle se réfléchit sur sa main petite et vigi-
lante qui resserre la jupe nouée autour de sa taille
délicate.

La porte s'ouvre tout à coup; l'étranger entre; son
œil se repose, avec la sécurité de l'amour, sur la jeune
fille blanche et élancée, qui, debout devant lui, le re-
garde comme un lis effrayé. Il jette à terre son man-
teau, et dit en riant :

Vois, mon enfant, je te tiens parole; je viens et je
ramène avec moi cet ancien temps où les dieux des-

cendaient du ciel, s'approchaient des filles du monde, embrassaient les filles des mortels, et engendraient avec elles des races de rois portant le sceptre, des héros, merveilles du monde. Cependant, mon enfant, ne t'étonne pas plus longtemps de ma divinité. Allons, je t'en prie, fais-moi bouillir du thé avec de l'eau-de-vie, car l'air est froid dehors, et, par une nuit pareille, nous gelons aussi, nous autres, dieux éternels, et nous attrapons facilement le rhume le plus divin et une toux immortelle.

HENRI HEINE.





La Couronne Tombée.



Oh ! ma blanche couronne, odorant diadème,
De toute pureté symbole gracieux !
Pourquoi déjà flétrie ? hélas ! tout ce que j'aime,
Ou disparaît sous terre ou s'évapore aux cieux !

Toi qui sur mon front pâle étais si bien posée,
Qui de mon jeune orgueil réalisant les vœux,
Rehaussais de tes fleurs, tremblantes de rosée,
L'ébène de mes noirs cheveux ;

Pourquoi déjà mentir à l'éclat dont tu brilles ?
Ah ! de mon cœur troublé triste pressentiment !
La couronne qui tombe, on dit, ô jeunes filles,
Que c'est l'amour qui passe au cœur de votre amant.

Mais je n'ai pas d'amant comme ma sœur aînée,
Moi ; je suis seule et triste alors que naît le jour ;
Et monseigneur hier m'a, dit-on, couronnée,
Parce que je n'ai pas d'amour.

Eh bien donc, qui m'afflige et quel est ce présage?
Peut-être est-ce la mort de quelque cher absent ?
C'est peut-être un adieu, c'est peut-être un voyage...
C'est un malheur lointain que mon âme pressent.

Pourquoi cette couronne, à mes pieds, qui s'effeuille ?
La rose blanche naît pour tout front jeune et beau ;
Pour parer l'innocence au matin on la cueille ;
On en pare aussi le tombeau...

Ah ! sinistre lueur au soir de ma journée !
Pour la fleur qui s'éteint l'étoile va fleurir .
Si ma couronne ainsi meurt à mes pieds fanée ,
C'est que je vais bientôt mourir.

CORDELIÈRE DELANQUE.



Louis d'Orléans.

1389.



C'ÉTAIT à l'occasion de la royale entrée d'Isabeau de Bavière, de galante mémoire, en la bonne ville de Paris, qu'un bal masqué, précédé de tournois et festins, fut donné à la cour, et nous allons esquisser les scènes mystérieuses qui s'y sont passées.

Un grand nombre de personnes commençaient à circuler dans les salles du palais, et des hommes et des femmes richement vêtus se promenaient d'un air préoccupé en attendant la danse, cherchant à deviner sous le masque plus d'un fameux personnage du temps.

Les ducs de Bourgogne, de Berri et d'Anjou, tous trois oncles du jeune roi, le roi de Naples, le comte du Maine, leur mère, Marie de Châtillon, reine de

Sicile, s'y faisaient remarquer par leurs travestissements bizarres et variés. Les gestes, les moindres mouvements d'une personne, la couleur de ses cheveux, quelque habitude particulière, gravaient en elle un nom qu'elle aurait voulu cacher, et le masque était dévoilé.

Deux femmes seulement restaient encore inconnues, apparaissant, sans mot dire, au milieu de la foule; elles semblaient deux ombres errantes; leur présence était un mystère qu'on aurait voulu deviner. Leur costume semblable, leur taille svelte et souple, leur maintien noble et gracieux, tout concourait à les faire prendre l'une pour l'autre, lorsqu'elles ne se trouvaient pas dans le même lieu. Sur leurs longues robes de soie cramoisie scintillaient l'or et les diamants; de charmantes mules de satin bleu, brodé de perles, chaussaient leurs jolis petits pieds, et de nombreuses tresses de cheveux s'agitaient sous des dentelles enrichies de paillettes brillantes et de fleurs soyeuses.

Cependant des noms distingués passaient de bouche en bouche, et la curiosité ne cessait pas d'être excitée. Lorsque ces deux femmes se trouvèrent vis-à-vis l'une de l'autre, chacune d'elles porta la main à son masque par un mouvement spontané, comme si elles eussent craint de le voir tomber, puis elles se saluèrent légèrement. L'une d'elles sortit au moment où un page, dont le visage découvert brillait d'une grâce enfantine, s'avança vers elle; il lui parla tout bas, et se rendit dans une autre salle, où un jeune seigneur, aux formes élé-

gantes, se promenait à pas lents, attendant la réponse de l'enfant, qui ne tarda pas à la lui donner; et lorsque le jeune seigneur se retourna, il vit près de lui une femme qui, soulevant le pan de la tapisserie, ouvrit une porte et disparut. Il fixait ses yeux avides vers la porte mystérieuse, lorsqu'il se sentit arrêté par le bras.

« Eh par Dieu ! n'est-ce pas vous, beau-frère d'Orléans ? » lui dit un masque qui entra dans cette salle, entouré d'un groupe de dames, jeunes et belles. A ces mots, Louis d'Orléans tressaillit.

— « Que cherchez-vous ici ? » demanda de nouveau le masque.

— « Mais, sire, répondit le duc, quelque bonne et gracieuse fortune.

— « Je vois à votre air impatient, dit Charles VI, que vous en avez déjà trouvé une. Qu'est-ce ? dites-le-moi, ajouta-t-il d'une voix plus basse : madame de Coucy ?... mademoiselle d'Alençon ?... la duchesse de... ; mais je vous quitte ; vous êtes trop distrait pour me répondre. »

Le roi passa.

Louis d'Orléans, débarrassé des questions de son frère, saisit un moment où l'on ne s'occupait pas de lui pour s'avancer vers la porte dérobée ; il tourna doucement la clef dans la serrure, et fit retomber sur lui la lourde et précieuse tapisserie.

La pièce où il venait d'entrer était vaste et ornée de draperies rouges sur lesquelles tombaient de distance en distance des glands d'argent ; une lampe suspendue

au plafond répandait sur tous les objets une teinte mystérieuse, et sa pâle clarté invitait à la rêverie, tandis que le parfum de mille fleurs odoriférantes portait dans les sens une douce ivresse; on se croyait dans un jardin, et on était étonné de ne pas voir le ciel. Mais Louis d'Orléans cherchait une femme qui, pour lui, en ce moment, était un ange. Lorsqu'il l'aperçut, il s'avança vers elle. — « Vous vous êtes bien fait attendre, » dit-elle d'une voix basse et touchante. — « Oh! oui, s'écria le duc; des curieux, des importuns.... Mais, Marguerite, ma douce Marguerite, mon cœur était tout à vous! » Puis, se mettant à ses genoux, il la contempla dans une muette extase; elle s'assit dans un fauteuil, et dit en soupirant : « Je n'ai que peu d'instant à vous donner; il ne faut pas éveiller de soupçons; car la vengeance serait horrible. » Sa tête était languissamment appuyée sur une de ses mains; Louis d'Orléans, presque couché à ses pieds, tenait ses lèvres collées sur son autre main. — « Laissez-moi voir ce visage adoré, lui dit-il enfin; laissez-moi respirer le parfum de vos noirs cheveux, et m'enivrer d'un de vos angéliques regards; que j'y lise si l'amour que je vous ai inspiré est aussi fort, aussi profond que celui que je ressens pour vous; » et en prononçant ces paroles, il dénoua sans résistance les longs cordons de soie qui liaient le masque de velours noir de la jeune duchesse. — « Vous êtes Louis le Hardi, lui dit la dame en riant, et vous mériteriez mieux ce surnom que mon beau-père, car, s'il le fut en guerre, vous l'êtes en amour. »

Le duc la considéra d'un air passionné; puis, l'entourant de ses bras, il baisa les longues tresses onduoyantes qui couvraient son beau cou. — « Mon ange, lui dit-il, car tu es pure, toi; tu l'es de corps et d'âme; tu ne ressembles pas à cette femme hautaine, si fière, si emportée, qui octroie si facilement son amour; tu es pure, et ce que j'éprouve pour toi est un mélange de respect et d'adoration; plus douce que la compagne du saint roi, plus belle que cette Marguerite de Bourgogne tant vantée, qui alliait la galanterie à la cruauté, Marguerite, innocente et blanche fleur, oh! ne crains rien, ne détourne pas tes regards, toi, qui as eu pitié de mon tourment; laisse briller à ma vue les perles qui ornent ton beau front; tu n'as pas besoin de leur éclat pour ajouter au tien; ne me dérobe pas tes grâces naïves, tes charmes séduisants; près de toi les beaux jours de ma vie se retracent à ma mémoire, les soucis s'envolent, et je n'ai plus que de joyeuses souvenirs. Marguerite, fais que ce jour soit encore le plus beau! » En ce moment, on frappa légèrement à la porte de la tapisserie; la dame se cacha dans un coin obscur de la pièce; le duc s'en fut ouvrir, et le jeune page parut. « On vous cherche, messire, dit-il à Louis; le roi vous demande... — J'y vais, » reprit le duc d'un air chagrin; et lorsque le page fut parti, il s'approcha de Marguerite. — « Adieu, mon ange, adieu, peut-être que mon frère me retiendra longtemps; mais si je puis le quitter... — Vous reviendrez, n'est-ce pas? » lui dit Marguerite

d'une voix triste et émue. « Un instant encore, ne fût-ce qu'un quart d'heure. Pour moi, un quart d'heure avec vous, c'est toute ma vie. — C'est bien plus pour moi, car je vous donnerais mille vies. »

Et pourtant il la trompait, cette femme; il la trompait cruellement; et, au lieu de la tromper seule, il en trompait deux, et, au lieu de la perdre seule, il en perdait deux.

Après avoir eu un court entretien avec son frère sur une missive qu'un varlet avait apportée au roi au milieu du bal, le duc d'Orléans, fidèle à sa promesse, se rendit pour la seconde fois dans la salle mystérieuse, et la jeune dame entra presque au même instant; elle portait encore son masque; le duc courut vers elle; elle lui tendit les bras, il s'y précipita avec amour, la serra sur son cœur; elle pencha sa tête sur l'épaule du duc, et sembla avoir perdu quelque chose de sa modeste réserve. — « On nous observe, dit-il en jetant un regard inquiet sur la pendule, je viens vous prévenir qu'il faut nous séparer. » On entendait alors une brillante musique; le son harmonieux des instruments annonçait que le bal était dans tout son éclat. — « Oh! c'est une privation pour vous de rester ici, car on s'amuse là-bas, » dit avec ironie une voix qui ne lui sembla pas être celle de Marguerite, mais qui lui était aussi connue. — « Nous séparer! mais nous ne nous sommes pas encore vus, pas encore parlé! D'où vous viennent ces craintes? vous ne m'aimez donc plus? » Le duc, visiblement contrarié,

ne retrouva pas sa présence d'esprit ordinaire; il la regarda d'un air étonné, indécis. — « Je vous aime pourtant, moi, plus que tout au monde, ajouta-t-elle; pourquoi ne me dites-vous plus ces paroles d'amour dont vous saviez si bien m'enivrer? Avez-vous oublié ce langage si passionné avec lequel vous endormiez tous mes remords. Que vous faut-il pour satisfaire votre ambition? Est-ce un trône, une couronne? tous mes liens se briseront devant votre volonté, et nous verrons à gouverner seuls ce beau royaume de France, tombé entre des mains inhabiles; vous savez si je puis soumettre le sort à mes désirs ou à mes passions.

— « Isabeau de Bavière! s'écria Louis d'Orléans en s'arrachant des bras de la reine avec effort, ne parlez pas si haut, on pourrait vous entendre; » et il se mit à marcher à grands pas dans la pièce. — « Isabeau de Bavière! » répéta une voix douce et faible; et quelque chose de lourd tomba sur le parquet. Fixant ses regards vers l'endroit d'où cette voix était partie, le duc vit Marguerite, la véritable Marguerite, sans mouvement, et presque sans vie; son masque était encore sur son visage. Il s'élança vers elle pour la secourir; Isabeau de Bavière le devança, et entraîna l'inconnue au milieu de la salle, sans qu'elle fît aucune résistance, bien qu'elle semblât se ranimer.

— « Qui êtes-vous? lui demanda la reine d'une voix impérieuse; pourquoi êtes-vous ici? »

Marguerite ne répondit rien.

— « Dites-le-moi, répliqua Isabeau de Bavière avec irritation, ou craignez que le soupçon ne tombe horrible et calomnieux sur votre tête. Je suis reine, je suis belle, j'ai de l'empire sur votre roi ; dites-le-moi, ou je vous traîne au milieu du bal, et là, devant la foule brillante qui remplit les salles du palais, je vous accuserai d'entretenir une coupable liaison avec le duc mon beau-frère, et je vous démasquerai devant tous ces courtisans avides de scandale. De quel droit d'ailleurs portez-vous ce costume ?

— « Non, madame, je ne souffrirai point qu'elle soit exposée à cette ignominie, s'écria Louis d'Orléans en lançant sur la reine un regard froid et désapprobateur. C'est par pure générosité qu'elle ne répond point à vos questions, à vos accusations déshonorantes ; cette femme est innocente et pure, elle porte un grand nom ; un instant ne peut briser son existence, effacer son passé, ruiner son avenir. Je démentirais chacune de vos paroles qui ne porterait pas l'empreinte de la vérité, mais celle de la jalousie. C'est moi qui suis le seul coupable, ajouta-t-il du ton d'un homme sûr de son pouvoir ; c'est moi qui l'ai attirée ici, et c'est moi qui dois être la seule victime de votre colère et de votre passion. — « Pourquoi donc m'avez-vous suppliée de vous accorder un moment d'entretien cette nuit même ? pourquoi avez-vous choisi le même lieu ? » reprit la reine avec un amer sourire, et contenant à peine son ressentiment.

— « Madame, je ne vous attendais qu'à une heure, et vous avez devancé le moment prescrit.

— « Oh ! c'est que tu nous trompais toutes deux ! s'écria-t-elle enfin en montrant tout le fiel qui remplissait son âme ; tu sais trouver des paroles dorées qui ne partent pas du cœur ; tu sais faire naître des passions que tu ne partages pas, et tu te ris de tes esclaves ; moi, Isabeau de Bavière , qui puis d'un mot renverser ta puissance, anéantir tes projets, moi un faible jouet, un marchepied dont tu te sers pour arriver au trône, et que tu écraserais quand tu n'en aurais plus besoin ! Mais j'ai pitié de ta faiblesse, et je ne demande, pour prix de ton pardon, que le nom de cette femme que je veux livrer au public.

— « Non, Isabeau, non jamais je n'achèterai ma grâce par une bassesse, dit le duc avec calme et impassibilité.

— « Eh bien ! puisque je ne puis le savoir de votre bouche, je le saurai de force, dit la reine ; je veux connaître mon heureuse rivale ; » et elle s'élança vers Marguerite pour arracher son masque.

— « Un moment encore, s'écria celle-ci en appuyant ses mains pour le retenir ; puis-je me fier à votre parole ? Louis d'Orléans sera-t-il sauvé, si je me perds pour lui ? »

— « Oui, répondit Isabeau de Bavière ; ta beauté et ton rang lui serviront d'excuses, car il ne doit pas vouloir de conquêtes vulgaires. »

Pour toute réponse, Marguerite détacha son masque.

— « La duchesse de Bourgogne ! dit Isabeau d'une

voix altérée. . . . Mais pourquoi ce costume tout pareil au mien ? Ah ! tu cherchais sans doute à le tromper. . . . ! Oui, je ne puis croire qu'il t'ait octroyé autant d'amour qu'à moi.

— Isabeau, ce costume, je l'ai pris parce que notre proche parenté m'y autorisait, parce que les liens du sang et la sympathie m'entraînaient vers toi, et qu'il m'était doux de penser que le même pays nous ayant vues naître, le même habit nous verrait briller. Une de tes femmes a trahi ton secret. Tu me demandes s'il m'aime, je le crus un instant ; j'ignorais alors que la voix des hommes c'est celle du serpent, plus souple, plus insinuante, plus perfide encore ; mais l'illusion est dissipée, mon rêve est évanoui, et voici la réalité. Si mon langage avait pour lui des charmes, c'est qu'il lui rappelait le tien, c'est que son oreille abusée croyait entendre sortir de ta bouche les paroles de bonheur qui s'échappaient de la mienne, c'est qu'en baisant mes noirs cheveux, il croyait presser sur ses lèvres tes boucles soyeuses, et que c'est toi enfin qu'il admirait et contemplait en moi. Tu me demandes s'il m'aime, interroge ses yeux, ils te répondront.» Louis d'Orléans souriait à cette ingénieuse excuse dictée par un sentiment délicat.

— « Ah ! oui, tu as raison, Marguerite, dit Isabeau, dont la passion ressemblait au délire, il ne t'aime pas, il ne doit pas t'aimer, toi. Qu'as-tu fait pour lui ? Ton timide amour ressemble-t-il au mien ? au mien qui me brûle, qui me consume et me ferait commettre un crime,

s'il le fallait, pour le sauver ? Oui, je verrais avec joie couler le sang de mes victimes, si pour lui je l'avais versé ; à moi seule il doit appartenir, à moi son âme, à moi son cœur, à moi sa vie, à moi tout son amour. Je suis même jalouse de son Dieu. »

En parlant ainsi, la reine se dirigea vers la porte, et, regardant Marguerite qui était tombée à genoux sur le tapis, elle tendit une main vers elle.

— « Duchesse de Bourgogne, lui dit-elle, que cette scène soit entièrement effacée de ta mémoire, comme elle le sera de la mienne. Notre sûreté à toutes deux dépend de son oubli et de notre silence. »

Après avoir prononcé ces paroles, elle disparut. Le duc la suivit ; mais il trouva moyen de retrouver Marguerite dans le bal, et de lui dire avec un accent pénétré :

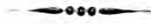
— « Vous ne m'aimez plus, Marguerite, et j'en mourrai.

— « Ah si, lui dit-elle, encore, toujours ; ce sentiment est plus fort que ma volonté, plus fort que mon devoir : mais vous, laquelle aimez-vous de nous deux ?

— « Je vous aime toutes deux, répondit le duc : elle par ambition, toi par amour. »



MA BRUNE MARIE.



LORSQUE seul, absorbant mon active pensée,
Je reviens pas à pas à ma vie effacée,
J'éveille en leurs tombeaux les anciens souvenirs,
Les douces voluptés et les secrets désirs,
Et les heures d'amour avec les jeunes femmes
Dont mon âme au bonheur a su guider les âmes;

Alors se suspendant en un magique essor,
Ange aux yeux voilés, à l'aurole d'or,
Je les vois s'envoler comme blanches colombes,
Qui s'en vont deux à deux se poser sur les tombes.
Chacune devant moi vient passer tour à tour,
Et me jette en passant un doux propos d'amour,
Un sourire imprégné des charmes du mystère,
Un regard qui m'attire et m'enlève à la terre.

Surtout il en est une, ayant de blonds cheveux,
Qui roulaient sur son cou leurs longs anneaux soyeux,

Une peau veloutée et purpurine et fraîche,
 Comme au lever du jour le duvet d'une pêche,
 Une bouche où jouait un sourire enfantin,
 Comme une rose ouverte aux baisers du matin.
 Pauvre enfant que j'aimais comme on aime une mère,
 Avec crainte et respect et pudique mystère,
 Et que la mort, hélas ! a remportée au ciel
 Avant que de l'amour elle eût goûté le miel !

O ma brune Marie ! ô ma folle maîtresse !
 Toi que j'aime aujourd'hui d'une ardente tendresse,
 Pardonne au souvenir qu'a laissé dans mon cœur
 Cette perle d'amour ravie à mon bonheur :
 Elle était jeune et triste ; inconnue à la terre,
 Elle était isolée en sa pensée austère.
 Mais je l'aimais ainsi : j'aimais ce front si pur
 Dont le vice jamais n'avait terni l'azur,
 Et son œil bleu jetant sous sa vive prunelle
 Un reflet suave et doux de son âme immortelle.

Toi, dont l'œil noir reluit d'un éclair espagnol,
 Et dont le chant égale un chant de rossignol,
 O ma folle maîtresse ! ô ma brune Marie !
 Cette source d'amour en mon cœur est tarie ;
 Je dédaigne aujourd'hui toute virginité ;
 Je veux les chauds désirs, la forte volupté,
 Des rendez-vous le soir, la pudeur qui s'oublie,
 Le concert de deux cœurs qui s'ouvrent à la vie,
 Quelques rares soupirs, des baisers à foison,
 Et tes bras à mon corps faisant une prison.

O ma brune Marie ! ô ma folle maîtresse,
 Ce que j'adore en toi, c'est la tremblante ivresse

Du regard , de la voix , invoquant les plaisirs ,
C'est la pâleur toujours trahissant tes désirs ,
C'est ton corps frissonnant d'une étreinte nerveuse ,
C'est ta main effilée et mignonne et fiévreuse ,
C'est ta gorge enfermée au corset de satin ,
Qui gémit sous le poids de ce charmant lutin.
Puissante volupté tracée en traits de flamme ,
Sur tes cils abaissés où s'entrevoit ton âme ,
Sur tes cheveux roulant en anneaux défrisés ,
Et sur ta blanche épaule appelant les baisers !

1836.

ERNEST FALCONNET.





Les Deux Jumelles.



Au fond d'un vieux château situé dans les montagnes au nord de la France, deux nobles orphelines vivaient inconnues et en paix sous le règne de Louis le Grand. Filles du marquis d'Arinval, elles avaient atteint leur dix-huitième printemps. Fraîches comme les fleurs du mois de mai, jolies comme les nymphes du temps fabuleux, Alix et Blanche étaient jumelles.

O caprice de la nature ! Alix et Blanche avaient les mêmes traits, la même taille, les mêmes cheveux, le même accent. Qui voyait l'une, voyait l'autre. Le ciel s'était tellement plu à les créer exactement pareilles, qu'il leur avait donné au moral la même ressemblance qu'au physique. Gaies à la fois, tristes ensemble, elles étaient joyeuses ou affligées à la même heure, au même instant. Sitôt qu'Alix était malade, soudain Blanche

l'était aussi. Conformité de principes, analogie de sentiments, accord de sympathies et d'aversions, harmonie de volontés et de goûts, mêmes plaisirs, mêmes douleurs, c'était un seul être en deux corps, c'était un seul corps sous deux formes.

Une vieille tante les avait élevées avec soin dans le manoir héréditaire. La dame de Clamore adorait ses nièces; mais, âgée de 80 ans, elle sentait ses forces s'éteindre; et marier les orphelines était son unique pensée.

II.

Une grande nouvelle s'est répandue au château d'Arinval. La dame de Clamore a réussi dans ses désirs; deux mariages négociés par elle en secret sont au moment de se conclure; et les époux vont arriver. L'un, destiné à Alix, est le comte Rodolphe d'Hermigny; l'autre, destiné à Blanche, est le baron Raoul d'Aigreville. Tous deux sont jeunes, beaux et riches.

— « Ma sœur, disait Alix à Blanche, nous allons voir Rodolphe et Raoul, les maris que l'on nous destine. Je ne sais pourquoi, mais j'ai peur.

— « Et moi aussi, répondait Blanche.

— « Toujours les mêmes impressions, fidèle et touchante habitude!

— « Alix, tu épouses Rodolphe : moi, je serai la femme de Raoul. Crois-tu que nous pourrons les aimer?

- « J'allais t'en faire la question.
- « Et si le mien me déplaisait !
- « Il me deviendrait odieux.
- « Cela ne pourrait être autrement.
- « Aussi, par la même raison, si Rodolphe, uni à mon sort, me faisait mourir de chagrin !...
- « Il me tuerait aussi, ma sœur.
- « Blanche, d'où vient que je m'alarme ?...
- « Hélas ! c'est que je suis effrayée.
- « Mais ils sont aimables tous deux ! S'ils rendent leurs femmes heureuses ! L'amour est, dit-on, chose douce. Je voudrais aimer ! »

III.

Le comte d'Hermigny et le baron d'Aigreville, montés sur de superbes coursiers, et suivis d'une nombreuse escorte, sont à la grille du castel. Guerriers vaillants et renommés, Rodolphe et Raoul sont revêtus d'armures brillantes. Leur front est martial et fier ; leur stature est majestueuse.

Les sœurs sont au balcon du manoir ; et leurs regards se dirigent avec admiration sur le tableau offert devant elles : c'est le luxe de la cour de Louis XIV que déploient les nobles seigneurs. Leurs chevaux caparaçonnés d'or, leurs livrées de pourpre et d'azur, leurs feutres surmontés de plumes, leurs décorations chargées de pierreries, leurs écharpes et leurs épées, toutes

les magnificences du grand siècle éblouissent les orphelines.

— « Blanche, dit Alix à sa sœur, regarde celui-ci : qu'il est beau !... Je voudrais que ce fût Rodolphe, celui que le sort me réserve. Ce doit être lui, je le gage.

— « Oui, ma sœur : oh ! oui, c'est Rodolphe. J'ai entendu quelqu'un l'appeler. Tu as raison, c'est le plus beau.

— « Je n'avais pas dit : le plus beau.

— « Mais tu l'avais pensé.

— « Oui, c'est vrai.

— « Nous ne pouvons rien nous cacher. »

IV.

Les futurs époux, présentés par la dame de Clamore aux héritières d'Arinval, ont passé plusieurs jours au manoir, et, charmés de la beauté des jeunes filles, ont tout essayé pour leur plaire. Parties de chasse, carrousels, musique, danse, et plaisirs de tout genre, se succèdent au vieux castel. Partout du bruit, partout des joies ; chaque jour de nouvelles fêtes : le tendre et gracieux Rodolphe était l'âme de ces magies.

Aucun des moyens de séduction que donnent la nature et la fortune n'a été négligé par les deux chevaliers pour charmer les sœurs d'Arinval : doux et fier, élégant et beau, Rodolphe gagnait tous les cœurs. Non moins brillant que son rival, Raoul était aussi l'objet

de l'admiration publique; mais son œil était parfois sombre, et son humeur souvent farouche. Aussi, lorsque, dans la contrée, quelques voix s'élevaient pour demander lequel du comte ou du baron était l'homme le plus aimable, personne ne disait : « Raoul. »

V.

La dame de Clamore touchait à sa fin. Son grand âge affaiblissait sa raison; elle ne quittait plus son fauteuil, et déjà chacune de ses facultés l'abandonnait l'une après l'autre. Sa tombe s'ouvrait peu à peu.

Le mariage des orphelines venait d'être publiquement annoncé à l'église du hameau. Alix s'est levée à la pointe du jour. Elle aime avec passion Rodolphe; elle songe avec transport que l'aimable et beau chevalier ne tardera point à être son époux; elle se dit : « *Mes vœux sont comblés,* » et pourtant son cœur a des palpitations douloureuses; son esprit, de noires visions. Son sommeil a été tourmenté; une fièvre ardente l'a saisie, et ses traits sont décomposés.

Alix a couru vers sa sœur.

Mais Blanche, sortie de son lit, est dans les jardins du manoir. Pour la première fois, l'une des jumelles accourait à l'autre, sans rencontrer l'autre accourant à elle. Alix enfin aborde sa sœur; elle la regarde et frissonne. Blanche était pâle et défaillante : assise sur un tertre de gazon, froide, silencieuse, immobile, elle avait,

empreinte sur sa physionomie, une expression vague, recueillie, mystérieuse, extraordinaire; elle a fixé sur sa compagne chérie un œil surpris et consterné qui semblait lui dire : « Ne sais-tu donc pas ce que j'ai? » Alix pousse un cri d'épouvante.

— « O ma sœur! s'est-elle écriée, ma sœur! que nous arrive-t-il? Je devrais être la plus heureuse des femmes; celui que j'aime, je l'épouse : tout me sourit, je suis aimée. Rodolphe m'appelle, il m'attend.... D'où vient donc mon affreuse angoisse? parle, explique-moi ce mystère! Ah! m'y voici, c'est que tu souffres : il est quelque tourment qui t'accable; oh! oui, j'en suis certaine, tu souffres, et c'est à en perdre la vie.... Ne me contredis pas.... J'en suis sûre : car j'ai des pleurs au fond de mes joies : je sens la mort dans mon bonheur. »

VI.

Blanche, vivement attendrie, presse la main de sa compagne.

— « Hélas! je l'avoue, répond-elle, ma vie est cruellement frappée. Pardonne, Alix! pardonne-moi. Je vais m'ouvrir à toi sans détour; il le faut, l'heure en est venue. Destinées toutes deux à n'avoir qu'une seule existence, à ne former qu'un même vœu, à ne faire qu'une seule âme, nous devons préférer le même homme. Alix! Alix! je l'aime aussi, je l'aime avec passion comme toi :

lui seul, nul autre, rien que lui, *ton* Rodolphe et *notre* Rodolphe.

— « O mon Dieu! dit Alix, en joignant ses mains vers le ciel, je le savais avant de l'entendre, mais je me refusais à le croire. Eh quoi! cette douce ressemblance avec elle, cette tendre fusion de sentiments, cette unité de volontés et d'amour, ce que j'avais regardé jusqu'ici, non-seulement comme un phénomène divin, mais comme un merveilleux bienfait de la Providence!... hélas! ce n'était donc qu'un double supplice que nous réservait l'avenir, une longue torture à deux!

— « Chère Alix! reprend sa jumelle d'une voix plaintive, nous aurions dû, connaissant notre étrange nature, nous consacrer au Tout-Puissant. On peut aimer, à deux, celui-là... sans crainte d'affections rivales. Il nous eût partagé son cœur; et, sans nous ôter l'une à l'autre, il nous eût acceptées toutes deux.

— « Écoute! interrompt Blanche avec calme. N'exagérons pas nos tourments : ne te fais surtout nul reproche. Il faut que mes aveux soient complets. Je souffre, je gémis, c'est vrai : mais, au milieu de mes douleurs, j'ai ta joie qui vient, par moment, éclairer ma tristesse; mes funèbres pensées s'enfuient, par intervalles, devant tes riantes espérances; et, jusque dans mon infortune, je sens se glisser ton bonheur. »

Alix, les yeux mouillés de larmes, se jette dans les bras de sa sœur : « O Rodolphe! comme elles t'aimaient!... »

VII.

Le jour suivant, une lettre est remise à la fiancée d'Hermigny ; elle vient d'un couvent voisin, d'un couvent de bénédictines. O ciel ! cet écrit est de Blanche.

— « J'ai pris mon parti, chère sœur. Aimant trop Rodolphe pour pouvoir épouser Raoul, je me consacre à Dieu sans retour. Ne cherche point à combattre ma résolution : tu dois sentir au fond de toi-même que mon cœur ne quittera plus la route qu'il a prise. Hâte-toi d'épouser le comte d'Hermigny. Tu sais où les jouissances de ta félicité auront constamment un écho ; tâche qu'elles soient assez fortes pour surmonter mes regrets, assez durables pour étouffer mon affection. Dieu, qui a fait le miracle de nos ressemblances, est assez puissant pour opérer celui de ma guérison. J'espère que tu pourras penser à moi sans amertume, car je ne songerai à toi qu'avec attendrissement. J'ai en moi la certitude que tu ne te livreras pas au découragement, car je ne me laisserai pas abattre. Je me ferai paisible pour que tu sois calme. Ris, et mes pleurs sécheront.

« Aie du bonheur, je serai heureuse. Nous aimerons encore toutes deux : toi l'homme, ta sœur l'Éternel. Alix ! j'aurai la meilleure part : quand la tienne te manquera, viens à moi, viens, sans nulle crainte... au même amour, au même autel !

« *P. S.* Préviens-moi du jour et de l'heure où tu de-

viendras comtesse d'Hermigny : je ne pleurerai pas, je prierai. »

VIII.

Peu de temps après cette missive, Alix, le front paré de la couronne nuptiale, suivait son fiancé à l'église. Le visage de la jeune fille était mélancolique et rêveur : Rodolphe avait l'air radieux.

Mais, la veille, le baron d'Aigreville avait quitté le castel avec la rage au cœur. Les causes de la détermination de Blanche, enfermée au couvent voisin, n'avaient pu échapper entièrement à son irritation jalouse. Il a juré de se venger.

La fiancée est à l'autel. Depuis le lever de l'aurore, elle se sentait faible et tremblante. Ses joues étaient décolorées. Ses pieds la soutenaient à peine.

Les époux sont agenouillés... et l'horloge marquait *midi*. Le prêtre interroge Rodolphe.... L'anneau conjugal est passé au doigt de la future comtesse.... O surprise! Alix, en ce moment, laisse tomber sa tête sur sa poitrine. Ses yeux se voilent et se ferment; son corps se penche.... elle chancelle. Rodolphe veut la soutenir, il passe son bras autour d'elle.... Alix était évanouie.

IX.

On emporte la mariée. La cérémonie interrompue n'a pu être entièrement achevée. L'alarme est répandue au manoir.

Alix, étendue sur son lit, revient peu à peu à l'existence. Une idée secrète l'occupe. Elle a rassuré son époux ; et, calmant ses inquiétudes, elle supplie qu'on la laisse seule. Son désir a été rempli.

On croit que le sommeil est venu clore ses paupières. On a écarté toutes ses femmes. Point de mouvement, point de bruit : plus de serviteurs autour d'elle. La dame de Clamore, malade depuis la semaine précédente, et presque tombée dans l'enfance, ignore la scène de l'église ; elle est renfermée dans sa chambre.

Il était soir. Alix se lève. Les ombres descendaient sur la plaine ; elle s'échappe du castel sans être vue, traverse à pas pressés le jardin, et vole au couvent de sa sœur. C'était à deux lieues d'Arinval.

X.

— « Ma sœur ! s'écrie Alix hors d'haleine : mariée ou non, me voici. Tu as pensé mourir, n'est-ce pas, ce matin, quand sonnait *midi* ? »

Blanche, confondue de surprise, ne pouvait en croire ses yeux. Alix était là devant elle, sous les murailles du saint cloître, encore à demi parée pour ses noces, les doigts ornés de pierreries, mais harassée par la fatigue, sa robe à moitié déchirée par les ronces de la forêt, les pieds déchaussés et meurtris, pâle, échelée, l'œil fixe... comme un spectre évoqué des tombes.

— « Oui... ce matin même... c'est vrai, répond Blanche d'une voix entrecoupée par les sanglots. Tu m'avais prévenue de l'heure : *A midi*, j'ai failli mourir.

— « Je le savais, je l'ai senti, reprend Alix d'un ton solennel. Mais aussi, accourant à toi, j'étais sûre de te retrouver vivante au monastère : car, touche-moi, j'existe encore. »

XI.

Les heures de la nuit s'écoulaient. Les deux jumelles sont encore ensemble; les séparer est impossible. Oh! que de longues confidences!... Dieu seul en a eu le secret.

Tout à coup un des serviteurs du château d'Arinval arrive, effaré, au couvent. Quelle affreuse nouvelle il apporte!... Raoul a provoqué en duel le comte d'Hermigny. Les deux rivaux se sont battus, la veille, après le coucher du soleil; et Rodolphe a été tué.

La foudre a frappé les deux sœurs. Tombées sous le même coup, et se relevant sous la même douleur, elles s'essayent à la même résignation.

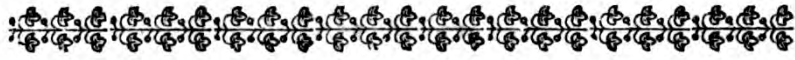
Alix a parlé la première.

— « Qui nous consolera? s'écrie-t-elle.

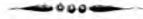
— « Qui? ma sœur! répond Blanche : DIEU. »

Une image sainte était là. Les jeunes filles se prosternent; et, serrées l'une contre l'autre, elles s'embrasent au pied du Christ.

Le vicomte D'ARLINCOURT.



MA MÈRE.



JE crois l'entendre encor, quand, sa main sur mon bras,
A l'entour des remparts nous allions pas à pas :
« Oui, quand tu pars, mon fils, oui, c'est un vide immense,
Un morne et froid désert où la nuit recommence ;
Ma fidèle maison, le jardin mes amours,
Tout cela n'est plus rien ; et j'en ai pour huit jours,
J'en ai pour tous ces mois d'octobre et de novembre,
Mon fils, à te chercher partout de chambre en chambre :
Songe à mes longs ennuis ! et lasse enfin d'errer,
Je tombe sur ma chaise et me mets à pleurer.
Ah ! souvent je l'ai dit : dans une humble cabane,
Plutôt tourner son rouet, obscure paysanne !
Du moins on est ensemble, et le jour dans les champs,
Quand on lève la tête, on peut voir ses enfants.
Mais vous, l'argent, l'orgueil, mille folles chimères
Vous rendent tous ingrats, et vous quittez vos mères.
Que nous sert, ô mon Dieu ! notre fécondité,
Si le toit paternel est par eux déserté ;

Si, quand nous viendra l'âge (et bientôt j'en vois l'heure),
 Parents abandonnés, veufs dans notre demeure,
 Tournant languissamment les yeux autour de nous,
 Seuls nous nous retrouvons, tristes et vieux époux ! »

Alors elle se tut. Sentant mon cœur se fondre,
 J'essayais à l'écart mes pleurs pour lui répondre;
 Muets, nous poursuivions ainsi notre chemin,
 Quand cette pauvre mère, en me serrant la main :
 « Je t'afflige, mon fils, je t'afflige... pardonne!
 C'est que, vois-tu, dans toi l'avenir m'abandonne :
 En toi j'ai plus qu'un fils; oui, je retrouve en toi
 Un frère, un autre époux, un cœur fait comme moi,
 A qui l'on peut s'ouvrir, ouvrir toute son âme;
 Doux et bon, tu comprends les chagrins d'une femme;
 Tous les autres sont durs : toi, ta bouche et tes yeux,
 Mon fils, au fond du cœur vont chercher les aveux.
 Pour notre sort commun, demande à ton aïeule,
 J'avais fait bien des plans, — mais il faut rester seule ;
 Nous avions toutes deux bien rêvé, — mais tu pars.
 Pour la dernière fois, le long de ces remparts,
 L'un sur l'autre appuyés, nous causons, ô misère !
 — C'est bien, ne gronde pas. Chez ta bonne grand'mère
 Rentrons. Tu sais son âge : en faisant tes adieux,
 Embrasse-la longtemps. — Ah! nous espérions mieux ! »

BRIZEUX.





Voyage dans le Bleu.



LES Allemands, vous le savez, Alfred, aiment la rêverie; elle marche avec eux dans leurs peines comme dans leurs plaisirs; elle les suit dans leurs promenades solitaires, et retourne avec eux près du foyer domestique. C'est leur compagne, leur amie, leur consolation. A cet égard, je connais bon nombre de Françaises qui sont Allemandes.

Mais si les Allemands aiment la rêverie, il faut reconnaître aussi que la songeuse reçoit avec plaisir l'hospitalité qu'ils lui donnent. Elle se plaît sous les arbres de la Forêt-Noire, sous les arceaux des vieux monastères, au bord des torrents qui tombent en cascade. Pas un lever du soleil qu'elle ne salue, pas un coucher de cet astre qu'elle n'accompagne au delà des monts. Pa-

resseuse et musarde, elle écoute le chant de l'oiseau, le bruit des feuilles, et, lorsque la cloche du soir tinte au loin, elle est captive comme un enfant.

Or, comme nos bons Allemands ont encore de cette candeur primitive qui trouve la poésie partout où nous ne voyons plus rien, il est naturel qu'ils conservent l'idéal comme un feu sacré.

Hélas! chez nous, le bonheur passe si vite, qu'à peine a-t-on le temps de le rêver!

Les Allemands, donc, ont inventé le *Voyage dans le bleu*¹, pour exprimer une excursion faite sans but, lorsque nous marchons au hasard vers cet horizon bleu que nos yeux aperçoivent, et que notre imagination voudrait franchir.

Tieck, le successeur de Goëthe, a fait ainsi voyager son Athelstau; et sans bouger de son divan, cette jeune femme que vous voyez là, mon cher Alfred, fait aussi son voyage dans le bleu.

Le commencement du jour nous trouve presque toujours dispos et fatigués d'immobilité. Alors le besoin de mouvement se fait sentir; il semble qu'on s'élancerait dans l'espace: vous, chasseur indompté, vous partez pour vos chasses à courre; d'autres gravissent les monts pour voir plus tôt l'astre au char d'or...; mais les heures du soir sont calmes et méditatives: en repassant l'emploi de sa journée, il semble qu'on récapitule sa vie. Le

¹ *Reise in das blaue hienein*; littéralement, *Voyage dans le bleu*.

besoin de repos du corps se fait sentir en même temps que s'éveille le travail de l'esprit. Mélancolie douce, poésie d'émotions, langueur inexplicable, voilà justement ce qui atteint cette femme penseuse, aux derniers rayons du soleil. Voyez plutôt ces élégants vêtements, ces tulles, ces gazes légères, les fleurs qui ornent son front, tout ce qui la charmait ce matin ne l'occupe plus maintenant : elle voyage dans le bleu.

Elle est riche, elle est belle, elle est d'un noble sang; la poésie et les arts embellissent sa vie; son mari l'accable de prévenances; les fêtes somptueuses lui offrent leurs plaisirs; les hommes l'y cherchent pour l'admirer, les femmes pour l'envier, mais elle fuit le positif du monde qui la tue, pour la rêverie qui la vivifie. Voyez, Alfred, comme elle jette un regard vague et mélancolique au delà des murs de son palais; elle cherche l'horizon lointain..., elle voyage dans le bleu.

— « Mais c'est comme le *Voyage autour de ma chambre*?... »

— « Justement, mon cher; avec cette différence que celui-ci est une espèce de *chasse aux clochers*, et puis, il faut vous l'avouer, cette pauvre femme voyage ainsi parce qu'elle est malade.

— « Vous plaisantez, malade! et de quoi? »

— « D'une névrose.

— « Et qu'est-ce, s'il vous plaît, qu'une névrose? »

— « Ah! voilà le difficile, et je ne vois de moyen pour vous satisfaire que de copier un article de *méde-*

cine mondaine, destiné aux voyageuses des eaux, lieux, par parenthèse, qui deviennent la terre promise des névroses. »

NÉVROSE.

Maladie difficile à saisir, plus difficile à expliquer, tant ses symptômes sont obscurs, tant ses nuances sont diverses. C'est une disposition aux langueurs, à la tristesse, au dégoût de tout. C'est un caprice sans but, un ennui sans raison, un chagrin sans motif, quelquefois des larmes sans cause.

— « Un moment, un moment, M. le docteur, j'ai deux cousines qui sont ainsi, et puis encore une pauvre femme.... Ah! de grâce, Albert, dites-moi si vous savez quelque remède....

— « La science a des bornes, mon cher, surtout pour les guérisons; mais quant au nom et aux diagnostics, c'est différent. Les savants disent que le fluide nerveux circule mal, ou qu'il court désordonné, que c'est l'état normal de tous les êtres impressionnables, et qu'il faudrait, comme Alibert, étudier la *Physiologie des passions*. L'inactivité du corps, disent-ils encore, la contention d'esprit, donnent en général des névralgies; mais il existe d'autres causes...

— « Lesquelles, Albert?

— « Comme vous êtes pressé, mon cher! attendez donc.

— « J'attends. »

— « Eh bien ! sachez que chez les femmes intellectuelles, organisées comme celle que représente ce portrait, c'est l'âme qui souffre et non le corps.

— « Mais alors, la cure est facile : en étudiant une femme intellectuelle, on les saurait toutes.

— « Non certes ; il y a tant de nuances, tant de variétés dans ce que nous appelons femme intellectuelle ! Il y a de ces femmes comme Titien en peignit, d'autres que Corrège devinait dans sa solitude, puis de fines et gracieuses dont Vateau animait ses tableaux, puis des Béatrix comme la sylphide de Dante : celle-ci, Alfred, avec ses longs cheveux déroulés, est vaporeuse et tendre comme l'Anglaise qui attend l'animation.

— « Ah ! c'est cela, j'y suis, et, en attendant, elle voyage dans le bleu.

— « Vous l'avez dit, mon cher.

— « Oh ! ma gentille Marie, je vous comprends maintenant : langueur, amour, animation de l'âme, oui, oui, vous aurez tout, votre mari n'y entend rien. C'est ensemble que nous voyagerons dans le bleu. »

LORD WIGMORE.





LA FLÈCHE DE ROUEN.



DIADÈME dont l'art couronne un front d'église,
Et qui brille au soleil sur les plaines de l'air,
Quand l'immense obélisque avec sa croix de fer
Commande à l'ouragan qu'il défie et qu'il brise,
Orgueil de la cité qui le proclame roi,
N'est-ce qu'un faste vain pour un objet stérile?...
Non! — Moi, je vous dirai que ce géant d'argile,
Au nom de Jésus-Christ, fut dressé par la foi.

Vous qui manquez de pain sous l'œil des grands du monde,
Qui, près de leurs palais, ne trouvez pas d'abris,
Qui frappez nuit et jour l'air d'inutiles cris,
Sans savoir à qui tendre une main vagabonde,
Accourez vers le crucifix!

Accourez! — Le tocsin de la foi vous appelle,
Souffrants, coupables et proscrits!
Pour tous, la Charité, riante et maternelle,
Ouvre les battants du parvis.

Vous poètes, aussi! vieillards bien avant l'âge,
Martyrs du baptême de feu,
Témoins que l'Éternel fit l'homme à son image,
Hâtez vos pas vers le saint lieu.

Accourez! — Vous aurez le pain de la parole,
Et le pain qui nourrit la chair,
Et le denier du prêtre est celui qui console,
Au pied de cette croix de fer.

Venez! vous trouverez sous le toit du lévite,
De bons cœurs, du pain, du repos,
Et puis du linge blanc pour quitter au plus vite
Vos robes qui sont en lambeaux.

Mais où vais-je me perdre en ces rêves étranges,
Lorsque l'étoile d'Orient
Qui guida les trois rois vers la reine des anges,
Ne luit plus dans le firmament?

Ah! frères, pardonnez! Mais, devant ce symbole
Qui vers le ciel lève sa croix,
J'ai cru voir Jésus-Christ, paré de l'auréole,
Prêt à bénir comme autrefois.

Hélas! il n'en est rien! Réduit à l'indigence
Par ce siècle où l'or seul est roi,
Le Christ, sourd à nos pleurs, sur sa croix fait silence;
Lui qui disait : Venez à moi.

Le prêtre, ainsi que nous, est orphelin au monde,
Et, pour lui ravir son pouvoir,
L'impie a desséché la piscine féconde
Qui guérissait du désespoir.

Jadis, du haut des cieux, à la foule éblouie
La foi jetait son doux rayon!
Où rallumer, sans Dieu, la lampe évanouie
De l'espérance et du pardon?

Puis, fiers de nous crier que Jésus porte encore
Le fatal sceptre de roseau,
Ils ont flétri ses bras d'un haillon tricolore!...
Dieu, voyez! porte leur drapeau!

Jugez par là, jugez de l'abîme où nous sommes!
Esclave des événements,
L'Éternel dégradé donne l'exemple aux hommes
Des parjures et des serments!

L'Évangile à nos fronts a passé comme un songe!...
Dans ces champs que nous traversons,
Quel orphelin pourrait, lorsque la faim le ronge,
Prendre un épi sur les moissons!

Bien mieux! — On prend l'obole au pauvre qui travaille;
Et c'est pour gorger des heureux,
Qui veillent, l'arme au bras, de peur qu'on ait la paille
Du grain dont le fruit est pour eux!

Vous voyez ce qu'on gagne à crier sa souffrance! —
Eh bien! un froid rhéteur prétend
Que rien n'est dangereux sur le sol de la France
Comme un prolétaire éloquent!

Dites alors que Dieu, depuis mil huit cent trente,
Pour mieux échelonner les rangs,
N'admet plus dans le ciel que des saints à patente
Et des anges à deux cents francs!

Laissez, laissez le faible, en pleurant, se morfondre
A la recherche de ses droits,
Est-ce que le canon n'est pas là pour répondre,
Si nous élevons trop la voix ?...

Je suis juste ! — Parfois le riche entend la plainte ;
Et, dans les jours du carnaval,
Parodiste insolent de la charité sainte,
Il l'invite aux restes du bal.

Des lustres fatigués quand se meut la lumière,
Parmi les cristaux en débris,
Il laisse à qui le veut chercher dans la poussière
Et son aumône et son mépris!...

Mais devrais-je aiguïser le tranchant du murmure
Et prêter une arme au chagrin,
Tandis qu'Abel mourant, victime sainte et pure,
Bénissait un frère assassin?...

Non ! je veux désormais que Pellico m'inspire
Des mots de paix, d'âme et d'oubli ;
Lui, martyr du Spielberg, qui chante et qui respire
La rose de Maroncelli ?

Mais où vais-je me perdre en ces rêves étranges
Lorsque l'étoile d'Orient
Qui guida les trois rois vers la reine des anges,
Ne luit plus dans le firmament ?

Ah ! frères, pardonnez ! Mais, devant ce symbole
Qui vers le ciel lève sa croix,
J'ai cru voir Jésus-Christ, paré de l'auréole,
Prêt à bénir comme autrefois.

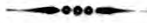
Hélas ! il n'en est rien ! — Réduit à l'indigence
Par ce siècle où l'or seul est roi ,
Le Christ, sourd à nos pleurs, sur sa croix fait silence ;
Lui qui disait : — Venez à moi !

MICHEL RAYMOND.





Dans les Apennins.



I.

A Florence, sur la place de la Coscomera, un jeune homme de figure pâle et sombre s'approcha d'un vetturino, et lui retint une place pour Rome. — « Par la madone de Spolète! mes chevaux vous conduiront vite, » s'écria le vetturino. Le jeune homme s'avança vers un second vetturino, et lui demanda une place pour Rome. — « La première, lui répondit le second vetturino, et mes chevaux iront comme le vent. » Le jeune homme s'adressa à un troisième qui lui dit d'une voix d'ivrogne: — « Aussi vrai que je suis rentré hier en zigzag dans la chambre de la couchée, nous serons bientôt à Rome, car mes chevaux ont des ailes. »

Le jeune homme se perdit dans un groupe d'hommes,

de femmes et d'enfants qui écoutaient des chanteurs étrangers ; mais au lieu de regarder la danse gracieuse d'une belle fille de quinze ans , il suivit avidement la marche lente et pénible du plus gros archiviste allemand qu'on eût vu , depuis qu'il y a des archivistes et des Allemands. C'était maître Krespall qui voyageait en Italie avec sa femme , sa fille et ses deux nièces. Sa femme avait des rides ; ses deux nièces n'étaient rien moins que jolies , mais sa fille était belle à se faire maudire de toutes les femmes , à se faire adorer de tous les hommes.

Maître Krespall s'avança vers le premier vetturino. — « Tu n'as personne ? lui dit-il. — Je n'ai qu'un jeune seigneur, et si vous n'êtes que cinq... — Nous voulons la voiture tout entière. » L'archiviste alla trouver le second vetturino. — « Tu n'as personne ? lui dit-il. — Je n'ai qu'un jeune seigneur, et... — Nous voulons la voiture entière. » Maître Krespall s'adressa au troisième vetturino. — « As-tu aussi quelque jeune seigneur ? — Oui , et aussi vrai que je ne marche plus en zigzag , mes chevaux ont des ailes. »

L'archiviste réfléchit un peu. « Bah ! murmura-t-il , ma femme est légèrement sotte , acceptons la compagnie d'un jeune seigneur , et nous ne payerons que cinq places. »

Le soir , maître Krespall , sa famille , et Mandolo , se trouvaient dans la voiture de Pacini l'ivrogne , dont les deux rosses ne prouvaient guère en faveur de leurs ailes. L'archiviste contemplait souvent les plumes rou-

ges qui se balançaient sur la tête des chevaux, ou les aloès et les citronniers des bords de la route; quelquefois il jetait un coup d'œil furtif sur Mandolo, dont la pâleur funèbre et le regard fatal l'effrayaient presque.

— « Oh oh ! » lui dit sa femme, vers la nuit tombante, « vous êtes un imprudent, maître Krespall; ce seigneur a singulièrement la mine d'un brigand italien, et vous verrez qu'il arrivera malheur.

— « Vous êtes une sotte, » répondit l'archiviste qui éprouvait un frisson fiévreux.

« Il est clair, » pensa-t-il en hochant la tête, « que cet homme en veut à ma bourse. »

II.

A Spolète, Mandolo entra dans une Locanda où souvent les brigands des Apennins passaient la nuit; il parla à voix basse à trois hommes dont la seule vue du costume eût glacé d'épouvante maître Krespall. Quand il sortit de la taverne, un des trois hommes qui l'accompagnaient jusqu'à la porte, lui dit à l'oreille : « Ainsi donc, demain vers midi, après le lac de Trasimène, sous la butte des Pins. »

Le lendemain, vers midi, Pacini l'ivrogne faisait la sieste, ses chevaux montaient lentement la côte, et l'archiviste les suivait d'un œil somnolent.

Une agitation violente altérait la figure de Mandolo. — « Cette masse gigantesque de rochers, » dit-il à maî-

tre Krespall, avec une affectation d'insouciance, « est couverte d'une riche variété de mousses que tous les savants ont admirée.

— « Hum! fit l'archiviste, tous les savants...

— « C'est, poursuivit Mandolo, ce qu'il y a de plus curieux sur notre route.

— « Signor Pacini! signor Pacini! cria l'Allemand, faites-moi descendre tout de suite... tous les savants... »

Et à peine sur le chemin, l'archiviste, émerveillé, monta au-dessus des rochers; il contemplait avec extase leurs formes sauvages, quand un des trois hommes de la taverne s'approcha de lui. — « Ah! mon Dieu! » dit-il en reculant. — « Silence! ou la mort! » murmura l'homme, en dirigeant sa trombe vers la tête de maître Krespall.

Or, à cet instant, Pacini ne sommeillait plus, il fuyait sa voiture à toutes jambes, car les deux autres hommes de la taverne, cachés dans le creux des rochers, s'étaient précipités sur lui la trombe en main.

Mandolo joua l'effroi et la surprise. — « Descendons, descendons, mesdames! les lâches! les infâmes! nous allons voir, » disait-il avec une feinte exaspération.

La mère descendit, puis les deux nièces; Mandolo arrêta la fille.

— « Je vous aime, Blanche. »

Blanche voulut crier.

— « Je vous aime, Blanche. » Et Mandolo poussa un mouchoir dans la bouche de la jeune fille, puis sur un

de ses signes, un des trois hommes prit la place de Pacini, et les chevaux, fouettés à sang, galopèrent bientôt.

III.

Comme l'archiviste, sa femme et ses deux nièces se désolaient sur le grand chemin, les carabiniers du pape vinrent à passer. Maître Krespall leur conta son malheur, et les zélés défenseurs de la vertu poursuivirent le ravisseur. Ils l'atteignirent à la brune, près de l'auberge de Saint-Georges. Mandolo se défendit vainement contre eux; ils allaient le garrotter et le conduire au cachot, quand Blanche déclara, à la face du ciel, qu'elle avait consenti à l'enlèvement.

Deux mois après, de retour en Allemagne, l'archiviste maria Blanche à Mandolo.

— « Ce diable-là, » disait-il le jour des noces, « il en voulait à ma bourse et à ma fille. »

ARSÈNE HOUSSAYE.



LA MER.



L'ESPRIT de poésie, ô mer ! te rend hommage,
Quand la lune en ton sein réfléchit son image,
Et sourit de s'y voir, comme un enfant charmé
Qui se mire aux pavots d'un géant désarmé ;
Quand cet astre revêt d'une teinte argentine
Le triangle renflé de la voile latine,
Qui file au loin, semblable à l'aile d'un oiseau
Dont le reste du corps serait caché dans l'eau ;
Quand pour s'harmoniser aux soupirs de tes vagues,
Il survient de ces bruits inattendus et vagues ;
Quand le vent pousse au bord les lointaines rumeurs
Qu'il dérobe en passant à la voix des rameurs,
Alors que, recourbés et relevés ensemble,
A la lueur du soir qui s'enfuit et qui tremble
Sur ton miroir mouvant, pour charmer leur ennui,
Ils livrent leurs chansons aux brises de la nuit ;
Lorsque sans murmurer, s'abaissant au rivage,
Le flot humilié reconnaît son servage,

Et semble se trainer sur ton sable riant,
Comme un esclave aux pieds d'un roi de l'Orient ;
Quand d'un profond sommeil dort ton onde aplatie,
Ainsi qu'un peuple heureux, en sa douce apathie,
Qui ne s'expose point à de grands désarrois,
Et laisse prolonger le règne de ses rois.

JEAN REBOUL.





DEUX NUITS A ROME.



PREMIÈRE NUIT.

Vous souvient-il d'avoir vu, il y a quelques années, au milieu de la rue des Petits-Augustins, une maison étroite aux fenêtres rares et inégales, à la façade inclinée, dont la porte cochère se décorait d'une inscription en lettres de bronze doré, que surmonte aujourd'hui un drapeau tricolore, puis, tout à côté, une autre maison, une autre inscription, un autre drapeau ? La première inscription porte : *École royale des beaux-arts* ; la seconde : *Mont-de-piété*.

Singulier voisinage que ces deux maisons qui se touchent, toutes deux sombres et tristes ; que ces deux inscriptions qui semblent se suivre sur la même ligne ; que ces deux drapeaux qui viennent se joindre, quand le vent les agite ! — ici, la gloire ; là, la misère.

Ce jour-là, en 1825, on donnait de la gloire sous les voûtes, où une main pieuse avait cueilli, comme dans un vaste tombeau, les restes flétris et mutilés, les lambeaux d'art et de poésie de notre vieille France. Dans la grande salle cachée sous les tentures, devant vingt tableaux exposés dans leur jour sur une seule ligne, des artistes, des curieux, des amis passaient et jetaient en passant une louange, une espérance à la toile qu'avaient cherchée leurs regards. Les annales du concours ont gardé le souvenir de l'impression produite alors par l'un de ces tableaux, et on se rappelle encore l'admiration muette de la foule et le naïf étonnement des élèves : pourtant l'œuvre du peintre était à peine terminée ; c'était une ébauche à grands traits sur la toile, mais de main de maître ; une puissante pensée fortement rendue, et comme un essai de génie, parmi toutes ces jeunes œuvres d'art et d'imitation. Les artistes, les maîtres s'arrêtaient longtemps et se regardaient sans rien dire.

Un seul, un jeune homme, presque un enfant, se tenait à l'écart et paraissait embarrassé de l'admiration générale.

— « C'est vous qui avez fait cela, mon ami ? lui dit Gros, en lui frappant doucement sur l'épaule.

— « Oui, répondit le jeune homme, mais le temps m'a manqué. ..

— « Qu'importe ? c'est mieux que tous. Vous irez à Rome ! Mon ami, c'est très-bien, pardieu ! Je suis content de vous ! » et il lui tendit la main.

— « Merci, maître, » balbutia l'enfant, en serrant la main du peintre contre son cœur, avec toute l'énergie de la reconnaissance et les yeux pleins de larmes ; « merci ! cela vaut mieux que le grand prix !.. »

Huit jours après, il partit pour Rome.

Rome ! le rêve des peintres et des poètes, ce livre sublime des siècles où chaque âge, en passant, a laissé sa marque sur la pierre ! cette immense ruine du monde, où le génie va retrouver sous les débris les traces ineffaçables de toutes les gloires, de toutes les puissances ; cette Rome qu'il avait étudiée de si loin tout enfant, il allait la voir enfin, il allait y respirer, y vivre, y devenir peintre aussi ! Et il voyait vaguement fuir, comme les arbres de la route, et se développer devant son regard distrait les beaux sites de notre France, les coteaux boisés, les vallées riches de culture, les grands fleuves errant çà et là semblables à des rubans d'argent jetés sur la plaine, nos villes si animées, si bruyantes, les immenses campagnes de la Provence, Marseille, la grande ville aux souvenirs de Grèce et d'Asie, toute brillante aux rayons de son soleil, avec son peuple actif et capricieux, et ses mille bruits du commerce du Levant, puis la mer, la Méditerranée et ses soleils du matin et du soir brillant sur l'eau à l'horizon, puis enfin les côtes embaumées de l'Italie ! Mais c'était Rome qu'il cherchait, Rome pour qui il gardait toutes les fraîches admirations de son âme, Rome qu'il attendait à chaque tournant de la route, qu'il voyait partout à l'horizon,

qu'il espérait à chaque campanile de villa souriant à ses yeux au milieu des bosquets, qu'il demandait à chaque cité italienne, dont les vieux clochers dans le lointain se perdaient dans l'azur des cieux.

Il arriva, un soir, par la porte *del Popolo*. Au milieu de la vapeur du couchant, s'étendait muette sur sept collines, la ville semblable à une grande ombre qui se repose.

Il voulut, ce soir-là même, lui faire sa première visite et la voir belle aux flambeaux ; il prit un guide et se fit conduire au Colysée. Puis, quand il fut resté longtemps, lui et son guide rapetissés et perdus dans l'ombre de cette immense ruine, grandissant encore dans les ténèbres, et dont le profil circulaire se découpait capricieusement presque au-dessus d'eux sur le ciel bleu d'Italie, il revint errer parmi les palais modernes, au milieu des rues silencieuses de la cité. Toute la vie de Rome semblait s'être concentrée sur un seul point, au théâtre d'Argentina. Dans les rues avoisinantes, le marbre des palais s'éclairait aux reflets des torches, et tremblait au bruit des nombreux équipages des princes romains et des étrangers qui venaient en foule applaudir la cantatrice à la mode.

— « Seigneur français, c'est le théâtre d'Argentina, lui dit son guide, la signora Coronari chante ce soir. La signora Coronari, par la Vierge! la gloire de Rome, de Milan, de Naples! la prima dona de l'Italie! »

Il entra. Il s'enivra d'abord de ces fleurs, de ces par-

fums, de cette harmonie, de l'éclat de ces mille lumières; il applaudit comme un Romain la belle prima dona, son jeu plein d'âme et de sentiment, ses brillantes fioritures et les chants de Rossini. Tout à coup, au milieu d'une cavatine où la gracieuse cantatrice déployait avec une coquetterie toute italienne les ressources de sa riche organisation, les yeux du jeune Français, errant au hasard dans la salle, s'arrêtèrent sur une belle figure de femme, sérieuse et pâle, penchée vers la scène, dans une loge en face de lui. Il y a d'inexplicables passions d'artistes, violentes, exclusives, subites comme l'amour, où le cœur n'est pour rien, où l'on aime avec les yeux, avec cette partie de l'âme qui est à l'art. Ce fut l'émotion profonde et instantanée que ressentit le peintre, au moment où son regard se fixa sur cette femme. Rome, le théâtre, la prima dona, cette salle bruyante d'enthousiasme, tout se confondit à ses yeux, tout s'effaça devant cette seule image, qui s'embellissait encore pour lui par les expressions variées et rapides de ses nobles traits! Il la voyait tour à tour riieuse, folle, heureuse comme les accords de Rossini; puis, quand une note grave et triste s'échappait du milieu de l'orchestre, quand une modulation chromatique glissait sur les lèvres de la prima dona, alors une sorte de terreur, un frisson visible errait dans les yeux et au front de cette femme, et se perdait ensuite comme les dernières vibrations de l'accord, sous mille autres sensations rapides.

Mais quand il n'y eut plus d'autre harmonie que les

mille bruits de la salle, et que la toile fut tombée comme un froid réveil sur un beau songe, en la voyant affaissée sur elle-même et chancelante, l'œil morne et éteint, et la figure pâlisant par moments sous l'impression d'une profonde terreur combattue en vain, l'âme de l'artiste devina cette âme souffrante, et comprit qu'il y avait pour elle un malheur prochain, inévitable. Et elle, quand, appuyée sur le bras d'un homme caché dans l'ombre au fond de sa loge, elle se leva pour sortir, recueillant dans un dernier regard tout ce qu'il y a de reconnaissance au cœur des malheureux pour qui les plaint, elle le tourna vers lui comme un adieu, et ensuite le leva au ciel comme une vague et ineffable prière.

Lorsqu'il arriva enfin, haletant, meurtri et froissé par la foule, sur les marches du péristyle, une voiture fuyait rapidement emportée, pour faire place à une autre; et il crut reconnaître sous les glaces, à la lueur des torches, cette pâle femme qui lui avait paru si belle.

Il s'élança : puis quand la voiture eut disparu à l'angle d'une rue, il la suivit longtemps encore, au bruit de sa marche, dans les rues noires et désertes, lorsqu'il s'arrêta enfin, souriant de sa folie : il était seul et égaré au milieu de la ville.

Après une heure de détours et de recherches inutiles, accablé de fatigue, il se trouva au milieu d'une place où s'élevait un monument demi-ruiné, espérant y trouver un abri pour le reste de la nuit. Il s'était assis sur le ciment éboulé, et, appuyé contre le mur, il sentait venir

le lourd sommeil de l'épuisement, quand une voix murmura à son oreille :

— « Est-ce vous ? »

— « Oui, » répond-il machinalement : et avant qu'il eût eu le temps de la réflexion, on l'avait saisi à moitié endormi, on lui avait bandé les yeux, lié les mains, et on l'avait porté dans une voiture fermée qui l'entraînait rapidement. Au bout d'une demi-heure de réflexions pénibles, de rêves fous, de pleurs d'enfant, la voiture s'arrêta; les deux hommes qui l'aidèrent à descendre, le portèrent longtemps à travers de longues galeries où le glaçait le froid du marbre, des jardins que trahissaient à son odorat le frais parfum des fleurs et le sable criant sous les pieds de ses porteurs, des appartements muets où les tapis étouffaient le bruit de leurs pas; puis, lorsqu'ils lui eurent enfin délié les mains et ôté le bandeau qui couvrait ses yeux, il se trouva au bout d'une vaste salle fermée à tous les bruits du dehors, entourée de tentures sombres, de meubles d'un style sévère, et seulement éclairée par une lampe posée sur une table de marbre près de la cheminée. Il ne fallut qu'un coup d'œil au peintre pour tout voir, et il frissonna.

Debout, devant la cheminée, se tenait un homme de haute taille, le visage caché sous un masque de velours noir. A quelques pas, était étendue sur une chaise longue, une femme vêtue de noir aussi, la tête couverte d'un voile noir, et penchée sur une petite fille endormie, dont le sommeil sanglotait encore par moments.

La respiration heurtée de l'enfant et le battement mesuré du balancier de la pendule étaient les seuls bruits au milieu de ce silence.

Les deux hommes qui avaient porté le pauvre peintre, étaient debout derrière lui, masqués aussi.

— « Monseigneur, dit l'un d'eux, le voilà ! » Rien ne remua dans la salle que l'homme de la cheminée, qui vint lentement vers le Français, lui prit la main et le conduisit tout tremblant près de la chaise longue, sous les rayons douteux de la lampe; puis étendant le bras :

— « Cette femme va mourir ! » dit-il en se retournant vers lui et le regardant à travers son masque.

— « Qu'avez-vous fait ? cria-t-il à ses hommes, ce n'est pas le prêtre ! » Ils s'élançèrent, et le malheureux, terrassé, sentit sur sa poitrine les pointes froides de deux poignards qui n'attendaient qu'un signe du maître.

La femme voilée fit un mouvement et serra l'enfant contre sa poitrine. Il y eut un moment de silence et d'attente affreux, pendant lequel l'homme masqué retenait d'un geste les poignards prêts à frapper, et dont la poitrine du jeune homme, soulevée avec effort, effleurait la pointe à chaque battement du cœur. Toute résistance, toute plainte était inutile.

— « Qui êtes-vous ? » dit rapidement et à voix basse l'homme masqué.

— « Un Français, un peintre.

— « Pourquoi ici ?

— « Égaré dans les rues de Rome, j'ai entendu qu'on

me demandait : Est-ce vous ? dans l'espoir de retrouver mon chemin, j'ai répondu : Oui !

— « Vous ne connaissez donc pas Rome?... Depuis combien de temps êtes-vous à Rome ? »

— « Depuis hier, au coucher du soleil. »

— « Bon ! » et il respira fortement. « Seigneur Français, continua-t-il, il faut mourir ! »

— « Eh bien ! Dieu console ma pauvre mère ! »

— « Attendez : si vous me jurez sur l'honneur, sur votre vie et sur votre mère, que vous partirez de Rome et de l'Italie aujourd'hui, au point du jour, pour n'y revenir jamais ; si vous me jurez d'être muet comme la mort sur tout ceci, de ne jamais dire à âme qui vive ce que vous avez vu cette nuit, je puis vous laisser vivre ! Jurez-vous ? »

Le peintre poussa un soupir. — « Rome ! Rome ! murmura-t-il. »

— « Vite ! »

— « Je le jure. »

— « Bandez-lui les yeux !... Si jamais vous violez votre promesse, moi, je fais le serment de vous retrouver, et je n'ai jamais manqué à mes serments, » continua-t-il en étendant la main sur cette femme qui se mourait là.

Trois heures après, au point du jour, le peintre était en route pour Paris.

DEUXIÈME NUIT.

C'était le dernier samedi de l'Exposition de 1835. Un triple rang d'équipages stationnait des deux côtés de la place inachevée du Musée de peinture. La foule privilégiée, les artistes, les grands seigneurs, les dandys, les femmes surtout, belles, rieuses et parées, en toilette de salon, allaient, venaient, se heurtaient, se pressaient à la porte réservée où faisait admettre le billet bleu tout froissé, précieuse faveur du directeur des musées royaux. Sur les degrés du péristyle, deux hommes jeunes encore, deux peintres causaient ensemble, tout en regardant s'écouler la foule et défiler les voitures. L'un d'eux, dont la figure longue et pâle, le front élevé et les moustaches à la Louis XIII rappelaient le Buckingham de Van Dyck, avait une physionomie empreinte de cette ineffable expression de souffrance que laisse le génie des grandes pensées; et quand ses lèvres souriaient, la même expression de tristesse se réfugiait tout entière dans ses yeux dont le regard, plein de puissance et de douceur, paraissait toujours sous l'influence d'un regret silencieux.

— « Que de reproches n'avons-nous pas à te faire? » lui disait son ami, jeune artiste dont un ruban, éclatant de fraîcheur, décorait la boutonnière.

— « A moi ? »

— « Oui, à toi, le poète, le grand peintre, à toi, dont la première page d'enfant avait promis un homme à notre glorieuse école de France, à toi, dont les études graves et sévères nous auraient fait pâlir, nous, tes rivaux, si nous n'eussions pas été aussi tes amis! J'ai vu dans ton atelier, sous la poussière de tes toiles éparses, de belles et grandes choses ébauchées, des esquisses puissantes, des copies à tromper l'œil d'un maître, des pensées de génie, oui de génie. Eh bien! qu'as-tu exposé? un seul portrait, beau comme un Lawrence, c'est vrai, mais un portrait : et encore, nous le devons à la vanité d'une jolie femme. Ah! Raymond, qu'as-tu fait? tout pour toi, rien pour nous! tu nous a volé notre part de ta gloire.

— « La gloire! reprit lentement le peintre; ce n'est pas la gloire, c'est l'art que je veux, que je cherche, que j'aime : c'est l'art qui me tue! Mon Dieu, si j'avais vu l'Italie! s'il m'avait été donné d'errer sous ces grandes fresques du Vatican! O Rome! ô peinture!

— « Tu regrettes Rome, et pourquoi l'as-tu quittée?

— « Je suis du Nord, répondit-il en souriant avec amertume : l'air brûlant d'Italie me tuerait... »

La voiture qui passait alors, un landau ouvert, s'arrêta tout près d'eux. Un homme âgé occupait une des places du fond. Au près de lui, une femme dont la taille se courbait avec un mouvement plein de grâce, penchée sur le panneau du côté opposé, parlait à quelques personnes arrêtées près de là.

— « Bonjour, chère belle, » entendirent les deux peintres... « Avez-vous vu mon portrait ? »

— « Oui, c'est ravissant de beauté, de fraîcheur, de vérité : ce n'est pas mieux que vous, madame, c'est vous. »

— « Je vous recommande le peintre. C'est un jeune homme charmant, un peu sauvage... »

— « Il s'appelle ? » demanda la jeune femme de la voiture.

— « Raymond. »

— « Raymond ?... »

— « Oui. Adieu !... Vous en serez contente... Eh ! tenez, le voilà qui nous regarde, ce grand jeune homme, sur les marches du péristyle... »

La jeune femme se retourna vivement pendant que la voiture l'entraînait, et Raymond entrevit un instant, sous les boucles flottantes de ses cheveux noirs, la plus ravissante figure d'ange qu'il eût jamais rencontrée dans ses rêveries sur l'art et dans ses souvenirs de Raphaël.

— « Camille, » dit-il en serrant le bras de son ami, « c'est la première fois de ma vie que je vois cette jeune fille, j'en suis sûr. Eh bien ! son regard m'a fait éprouver, en rencontrant le mien, une indéfinissable sensation, semblable à une commotion électrique : un frisson, et ce qui est étrange, il me semble que j'ai déjà éprouvé cela... Cette jeune fille, cette voiture arrêtée, ce regard, moi ici, sur les degrés, c'est la seconde fois ! Il y a donc des moments où l'âme reconnaît, dans les scènes

de la vie qui la touchent le plus, le souvenir d'un passé qu'elle a rêvé sans doute, et qui n'a pas existé. »

Le lendemain, à neuf heures du matin, une voiture aux panneaux chargés d'armoiries était arrêtée rue de la Rochefoucauld, devant la maison où demeurait le peintre. Raymond, en robe de chambre, sa barrette de velours à la main, tout tremblant et embarrassé, sans pouvoir se rendre compte de cette impression nouvelle, faisait les honneurs de son atelier à un étranger de distinction. Tout en parlant d'art et de peinture avec un homme qui paraissait avoir étudié lui-même, et en lui faisant remarquer quelques tableaux de prix des bons maîtres, suspendus çà et là aux murs de l'atelier, il tournait dans son jour quelques pages oubliées, chassait la poussière empreinte sur des toiles sans cadres appuyées contre la muraille, et observait, à chaque fois, l'impression produite par son œuvre sur le vieillard, avec une timide déférence, une attente vaniteuse, inconnue jusqu'alors à son âme.

— « Autant que je puis m'y connaître, lui disait l'amateur avec un accent italien assez prononcé, je retrouve dans ces belles pages plus de souvenirs de la vieille école espagnole que de nos grands maîtres d'Italie. Êtes-vous allé à Rome ? »

— « Je n'ai jamais vu Rome, ni l'Italie, répondit le peintre. »

— « Ah ! vous êtes trop jeune pour ne pas nous venir voir un jour : il vous faut le Vatican, et Florence »

et Venise. En attendant, je vous offre un modèle comme n'en a pas eu notre grand Raphaël lui-même. Je vous demande le portrait de ma fille, de ma Léontia... Je demeure à la campagne, tout près de Paris, vous trouverez un atelier chez moi : soyez assez bon pour venir y peindre quelquefois. Demain, êtes-vous libre? je viens à Paris, et je vous emmène.»

Le peintre lut sur la carte que lui laissa le vieillard en partant : Prince Barberini.

La villa française du prince romain était située au-dessus du petit bourg d'Issy, et se cachait toute riante et gracieuse, avec ses toits en terrasse et ses blanches statues, parmi les sombres verdure de tilleuls et les cimes légères des hauts mélèses, comme un souvenir de la campagne de Rome au coteau boisé qui borde la Seine.

Au delà du parc de l'Épine, sur la route qui monte au bois de Fleury, et à une plate-forme du coteau, d'où l'œil peut apercevoir tout ce vaste bassin de la Seine, depuis la plaine de Grenelle jusqu'à Saint-Cloud, à travers une grille à fers de lance dorés, on voit de la route une longue et étroite terrasse ombragée de deux rangs de tilleuls taillés en boule, et comme arrêtée sur le versant par les masses de lilas et d'arbres verts qui descendent au-dessous d'elle. C'était là que, chaque beau soir du printemps de l'année dernière, le vieux prince, sa fille Léontia et le peintre Raymond venaient voir les méandres de la Seine étinceler les dernières lueurs du

jour entre ses îles flottantes de peupliers, la grande ligne des bois de Meudon et de Saint-Cloud se perdra peu à peu dans la nuit, et le soleil couchant laissera après lui à l'horizon de longs fleuves de lumière autour des sommets du mont Valérien.

Depuis longtemps déjà le portrait de la jeune fille était achevé : c'était un chef-d'œuvre. Le peintre avait admiré d'abord, puis aimé son modèle ; il avait peint avec toute son âme d'artiste ; il avait voulu faire une œuvre de génie, il avait réussi.

— « On viendra le voir même à Rome ! même dans la galerie de la villa Barberini ! » avait dit le prince.

Alors, et sous l'impression du regard dont la jeune fille le remercia en recevant sa belle et gracieuse image, le peintre éprouva une amère conviction de l'impuissance de l'art à exprimer le rayon céleste qui passait dans ces yeux. En même temps il sentit qu'il y avait au fond de son âme à lui, d'autres admirations que celle de l'art, un autre amour dans son cœur.

Raymond aimait sans y songer ; et le prince, dont le front sous des cheveux blancs avant l'âge, et les yeux éteints, gardaient la trace des passions violentes, s'était fait une habitude de la présence du peintre. Quelquefois, quand un orage menaçait dans le ciel, et que les nuages s'abaissant sur les coteaux, remplissaient l'atmosphère d'une lourde et chaude vapeur, le prince s'éloignait tourmenté d'une susceptibilité nerveuse, d'une souffrance intime qui s'irritait de l'attention, et

laissait seuls le peintre et son modèle. De longues heures se passaient ainsi, presque silencieuses, ou remplies par des paroles indifférentes; des heures de délices pourtant, où leurs âmes se sentaient isolées de tout ce qui n'était pas elles-mêmes, et seules, se faisaient sans paroles de vagues et ineffables confidences.

Léontia était comme la plupart des jeunes filles qui, privées de bonne heure de l'appui d'une mère sur la route de la vie, et ne trouvant point de cœur d'amie où déposer leurs jeunes et craintives émotions, se replient sur elles-mêmes, et s'apprennent seules à penser et à réfléchir. Léontia savait qu'elle aimait Raymond, et elle se laissait aimer.

Un jour, à la fin du dîner, — le portrait était achevé de la veille :

— « Léontia, dit le prince, il faut que nous soyons à Rome dans dix jours. Je reçois au palais Barberini le 25; nous partons demain matin, pour que la route ne te fatigue pas. »

— « Raymond, continua-t-il, vous n'êtes jamais venu à Rome, je vous emmène, vous partez avec nous.

— « Merci, prince, dit le peintre en pâlissant. Je ne puis aller à Rome.... maintenant.

— « Comment donc, et l'art! et Raphaël! il faut de la jeunesse, Raymond, pour sentir et étudier le génie; il est temps. Voyons, qui peut vous retenir à Paris? rien, n'est-ce pas?

« Eh bien! nous partons ensemble, c'est une chose convenue.

— « Recevez mes excuses, prince, cela m'est impossible, dit le peintre avec fermeté.

— « Raymond, insista le prince, votre présence nous est nécessaire. Maintenant j'aime la peinture, vous êtes un grand peintre, c'est une liaison d'artiste; voyons, arrangeons cela, nous resterons très-peu de temps, quelques jours seulement à Rome; vous admirerez en passant les chefs-d'œuvre, et nous reviendrons à nos occupations de Paris. »

Léontia pâlit en voyant le geste de refus du peintre, et prévenant sa réponse :

— « Monsieur Raymond, dit-elle, c'est au nom de son amitié que mon père vous en prie... et moi aussi, » ajouta-t-elle, avec toute la puissance de son regard.

Le peintre appuya son front sur ses mains et réfléchit une minute; puis, se relevant :

— « J'irai, » dit-il à voix basse.

Le soir, sur la terrasse, pendant un instant où ils furent seuls, la jeune fille s'approchant de lui :

— « Fallait-il donc réfléchir si longtemps pour me répondre oui? dit-elle.

— « Peut-être, Léontia, quand c'est une question de vie et de mort!... »

Le lendemain, la terrasse de la villa était déserte...
.....

— « C'est la porte del Popolo, Dieu me pardonne! » s'écria le peintre au moment où la voiture de voyage du prince Barberini entra dans Rome.

— « Comment, vous la connaissez? dit le prince surpris.

— « Oui, » dit Raymond, avec un léger tremblement dans son sourire, « oui, grâce à toutes les vues de Rome et de ses environs que nous envoient périodiquement à nous, pauvres Français, la gravure et la lithographie.

Le prince était attendu pour dîner; et il arrivait de Paris juste à l'heure, pour recevoir dans les galeries et les jardins de la villa Barberini, tout étincelante de lumières, toute pleine de parfums, de fleurs, d'harmonie, sous ses marbres précieux et ses colonnes de Carrare, les cardinaux, les grands de l'État et tous ces princes romains de familles papales, dont chaque vieux nom s'est, depuis des siècles, couronné à son tour de la tiare souveraine.

Ce fut une fête toute patricienne et comme en devait donner, à Rome, le dernier représentant d'une de ces hautes et puissantes familles nées dans la pourpre, à ses pairs réunis.

Quand les rangs se furent éclaircis, quand on circula plus librement dans les galeries de marbre, quand les symphonies et les chants eurent cessé peu à peu, le jeune peintre, enivré de toute cette harmonie, de cette atmosphère de parfums, de cette fête à Rome sous les fresques des Carrache s'animant à la lueur tremblante de mille bougies, se retrouva devant son portrait de Léontia, à côté du prince, qui le présentait à ses amis comme l'auteur de ce chef-d'œuvre.

La raison du jeune homme, en proie à une hallucination puissante semblable à l'ivresse, l'avait abandonné, et avec elle sa présence d'esprit.

— « Raymond, lui disait le prince, comment se peut-il qu'un peintre ne soit pas venu à Rome en sa vie?... Pourtant, vous avez reconnu la porte del Popolo comme un transteverin! Vous l'aviez déjà vue, Raymond ?

— « C'est vrai, prince, répondit machinalement le jeune homme; une autre fois seulement, et il y a là toute une histoire.

— « Quoi donc, seigneur Français! racontez-nous cette histoire.

— « Il y a si longtemps! reprit Raymond en hésitant. Et puis, en tous cas, messeigneurs, votre protection ne me manquerait pas. Je suis venu à Rome déjà.

— « Ah! je le savais bien! dit le prince.

— « J'étais fort jeune, un enfant, élève de l'école de France et grand prix. Je venais pour être peintre comme Raphaël... J'arrivai le soir, et la fatalité me conduisit au théâtre d'Argentina. La Coronari chantait... »

A ce moment, Léontia s'arrêtait à la porte de la galerie, et voyant une terrible expression de souffrance au front de son père accoudé contre le marbre de la cheminée, elle tourna un regard suppliant vers le peintre, qui s'arrêta. Ce regard était le même que celui de la belle et pâle figure dont le nom d'Argentina avait réveillé le souvenir dans son âme.

— « Eh bien!... disait-on autour de lui...

— « En sortant du théâtre, je m'égarai : sur une place déserte, j'entendis une voix qui demandait dans l'ombre : — Est-ce vous ? — Oui, répondis-je en étourdi. Au même instant, je fus saisi et lié, et quand je revins à moi, j'étais dans une grande salle muette et sombre, où une femme se mourait, je pense... avec un enfant endormi dans ses bras. Un homme masqué me mena près d'elle!... On m'avait pris pour le prêtre qu'il fallait là... Je crus mourir ! mais j'étais à Rome seulement de la veille, et cela me sauva la vie... »

— « Et vous n'avez pas reconnu la maison, les environs... rien ? »

— « On me banda les yeux, et le lendemain je partis pour la France. »

— « Mais avez-vous remarqué l'appartement où vous vous trouviez ? »

— « Les murs étaient tendus d'une tapisserie à personnages... »

Il leva la tête, et ses yeux s'agrandirent de terreur en reconnaissant la même tapisserie autour de lui. La raison lui revint alors, et avec elle un affreux soupçon, et pour le détruire, il se hâta de continuer :

— « Sur la cheminée était une pendule... »

C'était la même, il la reconnut comme s'il l'avait vue de la veille.

— « L'homme masqué avait des regards de feu sous son masque... »

Les yeux du prince étaient fixés sur lui : il frissonna.

— « Eh bien !... » cria celui-ci...

Alors, au milieu du silence, Léontia, pâle et tremblante, poussa légèrement le cadre doré du portrait, qui glissa, et la toile se déchira sur l'angle de marbre d'un socle de colonne.

Cet incident vint détourner l'attention et mettre fin à l'embarras de tous.

Raymond se vit perdu...

Quand une heure sonna à Saint-Pierre, debout devant une fenêtre de sa chambre, il regardait vaguement le ciel, il attendait : le froissement d'une tapisserie glissant sur elle-même lui fit tourner la tête ; un froid subit lui serra le cœur, puis il se résigna.

— « Raymond ! murmura-t-on à voix basse.

— « Léontia !... » Il s'élança, et pour la première fois, la serra contre sa poitrine.

— « Adieu !... dit-il.

— « Oui, il faut fuir, Raymond, venez ! » et elle l'entraîna dans les ténèbres, à travers un corridor étroit, jusqu'à une petite porte sur les jardins. De ce côté, le mur en terrasse et peu élevé permettait de sauter dans la rue. Léontia le lui montra et le pressa de fuir, en lui indiquant le chemin qui l'éloignait du palais.

— « Seul !... dit Raymond.

— « Il me faut rester ici ! Raymond, continua-t-elle, je sais tout maintenant, ton récit m'a tout révélé. Oh ! je me souviens des dernières larmes de ma mère !... mais lui, c'est mon père, je resterai !

— « Eh bien ! moi aussi, dit Raymond. Il y a une fatalité sur moi à Rome, je la subirai. J'y serai donc venu à deux fois quelques heures de ma vie, pour dire adieu à mes rêves de gloire d'abord, et dix ans après, à mon bonheur ! Non, je ne partirai pas seul !... »

— « Mon Dieu ! plus bas ! disait la jeune fille en se tordant les mains ; je t'en conjure, vite, on va venir, tu serais perdu ! Raymond, au revoir !... Il ne partira donc pas !... » A ce moment, une lumière prolongea sa lueur pâle sur les fenêtres de la galerie, et alors Léontia, jetant ses bras autour du cou de Raymond :

— « Je le veux !... Maintenant, partez, Raymond... »

Il s'élança dans la rue, et quand il eut disparu, la jeune fille fit quelques pas, poussa un cri, et tomba évanouie.

Trois jours après, à Naples, Raymond lut dans le *Diario di Roma* :

« A la suite d'une fête à la villa Barberini, une aile du palais tout entière a été la proie des flammes. On a à déplorer la perte de plusieurs des gens du palais, et surtout celle de S. Exc. le prince Barberini, qui a succombé ce matin à la gravité de ses blessures. »

.....

Il y a quatre jours, Camille rencontra aux Champs-Élysées, dans un élégant cabriolet, son ami Raymond, revenu de Rome.

— « A Paris !... lui cria-t-il de loin.

— « Oui, depuis deux jours ; veux-tu monter ? »

— « Oui, pardieu ! Tu as là une assez jolie bête pour que je m'en fasse honneur. Où demeures-tu ? »

— « Nous allons dîner chez moi. »

— « Eh bien ! l'art ? Raphaël ? Rome ?... »

Le cabriolet traversa, rapide comme le vent, le Champ de Mars, Vaugirard, Issy, et s'arrêta devant la grille dorée et la terrasse de la route de Fleury.

— « L'art, disait Raymond à son ami, je lui ai fait une grande infidélité à Rome ! Oui, Camille, je ne suis plus peintre. Raphaël, Dominiquin m'ont laissé froid, je n'aime plus l'art ! j'aime... »

— « Cet ange ? dit Camille, en apercevant une jeune femme ravissante de beauté, qui accourut sur la terrasse, pendant que le jockey ouvrait la grille. »

— « Oui, ma femme ! » dit Raymond.

DE NOGENT.





CONTEMPLATION.



QUELS pompeux ornements, quelle riche parure!...
Mais enfin, à travers l'or et les diamants,
On lui surprend bientôt de secrets sentiments,
Et l'on sent de l'amour la profonde blessure.

Elle est jeune.... elle est belle.... et, rempli de langueur,
Son regard nous a dit sa tendre inquiétude.
C'est en vain qu'elle veut se livrer à l'étude :
Un livre est dans sa main et le doute en son cœur.

De ce mot abandon la douce rêverie,
D'un cœur novice encore est le premier élan.
On dirait comme une âme, en extase ravie,
Qui murmure tout bas un mot... un nom d'amant.

Ce nom , c'est ton secret ; renfermé dans ta flamme ,
Qu'il y reste caché : c'est là ta sûreté.
Un monde vain rirait de ta crédulité :
Lui , qui n'a que des sens , peut-il comprendre une âme ?

La tienne m'apparaît. Je la vois dans tes yeux ,
Sur ton sein délicat , sur ta bouché entr'ouverte ,
Dans ce repos si doux , dans ce calme des cieux ,
Sur ton front où se lit quelque peine soufferte.

Et tu serais , un jour , sujette au repentir !...
Ne crains rien : tant d'amour avec tant d'innocence
De la terre et du ciel obtiendront récompense.
Quand on aime du cœur , quel cœur pourrait trahir ?

Livre-toi , sans réserve , à ta flamme discrète.
Aime ! c'est ton devoir ; aime ! c'est ton bonheur ;
Aime !... car sans l'amour , pour répondre à ton cœur ,
Il n'est pas un écho sur la terre muette.

Le Baron De TALAIRAT.





Grizel Cochrane.



LORSQUE les sujets du dernier roi Jacques prirent les armes contre lui, le plus redoutable de ceux qui levèrent l'étendard de la révolte, fut sir John Cochrane, aïeul du comte de Dundonald, qui vit aujourd'hui. La fatalité qui, durant des siècles, poursuivit la maison de Campbell, et entraîna dans leur ruine tous ceux qui s'attachèrent à leur destinée, n'épargna pas sir John Cochrane. Cerné par les troupes royales, sa résistance fut longue, terrible et désespérée; mais enfin, accablé par le nombre, il fut fait prisonnier, jugé et condamné à mourir sur l'échafaud. Il n'avait plus que peu de jours à vivre, et son geôlier attendait l'ordre écrit de le conduire au lieu de l'exécution. Sa famille et ses amis l'avaient visité dans sa prison, et avaient reçu son der-

nier et éternel adieu. Mais une personne de sa famille n'était pas venue avec les autres pour recevoir sa bénédiction. — Et cette personne était l'orgueil de ses yeux, l'espoir de sa maison, la joie de son cœur : c'était Grizel, sa fille chérie.

Le crépuscule répandait ses ombres sur les barreaux de sa prison, et la tête appuyée contre la froide muraille, le malheureux captif s'abandonnait à la douleur de n'avoir pu donner un dernier baiser à son enfant de prédilection, lorsque la porte de fer tourna lentement sur ses gonds rouillés, et le geôlier entra, suivi d'une belle et jeune fille : sa taille était haute et sa démarche altière ; ses yeux noirs étaient brillants et sans larmes ; mais leur éclat même trahissait un chagrin... un chagrin trop profond pour permettre les pleurs. — Les tresses de ses cheveux noirs se séparaient sur son front, pur et lisse comme un marbre poli. Le prisonnier leva la tête au moment où elle entra.

— « Ma fille ! ma Grizel ! » s'écria-t-il : et elle tomba dans ses bras.

— « Mon père ! mon bien-aimé père ! » et elle essuya une larme qui avait accompagné ces mots.

— « Votre entrevue sera courte, très-courte, » dit le geôlier en les quittant.

— « Que le ciel te protège et te console ! mon enfant ! » ajouta sir John en la pressant sur son cœur, et en imprimant un long baiser sur son front. « J'avais craint de mourir sans donner ma bénédiction à ma fille chérie : et

cette crainte m'était plus cruelle que la mort... mais tu es venue, mon amour... tu es venue!... c'est toi! et la dernière bénédiction de ton malheureux père...

— « Non, non, arrêtez, s'écria-t-elle... ce n'est pas votre dernière bénédiction! ce ne peut pas être... mon père ne mourra pas!... »

— « Calme-toi, calme-toi, mon enfant... plutôt à Dieu que je puisse te consoler!... mon bien, ma vie!... mais il n'y a point d'espoir : trois jours encore, et toi et tous mes enfants vous serez... »

« Orphelins, » allait-il dire ; mais le mot expira sur ses lèvres...

— « Trois jours, répéta-t-elle, en levant la tête précipitamment, et en pressant vivement la main de son père. Trois jours!... il y a donc de l'espoir... mon père vivra. Mon grand-père n'est-il pas l'ami du confesseur du roi? Il demandera la vie de son fils... et mon père ne mourra pas! »

— « Non, non, ma Grizel : ne te fais pas illusion... il n'y a pas d'espoir... déjà ma condamnation est signée par le roi ; le message de mort est déjà en chemin pour apporter ici l'ordre de mon supplice. »

— « Qu'importe, mon père ne mourra pas!... il ne mourra pas! » répéta la jeune fille avec force et en se tordant les mains. « Que le ciel me soit en aide! » et se tournant vers son père, elle dit avec calme... : « Nous allons nous quitter, ... mais pour nous revoir bientôt. »

— « Que veux-tu dire, mon enfant? demanda sir John, en regardant sa fille avec inquiétude. »

— « Ne me le demandez pas, mon père, répliqua-t-elle... ne me le demandez pas maintenant : priez pour moi... et bénissez-moi, mais non pour la dernière fois. »

Il la pressa de nouveau sur son cœur, en pleurant. Un moment après, le geôlier entra, et le père et la fille s'arrachèrent des bras l'un de l'autre.

Le lendemain du jour qui suivit cette entrevue, un voyageur traversait le pont-levis de Berwick, et après avoir parcouru la rue de Marygate, il s'assit pour se reposer sur un banc, à la porte d'une hôtellerie, mais il n'osa point y entrer : elle était au-dessus de sa condition, car peu d'années auparavant, elle avait servi de quartier général à Olivier Cromwell, et dernièrement encore de résidence à Jacques VI, roi d'Écosse. Le voyageur portait une jaquette de laine, serrée autour de son corps par une ceinture de cuir, et par-dessus, un manteau court d'une étoffe commune. C'était évidemment un jeune homme; mais son chapeau rabattu sur ses yeux cachait presque entièrement ses traits. D'une main il portait un petit paquet, de l'autre un bâton de pèlerin. Après avoir demandé un verre de vin, et s'être reposé quelques minutes, il se leva et partit. La nuit approchait et amenait avec elle une tempête. De gros nuages noirs venaient de la mer; le vent s'engouffrait en mugissant dans les rues; une pluie froide tombait avec force, et la rivière de la Tweed roulait des flots agités.

— « Que le ciel te protège, si tu voyages par une telle nuit ! » dit la sentinelle qui veillait à la porte d'Angleterre, au moment où le voyageur franchissait le pont-levis.

En quelques minutes, il était sur le vaste, triste et redoutable marais de Tweedmouth, immense désert de genêts et de bruyères, semé çà et là d'épais buissons ; il gravit lentement la colline, malgré la tempête, dont la fureur augmentait à chaque instant. La pluie tombait par torrents, et le vent mugissait comme toute une bande de loups affamés : l'étranger poursuivit sa route jusqu'à ce qu'il fût arrivé à deux ou trois milles de Berwick ; là, comme s'il lui eût été impossible de braver plus longtemps la tempête, il chercha un abri sous des buissons d'épines qui bordaient le chemin. Cependant la nuit devenait plus sombre, l'ouragan plus terrible, et le voyageur était depuis une heure blotti sous cet impuissant refuge, lorsque le bruit des pas d'un cheval au galop se fit entendre sur le grand chemin. L'homme qui le montait, inclinait sa tête contre le vent. Tout à coup le cheval est saisi par la bride, le cavalier lève la tête, et l'étranger lui mettant un pistolet sur la poitrine, lui crie :

— « Descends, ou tu es mort ! »

Le cavalier, transi de froid, et glacé de frayeur, fait un mouvement pour prendre ses armes, mais au même moment, la main du voleur, quittant la bride du cheval, saisit le cavalier à la poitrine et le renverse par

terre. Il tombe lourdement sur le visage, et reste quelques instants sans connaissance; le voleur s'empare de la valise de cuir qui contenait les dépêches pour le nord de l'Angleterre, et la plaçant sur son épaule, disparaît bientôt à travers les bruyères.

Le lendemain, dès le point du jour, on vit les habitants de Berwick accourir sur le lieu où le vol avait été commis : on visita tous les environs; mais on ne put découvrir aucune trace du voleur.

Sir John Cochrane vivait encore : les dépêches qui contenaient son arrêt de mort avaient été volées, et avant qu'un nouvel ordre pour son exécution pût être expédié, l'intercession de son père, le comte de Dundonald, auprès du confesseur du roi, pouvait faire révoquer la sentence. Grizel ne quittait plus sa prison, et lui disait toujours des paroles consolantes. Près de quatorze jours s'étaient écoulés depuis le vol des dépêches, et l'espérance commençait à rentrer dans le cœur du prisonnier, lorsqu'on apprit que toutes les démarches avaient échoué, et que le roi avait de nouveau signé l'arrêt de mort. Un jour encore, et l'ordre fatal devait arriver à la prison.

— « Que la volonté de Dieu s'accomplisse! murmura le captif.

— « Ainsi soit-il! répondit Grizel avec véhémence : mais mon père ne mourra pas! »

Le cavalier porteur des dépêches et de la condamnation de sir John Cochrane venait d'entrer dans le marais de Tweedmouth ; il pressait de l'éperon les flancs de son cheval, regardant attentivement devant, derrière et autour de lui, et tenant à la main un pistolet armé. La lune répandait une clarté vaporeuse sur la bruyère, et donnait à chaque buisson une forme fantastique. Il venait de tourner l'angle d'un taillis, quand soudain son cheval se cabra au bruit d'un coup de pistolet, dont le feu brilla devant ses yeux : au même instant le pistolet du cavalier fit feu : le cheval se cabra de nouveau avec tant de violence, qu'il jeta son maître sur la bruyère. Déjà le voleur lui avait mis le pied sur la poitrine, et, lui approchant un poignard du cœur, lui criait :

— « Donne-moi tes armes, ou meurs ! »

Le porteur des dépêches obéit.

— « Maintenant relève-toi et va-t'en. Je garde ton cheval et ta valise. » L'homme se leva et prit en tremblant le chemin de Berwick ; le voleur monta sur le cheval et le lança à travers la plaine.

Déjà tout était prêt pour l'exécution de sir John Cochrane, et les officiers de justice n'attendaient plus, pour le conduire à l'échafaud, que l'arrivée du courrier porteur de l'arrêt, lorsqu'on apprit que les dépêches avaient été enlevées de nouveau. C'était encore

pour la vie du prisonnier une prolongation de quatorze jours. Il tomba dans les bras de sa fille, et lui dit en pleurant :

— « La main de Dieu se révèle ici.

— « Ne vous ai-je pas dit, répliqua la jeune fille, que mon père ne mourrait pas ? »

Le quatorzième jour n'était pas encore arrivé, lorsque les portes de la prison s'ouvrirent, et le comte de Dundonald se précipita pour embrasser son fils. Il avait renouvelé ses instances auprès du confesseur, et le roi s'était enfin laissé fléchir. Il avait pardonné.

Déjà le captif était rentré dans ses foyers : il était entouré de sa famille ; mais Grizel, qui pendant la captivité de son père, l'avait à peine quitté, Grizel était encore absente. Ils rendaient grâce à la mystérieuse providence qui deux fois avait arrêté les dépêches, lorsqu'un étranger demanda à le voir. Sir John le fit entrer, et le voleur parut. Il avait le costume que nous avons décrit, le manteau grossier et la jaquette de laine ; mais la manière dont il le portait, indiquait un homme au-dessus de sa condition. En entrant, il porta la main à son chapeau, mais il ne se découvrit point.

— « Quand vous aurez parcouru ces papiers, dit-il, jetez-les au feu. »

Sir John les regarda, tressaillit, et devint pâle : c'étaient les deux arrêts de mort.

— « Mon sauveur ! s'écria-t-il : comment vous récompenser, vous à qui je dois la vie ? Mon père, mes enfants... remerciez-le pour moi. »

Le vieux comte saisit la main de l'étranger... les enfants embrassèrent ses genoux... lui, il mit la main sur ses yeux et fondit en larmes.

— « Votre nom! votre nom! au nom du ciel qui êtes-vous? »

L'étranger ôte son chapeau, et les longues tresses de Grizel Cochrane tombèrent sur le manteau de bure.

— « Grand Dieu! s'écria l'heureux père..., c'est ma fille, ma Grizel qui est mon sauveur; que la vie va me paraître douce! »

N'ajoutons rien de plus pour ne pas affaiblir cette scène touchante. Disons seulement que cette Grizel Cochrane est la grand-mère de sir John Stewart, et l'épouse de M. Coutts, le célèbre banquier.

MACKAY WILSON.



SOLIBIL LEVANT.



PRÈS d'un lac d'Italie, entre Rome et Florence,
Il est un vieux débris, d'un vieux château, je pense,
Car on y voit encor sculptés sur le portail
Un écusson de pierre, un casque et un camail.
Ce débris d'un château qui n'a pas d'origine
Fait un magique effet lorsque le jour décline
Et que l'on aperçoit à travers ses arceaux
La lune qui se lève et brillante les eaux :
Au pied de la tourelle, et sur ce lac tranquille
Une barque glissait sous sa voile docile
Quand une voix mêla ces paroles d'amour
Au murmure du flot qui chante nuit et jour :

« Tes yeux sont doux, Aline,
Ma brune Florentine,
Ta voix est argentine,
Oh! tu descends des cieux ;

Sais-tu, fleur d'Italie
Qu'aucun souffle ne plie,
Que j'aime avec folie
Ton sourire et tes yeux ?

« L'âme se rassérène
Quand on te voit, ma reine,
Avec ta croix d'ébène
Simple comme ta foi !
Ton cœur n'a pas d'orage,
Car on rit à ton âge,
Et ton ciel sans nuage
N'est pas si pur que toi !
Oh ! dis-moi, jeune fille,
Quand tu vas si gentille,
Baissant ton œil qui brille,
A l'église, le jour ;
Me vois-tu, sous ton voile
Chercher comme une étoile,
Ton œil que ton cil voile...
Le vois-tu, mon amour ?

« Viens, la colline est si boisée !
Le chant des oiseaux est si pur !
Vois les gouttes de la rosée
Trembler sur les herbes du mur.
Le soleil s'abîme dans l'onde
Pour éclairer un autre monde,
Et la nuit va bientôt venir,
La nuit avec sa lune blanche,
Avec sa brise sous la branche,
Brise douce comme un soupir.

Viens ensemble, oh! viens sous les saules
Où je vais rêver tous les soirs;
Laisse, sur tes blanches épaules,
S'épandre en flots tes cheveux noirs;
Sois le port de ma nef errante:
Assez longtemps dans la tourmente,
J'ai lutté d'écueil en écueil;
Oh! sois le rayon qui m'éclaire;
Ange aux yeux bleus, en qui j'espère,
Sois celle qui m'attend au seuil!... »

Le chant cessa. La nuit passa silencieuse;
Tout se tut, hors le bruit de la vague amoureuse,
Qui glissait sous les joncs sans en rien soulever...
Et lorsque le soleil reparut sur la terre,
Il éclaira d'abord sur un roc solitaire
Deux amants en extase admirant son lever!

Le Baron ENGUERRAND DE MORTEMART.

Château de Montgraham, 10 septembre 1836.



La Princesse Borghèse.



..... LA princesse Borghèse eut à cette époque la plus drôle des discussions avec son mari : elle voulait demeurer dans sa maison ; jusque-là on n'avait pas vu que ce fût beaucoup de son goût ; mais elle voulait toujours être princesse , alors que ses sœurs et ses frères étaient descendus de leur trône : on avait un peu ri d'elle , lorsqu'en 1802 elle était devenue princesse avant tout le monde ; elle voulait prouver qu'elle avait eu raison de prendre son beau Camille , comme elle l'a appelé pendant les huit premiers jours de leur connaissance de cœur. Elle fit donc signifier au prince Camille Borghèse , qu'elle allait se rendre à Rome , dans le palais de Borghèse , et s'y établir en qualité de dame et maîtresse ; mais le prince Camille , alors chef de la maison

Borghèse et le mari de la princesse Pauline, le prince Borghèse qui avait trouvé très-doux d'être le beau-frère de l'empereur Napoléon, tant que celui-ci était le souverain le plus grand du monde, trouva qu'il y avait sujet à montrer un beau caractère, en s'éveillant tout d'un coup sur les torts de sa femme, sur lesquels il dormait paisiblement depuis douze belles et longues années. Ce réveil parut bouffon à tout le monde; mais la princesse le prit au sérieux, elle (chose qui lui arrivait rarement); aussi devait-elle être bien amusante dans ces moments-là.

— « Comment donc, dit-elle, le prince Camille ne veut pas que j'aie dans son palais; mais il ne sait ce qu'il dit : il dit que nous ne pouvons vivre ensemble; mais je ne veux pas vivre avec lui, moi... : il comprend mal; il est vrai que cela lui arrive souvent. »

Et voilà la princesse discutant et pérorant pour prouver qu'elle ne voulait pas vivre avec son mari, et encore moins le reconnaître pour son seigneur et maître. Ce qu'elle voulait, c'était le rang, le nom, l'attitude du prince Borghèse. Le prince Camille Borghèse était l'homme le plus bête que j'aie rencontré dans ma vie. On avait hasardé le baptême avec lui. Pendant un hiver, il me fit l'effet d'un cauchemar; il avait cru que je lui plaisais mieux qu'une autre, et il me poursuivit avec des paroles de stupide et des rires d'imbécile; il avait fini par me faire peur. Les femmes de mon âge doivent au reste se le rappeler comme moi; car il faisait régulière-

ment une déclaration par hiver à toutes les jeunes femmes qui, par leur figure ou par leur position, sortaient de la ligne ordinaire. Alors, il envoyait les plus admirables bouquets, les plus belles fleurs; quelquefois il se mêlait de faire écrire. Un jour je trouvai un petit morceau de vélin écrit avec une sorte de mauvaise encre rouge qu'il appelait son sang : je ne pouvais m'imaginer ce que cela voulait dire, parce que l'encre s'était effacée, et qu'il m'était impossible de deviner ce qui avait été écrit; le soir, je vis le prince au bal chez la reine Hortense; il s'approcha de moi, et fut tout réjoui en me voyant le bouquet dans les mains.

— « *Avete veduto il biglietto?* » me dit-il avec un air de mystère que je ne voulais jamais recevoir, ce qui le désespérait.

— « Quel billet? lui demandai-je.

— « *Piu basso, piu basso,* » me dit-il avec terreur, en regardant du côté de sa femme qui pensait vraiment bien à lui.

— « *È il mio sangue,* » poursuivit-il avec une voix qu'il voulait rendre plus voix d'homme; mais il n'y avait pas moyen... Enfin j'appris ce qu'il voulait dire, et j'en ris avec une telle joie, qu'il me fallut dire à tout le monde ce qui en était; et le pauvre prince fut contraint de s'aller coucher sans rester au bal, tant on riait de son billet et de son encre rouge transformée en sang.

Ce fut vers ce temps du billet à l'encre rouge qu'il

arriva une chose qui peint assez bien le caractère *bouffonnier*, si je puis dire le mot, du prince Camille Borghèse. Il y avait un quadrille à la cour; c'était la reine de Naples, alors grande-duchesse de Berg, madame Murat, enfin, qui l'avait organisé; c'étaient des paysannes du Tyrol: elle n'avait pas voulu d'hommes dans ce quadrille. Il y avait une quinzaine de femmes, dont les principales étaient d'abord la princesse Caroline, la princesse de Neufchâtel, qui alors n'était pas encore mariée, et qui était princesse de Bavière, mademoiselle de la Vauguyon, depuis madame de Carignan, charmante personne, et que tout le monde aimait; madame la comtesse Duchâtel, madame la comtesse Regnault de Saint-Jean d'Angely et moi, et plusieurs autres femmes dont j'ai oublié le nom: madame Adélaïde de Lagrange, depuis madame de Curnieu, faisait le bailli.

La princesse Caroline occupait alors l'Élysée; elle ne voulait pas que ce quadrille se rassemblât chez elle, parce que cela la gênait: pour obvier à cet inconvénient, elle me demanda de réunir le quadrille chez moi, et de partir à sa tête à mon hôtel pour arriver à l'Élysée; nous devions l'attendre dans une pièce voisine de la galerie, et y entrer avec elle. La princesse de Pontecorvo, aujourd'hui reine de Suède, était avec la grande-duchesse, et nous attendait également déguisée à l'Élysée. Le costume était charmant et véritablement observé: la jupe rouge et très-courte, moitié bleu de roi et moitié écarlate, brodée en or et en lames de couleur;

les bas rouges brodés également en or; un grand voile de mousseline de l'Inde sur la tête, et les manches de la chemise longues et gaufrées à petits plis, et également en mousseline de l'Inde. Ce costume était charmant; le corsage était formé par des bretelles rouges brodées d'or, qui partaient de la jupé et se croisaient sur la poitrine et le dos. On pense comme il fallait que la taille des femmes qui portaient ce costume fût leste et élégante : aussi étions-nous toutes jeunes et pas trop mal faites.

Tout le monde était rassemblé chez moi dans la grande galerie de mes appartements du rez-de-chaussée; je venais de faire l'appel du troupeau qui m'était confié, lorsque M. Cavagnari, secrétaire du duc, vint me dire tout bas, en italien, qu'il y avait une dame qui voulait me parler à moi seule avant d'entrer. Je m'imaginai que l'une de ces dames, ayant oublié quelque chose; voulait me le demander sans témoins, et je sortis de la galerie pour me rendre dans un petit salon qui en était voisin; il était peu éclairé, mais il l'était assez pour que je pusse voir une de nos danseuses tyroliennes dont le voile était baissé, et qui se tenait à l'autre bout de la chambre dans une attitude presque suppliante. Je m'approchai et lui demandai ce qu'elle voulait; et pendant que je lui parlais, j'avoue que j'étais dans un des plus grands étonnements de ma vie, en voyant une femme courte et trapue, avec une énorme protubérance qu'on appelait le sein, et le tout à l'ave-

nant. Je me tournai vers M. Cavagnari; il avait disparu. Cette femme ne parlait pas, j'eus peur, et me dirigeai vers la porte pour sortir; mais à peine eus-je manifesté cette intention, que la grosse femme s'élança sur moi, et, me prenant dans ses bras, voulut m'embrasser avec des manières tellement singulières, que je me mis à crier comme si j'eusse été attaquée par vingt brigands; mais le rire remplaça la colère et la peur, lorsque j'entendis sortir de ce gros corps tout rond cette petite voix qui nous amusait tant et qui me disait :

— « *Ma, c'est moi... qu'est-ce tou a donc ? ma, c'est moi.* »

Car on saura qu'il tutoyait tout le monde. Une autre personne de sa famille disait aussi presque toujours à Marie-Louise, quand elle galopait un peu trop vite pour une majesté impériale :

— « *Ma, Majesté, tou vas te casser le cou.* »

Quant au prince Borghèse, on pense qu'il nous fit rire quand nous le vîmes dans cet équipage; il avait l'air d'avoir été ficelé dans je ne sais quoi, tant les corsets, les lacets, les étreintes, dans lesquels il était pour paraître plus mince, le tenaient au supplice. Il vint avec nous chez la princesse, qui faillit mourir de rire en voyant cette double mascarade. Voilà quelles étaient ses gentilleses.

Pour en revenir à ce qu'il faisait à sa femme, en 1815, je dois dire qu'il fut le plus désagréable des hommes; il ne fut pas même ridicule : sans doute la princesse

en avait mal agi avec lui; mais c'était lorsque son frère était puissant, qu'il fallait renier cette alliance et n'en pas accepter toutes les jouissances de l'amour-propre et de la vanité réunis. Il était gouverneur général au delà des Alpes, *roi* de Piémont enfin; je l'ai vu à cette époque, et je puis dire qu'il en jouissait pleinement; son humeur était alors des plus faciles; ce n'était donc pas le moment de témoigner qu'il avait tout compris, tout connu, que celui de la chute de la famille de sa femme. Je fus très-courroucée en apprenant sa conduite; je savais bien à quel point il était nul, mais je lui supposais au moins un peu plus de cœur.

Le pape, qui en a beaucoup, comprit la chose comme moi; il ordonna au prince Borghèse de recevoir sa femme dans son palais de Rome, et de lui faire une pension suffisante pour qu'elle pût y vivre convenablement à son nom et à son rang. Une commission fut nommée par le pape lui-même, composée des cardinaux della Sommaglia, Spada et Gonzalvi. Cette commission fut la plus équitable possible, et prononça que le prince devait faire à sa femme une pension de 150,000 francs par an, et lui donner la moitié du palais Borghèse pour sa demeure, ainsi qu'une maison de campagne pour l'été. Le prince eut de l'humeur de cette décision; mais il dut en passer par là; toutefois il fit voir qu'un homme comme lui a toujours une pensée extraordinaire au service de ceux qui veulent rire de lui; il fit construire un grand mur qui séparait le palais Borghèse en deux

parties; et le concierge, en vous montrant le palais lorsque vous le visitiez, vous disait avec cette monotonie qu'il met à dire : Ce tableau est du Guide ou du Guerchin :

— « *Quest'è la parte della principessa. Quest'è la parte del principe.* »

Quoi qu'il en fût, la princesse Pauline (car j'aime à la nommer de ce nom) était toujours ravissante de beauté à cette époque, quoiqu'elle fût bien souffrante. Cette séduisante créature était une si jolie merveille de la nature! Les Anglais qui allaient à Rome en ont bien jugé ainsi, et tous en ont été amoureux à en perdre la raison, comme lord Brougham lui-même et beaucoup d'autres que je ne veux pas nommer, mais qui peuvent me comprendre en interrogeant leurs souvenirs. Une chose qui m'a toujours étonnée, c'est que lord Byron et elle ne se soient jamais rencontrés; il y avait dans ces deux êtres un attrait qui devait causer un rapprochement, ne fût-ce que de curiosité. Lord Byron n'aurait pas longtemps aimé la princesse Borghèse; il avait plus d'âme et de cœur qu'il ne voulait le faire croire; il était plus homme enfin et moins démon qu'on ne le pensait dans le monde. S'il eût été vraiment l'incrédule et l'athée qu'il proclamait lui-même, il l'eût moins dit; le scepticisme lui-même est silencieux, et comme il n'est que doute, il cherche à s'instruire. Non, je ne crois pas que lord Byron fût aussi mauvais qu'on le croit et qu'on le dit. Je dirai plus, je crois aussi qu'on

l'a rendu méchant; mais il ne l'était pas par nature; au surplus, c'est une question que je ne traiterai pas maintenant.

La princesse Pauline avait une cour : c'étaient les Anglais les plus remarquables qui passaient par Rome. Son plus grand bonheur était de les faire tenir debout pendant sa toilette, et donnant des épingles à ses femmes de chambre. Je connais un pair d'Angleterre, pair de France sous la restauration, l'un des plus beaux noms de l'Angleterre, qui était amoureux d'elle à en perdre la tête. Si elle eût demandé le sacrifice de sa vie, de sa fortune, il aurait tout donné; il l'aimait comme un insensé. Il souffrait beaucoup de rhumatismes; quoique fort jeune et fort agréable, il se tenait debout, et c'était pour lui un vrai supplice.

— « Comment pouvez-vous lui faire autant de mal ? » lui disait un de mes amis qui était alors à Rome.

— « Ah ! cela me fait plaisir à moi, » disait-elle en souriant et montrant ses perles de dents.

— « Comment pouvez-vous avoir du plaisir à voir des hommes qui font tant souffrir votre frère ? »

A ces mots, elle se leva et vint à M. Châtillon, en lui pressant le bras avec violence.

— « Eh quoi ! lui dit-elle, vous ne comprenez pas combien je jouis en voyant ces hommes, qui n'inclinent la tête devant rien en ce monde, se mettre à mes pieds, se mettre dans la poussière de mes sandales (en effet lord B. était souvent couché à ses pieds et les lui frottait avec ses mains).

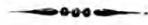
« Eh quoi ! vous n'avez pas compris que c'était pour moi une douce musique que le gémissement sourd que j'arrache aux souffrances de cet homme qui demeure là pour donner des épingles à mes femmes, parce que ces épingles doivent me toucher ? Eh bien ! cet homme qui a le courage d'affronter les caprices d'une femme, n'a pas eu celui de parler en plein parlement pour que mon frère eût un peu plus de douceur dans leur maudit cachot de Sainte-Hélène ! et cet homme croit que je l'aimerai... , il le croit... , tous les autres aussi... , mais il faudrait que je n'eusse ni cœur, ni âme ! Non ! non ! qu'ils m'aiment, eux, qu'ils m'aiment et qu'ils souffrent ! »

La duchesse d'ABRANTÈS.





FONTAINIEU¹.



FONTAINIEU , c'est l'agreste asile ,
Verdoyant portique des cieux
Où l'heureux poète s'exile
Dans un azur délicieux.
C'est la villa napolitaine
Où coule une double fontaine ,
Où l'air se parfume de thym ,
Où les beaux arbres de l'allée
Gardent à la terre voilée
Toute la fraîcheur du matin.

Sous son portail de sycomores ,
Sous ses trois nefs de marronniers ,
On entend les vagues sonores ,
Le chant lointain des nautoniers.

¹ Charmant château , près de Marseille , appartenant à M. de Castellane.

Son jardin, que l'eau vive arrose,
S'épanouit comme une rose
Quand l'hiver nous fait ses adieux.
Sur son toit la haute colline
Comme un vert panache s'incline
Avec ses pins mélodieux.

Là, le poète cénobite,
Jetant ses yeux à l'horizon,
Voit la cité que l'homme habite,
La cité sa vaste prison;
Sur la pierre de ces fontaines
Il entend les clameurs lointaines,
Les grands bruits du môle et du port;
Il entend sous sa fraîche tente,
La foule toujours haletante
Pour marcher plus vite à la mort.

Oh! puisque la tombe de marbre
Est notre dernière maison,
Vivons à l'air, dormons sous l'arbre,
Parlons d'amour sur le gazon.
Laissons à l'orageuse ville
Son fracas, sa lutte civile,
Ses toits brûlants, ses lourds ennuis;
Changeons les heures ordonnées :
Nos nuits sont les chaudes journées,
Et nos jours sont les fraîches nuits.

Il est doux sur cette terrasse,
Quand la cité lointaine dort,
Lorsque l'œil a perdu la trace
Du navire qui rentre au port,

Quand les nocturnes harmonies
Vers le ciel s'élèvent unies
Du frais bassin au vert sillon,
Que dans la sonore campagne
Toute mélodie accompagne
La plainte lente du grillon;

Il est doux, sous les colonnades
Du marronnier et du tilleul,
D'éterniser ses promenades
A l'heure où l'on médite seul;
De veiller lorsque dort la foule,
De contempler le ciel qui roule,
Portant ses astres avec lui;
Et puis, comme on a fait la veille,
S'endormir lorsque tout s'éveille,
Quand le premier rayon a lui.

C'est alors qu'on s'écoute vivre,
Affranchi des terrestres nœuds.
Le ciel nous montre son grand livre
Parsemé de points lumineux;
A minuit, l'odorante brise
Nous porte le flot qui se brise
Harmonieux comme un doux chant;
Le phare lointain se révèle
Ainsi qu'une étoile nouvelle
Dans les étoiles du Couchant.

Ce sont des heures embaumées
Que dans leur vol on peut saisir;
Où l'on pense aux choses aimées,
Aux doux mensonges du plaisir;

Où notre âme légère oublie
Ce vieux monde ivre de folie ,
Pétri de larmes et de sang ;
Où nos illusions premières
Aux feux des célestes lumières
Dorent notre cœur renaissant.

Garde-nous ces heureux prestiges ,
Hôte invisible de ce lieu ,
Esprit nocturne qui voltiges
Sous les arbres de Fontainieu ;
Conserve à ces fraîches allées ,
A ces collines, aux vallées ,
Ce parfum qui donne un désir ;
Sois indulgent à tout poète
Qui trouve ici sa longue fête ,
Et qui s'endort dans son loisir.

BARTHÉLEMY.

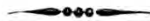




Un Mariage Romain.



*A M^r le Marquis de H***.*



JE vous ai promis, mon cher cousin, de vous tenir au courant de mes bonnes fortunes, et je ne me ferai pas prier; car je suis doublement heureux de toutes celles qui m'arrivent, puisqu'elles m'obligent à vous les raconter. Pour procéder par ordre, vous saurez que je suis depuis un mois environ au château de la Manorière. En fait de bonnes fortunes, celle-ci renferme toutes les autres: elle en est à la fois l'effet et la cause, et dans cet heureux enchaînement qui me lie, je n'ai pas la force de songer au départ. Jetez-moi la pierre, mon cher philosophe, mais je crois le bonheur plus contagieux que la souffrance, et c'est pour cela que je

n'ai jamais compris cette avarice qui fait qu'on est heureux sans le révéler. C'est encore pour cela que je regrette de ne pouvoir éclairer votre brumeuse Irlande d'un reflet de nos soleils couchants, et vous montrer le ciel qui se dore, les montagnes qui bleuissent, et les nappes d'eau qui brillent aux lueurs des beaux soirs, comme un réseau d'argent. Si j'avais cette puissance que j'envie, je vous montrerais la rosée du matin qui tremble sur les bruyères, les vieux sapins au noir feuillage, et les roses blanches qui s'attachent aux flancs de la montagne, comme un baiser de jeune fille au front d'un vieillard. Et si tout cela n'était pas assez pour vous enivrer, je vous dirais que dans ces bois, dans ces lacs, sur ces montagnes, il y a des fées, des nymphes et des anges qu'il vous serait permis de contempler.

Mais nous voilà bien loin de notre titre, mon cher cousin, et je ne vous ai pas encore dit un mot de cette charmante figure de femme qui se repose mollement sur son oreiller, ni de cette autre qui a bien son mérite et qui ne se repose pas du tout. Fort heureusement pour nous, ces deux personnages ne font pas partie de notre société : ils ont choisi, pour le genre d'occupation auquel ils se livrent, un théâtre plus digne de leurs exploits, la terre classique des intrigues et des mascarades. — Ils sont en Italie.

Mais j'anticipe sur la marche des événements; il faut reprendre la chose de plus loin.

Je dois vous dire , mon cher cousin , qu'à la Manorière on a l'heureux privilège de pouvoir se lever quand on veut , et même quand on ne veut pas. Hier je ne voulais pas , ce qui fait que j'étais sur pied à huit heures du matin devant le perron du château. Au moment où j'en descendais les marches , on me remit une lettre assez volumineuse que je décachetai en tremblant. C'est l'effet d'un bonheur complet de trembler en recevant une lettre. La première chose qui frappa mes yeux , fut cette gravure que vous avez devant les vôtres. Je restai pétrifié. — Quoi ! me dis-je avec effroi , c'est encore la vertu aux prises avec le crime , et c'est la vertu qui va succomber ! C'est une faible femme qui n'a pour la préserver que sa candide innocence , qu'il faut sacrifier encore à l'exigence de ce monstre qui me représente le dix-neuvième siècle travesti.

Comme j'achevais ces derniers mots , une main de femme me frappa doucement sur l'épaule , et une voix qui m'était bien connue proféra ce peu de mots : « Calmez vos craintes , et ne vous montez pas la tête ; il n'y a pas plus d'innocence que de vertu , et le plus candide des deux ne doit pas vous inquiéter.

— « Ah ! madame , m'écriai-je aussitôt , vous me sauvez la vie ; mais dites-moi , de grâce , quel est ce farouche Romain , et ce qu'il peut vouloir à cette honnête Romaine ?

— « Que vous êtes simple ! répondit la comtesse (car c'était elle en personne) ; ne voyez-vous pas que ce sont

des Romains de contrefaçon, que votre héroïne n'est qu'une bête, et votre héros un fripon ? »

Puis elle ajouta :

— « Connaissez-vous mademoiselle Cornélie ?

— « J'en ai souvent entendu parler dans le monde; une folle de trente ans dont les extravagances n'ont pas d'âge....

— « Justement. Eh bien, c'est l'histoire de sa vie par un dénouement; c'est tout ce qu'il y a de plus sérieux dans une bouffonnerie, tout ce qu'il y a de moins romanesque dans un roman. C'est, en un mot, l'histoire de ses amours, avec mariage et sans conclusion.

— « Comment, m'écriai-je de nouveau, vous croyez que l'artiste aurait eu l'indiscrétion ?....

— « Asseyez-vous là, interrompit la comtesse, et ne vous endormez pas. »

Puis elle me fit placer à côté d'elle sur un canapé de bois dont l'écorce raboteuse rendait fort inutile sa dernière recommandation.

Après un moment de silence, elle commença ainsi :

« Vous saurez d'abord que le nom de Cornélie est un nom de fantaisie, une création idéale du cerveau le plus extravagant de la terre. Celle qui le porte depuis dix ans est tout bonnement fille de l'honnête M. Jakson, et reçut le jour dans la ville d'Oxford, le 13 septembre 1806. Fort malheureusement pour elle, la jeune Diana Jakson devint orpheline à l'âge de cinq ans, et fut confiée plus malheureusement encore aux soins d'un oncle

qui en fit ce que vous allez voir. Cet oncle était une bête, et qui plus est un savant. Il avait pris au sérieux les rêveries de quelques philosophes sur les enseignements de l'histoire, de sorte qu'il passait sa vie à déraisonner. On l'a entendu plus d'une fois faire l'apologie de Catilina, et discuter sérieusement les droits de Romulus à la couronne. Ce misérable, dont nous ne nous occuperons pas plus longtemps, mourut dans l'impénitence finale, laissant sa nièce âgée de vingt ans, déjà plus Romaine et plus folle qu'on n'eût osé l'espérer.

Le premier soin de Diana, après la mort de son oncle, fut de quitter son nom de jeune fille et celui de son honorable père qu'elle trouvait entaché de néologisme. Elle leur substitua le doux nom de Cornélie, soutenant effrontément qu'elle avait reçu de sa mère la dernière goutte du noble sang des Gracques. Puis la froide Angleterre lui paraissant un pays guindé, mesquin et sans souvenirs, elle eut l'amabilité de se fixer en Italie pour le plus grand plaisir de ses amis ; car elle savait tout juste assez d'anglais pour être insupportable. En revanche, elle connaissait à fond toutes les langues mortes, et croyait à tous les dieux de l'Olympe. De plus, Cornélie était jeune, riche et belle : elle le savait, et le disait tout simplement, rendant grâce aux dieux de lui avoir fait le cœur sensible et le nez romain. Mais ce cœur se drapait trop à l'antique, c'est-à-dire, qu'il ne se drapait pas assez ; si bien que la tendre Cornélie oublia la seule divinité présentable dans sa collection, et en quittant

le nom de Diane, elle ne fit que se rendre justice.

Mais cela ne nous regarde pas. Je passe à la plus récente de ses aventures, qui ne sera peut-être pas la dernière.

Celle-ci arriva l'été dernier dans une maison qu'elle avait acquise aux environs de Rome, et sur le fronton de laquelle on lisait ces deux mots latins :

SCAURI ÆDES,

ce qui veut dire que cette maison avait appartenu jadis à Scaurus, riche particulier de l'ancienne Rome.

Le jour où se passa cette histoire, Cornélie avait totalement perdu la tête. Le peu qui lui restait de son bon sens et de ses facultés raisonnables était passé au profit d'un autre qui s'en était chargé dans la communauté. Cornélie, puisqu'il faut vous le dire, venait de se marier. Il est vrai que la cérémonie s'était passée à l'antique, en dépit du pape et des cardinaux ; mais enfin elle s'était mariée selon les lois romaines, et son pauvre cœur n'y tenait plus. Vous comprendrez cela sans peine, quand vous saurez qu'elle épousait un chevalier romain, d'origine romaine, banni de Rome, conspirant contre Rome, un nouveau Coriolan, un Marius au petit pied. Cornélie avait toujours eu un faible pour les proscrits ; jugez ce que devait être pour elle un proscrit qui s'habillait à la romaine, qui mettait des cothurnes et qui parlait latin ! C'était à en devenir folle, convenez-en.

Le soir de cette heureuse journée était enfin venu.

Cornélie, retirée dans son *cubiculum*, venait de se jeter sur un lit de repos. . . .

A cet endroit du récit, je portai mes yeux sur la gravure; la comtesse continua :

« La chambre était éclairée par une seule chandelle que l'artiste a eu l'attention de dissimuler pour nous ôter la fantaisie de faire un mauvais calembour sur son origine. Cette lumière, placée sur une table auprès du lit, jetait une faible clarté dans l'appartement, et n'éclairait en plein que la figure calme et reposée de Cornélie. Sa lueur vacillante se jouait en reflets capricieux sur les draperies qui l'entouraient et sur les rideaux de soie qui couronnaient sa couche nuptiale. Tout le reste était dans l'ombre. Il y avait bien encore au fond du lit une espèce de je ne sais quoi qu'on aurait pu prendre à la rigueur pour un dieu pénate; mais je le trouve trop indécis pour le qualifier ici. Quant à la chemise et au livre qui se trouvaient sur Cornélie et sur la table, je ne sais si tout cela était bien rigoureusement romain; mais comme la chemise laissait fort peu de chose à deviner, et que le livre avait fini par endormir la jeune fiancée, ou me permettra de leur donner la qualité de leur défaut, et de les supposer parfaitement romains. Le fond de l'appartement était occupé par un coffre assez vaste qui renfermait les plus belles parures et les plus riches trésors de cette demeure.

Cornélie dormait, nous l'avons dit, la tête rejetée en arrière et soutenue par un de ses bras; elle se laissait

bercer par un doux rêve, repris et recommencé cent fois; ce rêve qui ne finit jamais; le rêve des fiancées qui épousent des chevaliers romains. Il lui semblait que Vénus du haut des airs effeuillait sur elle une couronne de roses, et que les feuilles, sans arriver jusqu'à terre, se balançaient au-dessus d'elle et remontaient aux cieux. C'était un rêve tout comme un autre, et qui ne faisait de mal à personne. Tout à coup un léger bruit se fit entendre, Cornélie se réveilla toute troublée, et se mit sur son séant. Au même instant, un homme parut sur le seuil de la porte, et s'approcha de son lit. Mais les rideaux étaient là comme une muraille transparente qui permettait à l'inconnu placé dans l'ombre de voir sans être vu. Il aperçut le mouvement de Cornélie, et s'arrêta. C'était un homme d'environ trente ans, et d'un aspect plutôt hardi que passionné. Il était vêtu d'une cotte rouge bordée d'or, allant jusqu'à mi-jambes; ses pieds étaient recouverts de sandales, et tout le reste de sa personne répondait à cet accoutrement. C'était, en un mot et pour tout dire, Fabius Maximus, époux de Cornélie et chevalier romain.

Le plus profond silence régnait dans l'appartement. Les deux seuls témoins de cette scène retenaient leur haleine, l'un pour entendre, l'autre pour ne pas être entendu. Cela dura ainsi quelques secondes; puis Cornélie reprit sa position première, et Fabius fit quelques pas en avant. Il en vint jusqu'à poser sa main sur l'angle supérieur du lit, et avança la tête... Cornélie avait re-

pris son rêve et dormait du plus profond sommeil. Alors Fabius s'approcha du coffre dont nous avons parlé, en leva doucement le couvercle, le vida entièrement avec la même dextérité, et après s'être emparé d'une valeur considérable sous un petit volume, il fit un sourire diabolique, déposa un chaste baiser sur le front de sa jeune épouse, et disparut.

Cornélie ne se réveilla pas.

Le lendemain, on vit à la pointe du jour sur la route de Naples un homme à cheval, couvert d'un manteau sombre et chaussé dans de larges bottes de daim. Il allait fort vite, et ne s'arrêtait jamais. Il marcha ainsi tout le jour et toute la nuit, et se trouva le surlendemain en lieu sûr.

Cet homme était Fabius Maximus en costume de voyageur.

Ce même jour éclaira de sa triste lumière le sombre désespoir de Cornélie, qui s'aperçut un peu tard qu'on pouvait être tout à la fois Romain par profession et voleur par habitude. Elle fit faire au sujet de cet homme toutes les recherches possibles, mais elle n'en eut jamais de nouvelles.

Tout ce qu'elle put savoir, reprit la comtesse d'un ton plus grave, c'est qu'elle avait tant bien que mal uni sa destinée au plus effronté des galériens.

Ce que je vous dis là est le sérieux de l'histoire, ajouta-t-elle; je vous le donne comme une vérité qui m'a fait souvent pleurer sur les mères que Dieu rap-

pelle à lui avant qu'elles aient achevé leur mission sur la terre. Ce mariage, parfaitement vrai dans le fond, a eu lieu l'année dernière au mois de septembre. Faites-en ce que vous voudrez, je vous l'abandonne, pourvu que vous ayez le soin de changer les noms. »

— « C'est ce que j'ai fait, mon cher cousin, pour vous comme pour les autres. Si cette histoire vous ennue, ne vous en prenez qu'à moi, qui n'aurai pas su vous la raconter, car elle m'a fait philosopher toute la journée, tellement que j'ai fini par me dire que votre chère Angleterre, qui a inventé le gouvernement représentatif et la machine à vapeur, devrait bien imaginer une assurance contre les vols à la romaine et les maris trompés. Ce serait une pensée bien autrement philanthropique, une institution applicable à tous les peuples de la terre, et qui ne vieillirait jamais. Qu'en pensez-vous, très-cher cousin?.. »

— « Je pense, pour mon compte, que voilà plus d'une heure que je bavarde, et qu'il est temps de vous dire adieu. »

Votre tout dévoué,

Le Comte PALAMÈDE DE MARLE.



ELMA.



MON Dieu! je vais mourir! faites que de mon âme
Je jette le venin, pour que jamais le blâme
Ne vienne contre lui vous parler dans le ciel,
Et ne lui fasse ôter l'avenir immortel.

C'est que je sens en moi la haine et la vengeance
Me parler quelquefois plus haut que la clémence;
C'est que pour lui souvent étouffant mon amour,
J'invoque la souffrance et la mort tour à tour
Sur sa tête parjure! oui: je pense avec joie
Qu'il pourra rencontrer quelque mortelle voie,
Où, légère et coquette, une femme à son cœur
Viendra lui rendre un jour l'écho de ma douleur.
J'ai beau prier, mon Dieu! sitôt que sur ma bouche
Autre chant que son nom et l'effleure et la touche,
Ma mémoire et ma voix s'éteint et s'assourdit:
Je parle et ne sais plus ce que je vous ai dit:
Il faut, même à vos pieds, même dans ma prière,
Que je l'accuse encore et que je désespère.

Mon Dieu! c'est que je meurs et que peut-être, lui,
 Il vivra jeune, aimé, sans regret, sans ennui,
 Sans que mon souvenir l'assiège et le torture,
 Sans qu'il vienne assombrir l'éclat de sa parure :
 Peut-être que mon nom arrosé de mes pleurs
 Ouvrira sous ses pas un frais sentier de fleurs;
 Qu'avec ce froid dédain qui flétrit et qui souille,
 Vers une autre il viendra paré de ma dépouille,
 Une autre qui ne sait, légère à réfléchir,
 Que le menteur d'amour devra toujours trahir!

.....

Que m'importe après tout qu'heureux encore il vive
 Et que mon souvenir le trouble et le poursuive ?
 Pourquoi tant y penser à mon dernier moment ?
 Pourquoi ? c'est que je l'aime ! oui ! je l'aime ! et pourtant
 Quand je l'aime il me tue, il me force moi-même
 A jeter sur mon âme un horrible anathème ;
 Il m'a faite si faible à force de souffrir,
 Qu'un suicide vient m'achever de mourir.

.....

Pardonnez-moi, mon Dieu ! mais j'étais déjà morte :
 C'est un cadavre froid que la tombe remporte :
 Sitôt que de mon cœur il a repris son cœur,
 Le mien s'est détaché comme un fruit sans couleur :
 Sitôt que mon oreille a perdu sa parole,
 Comme le passereau qui s'éloigne et s'isole,
 Ma voix n'a plus chanté : tout s'est éteint en moi ;
 Ma pensée est aride, et mon âme est sans foi.
 Il m'avait tant aimée ; il m'avait tant fait croire !
 Il avait de lui seul tant rempli ma mémoire !
 Il m'avait tant appris que la réalité
 Du bonheur, c'est l'amour, dans sa fidélité.

J'avais seize ans, mon Dieu ! lorsqu'il m'a dit : Je t'aime !
 Lorsque sa voix pour moi fut le livre suprême !

A cet âge l'amour guidait seul ma raison ,
 Mes yeux ne s'ouvraient plus qu'à ce bel horizon :
 Je crus dans sa parole incisive et touchante ,
 Lorsqu'il me dit : Suis-moi , viens, Elma ! sois l'amante
 Que mon âme a rêvée ! oh ! sois le noble cœur
 Qui se dévoue et vient escorter le malheur !
 Que fait le mariage et sa loi qu'il apporte ?
 Son joug privé d'amour, son contrat qui l'escorte ?
 Où la vierge s'achète et se donne à prix d'or,
 Où les trésors d'hymen sont le moindre trésor ?
 Je t'aime , mon Elma, je t'aime avec délire :
 Mais je crains que, trop faible et ne pouvant bien lire
 Dans cet amour ardent, immense, unique, osé,
 Qui brave ici le monde et son joug imposé ,
 Femme, tu ne sois pas forte assez pour comprendre
 Ce qu'un tel dévouement de moi te fera rendre ,
 Dégagé de leur joug et béni seulement
 Du ciel qui recevra notre sacré serment !

Je l'aimais ! le contrat que me signait son âme
 Me semblait le garant d'une éternelle flamme :
 J'étais à lui du cœur, je me donnai du cœur,
 Me reposant en lui du soin de mon bonheur.

Mais pour le suivre ainsi j'étouffais en moi-même
 Comme une voix du ciel qui criait anathème ,
 Anathème et malheur, anathème et regret ,
 A qui peut affliger qui nous donna son lait !
 Anathème à l'enfant qui laissera sa mère ,
 Sa pauvre mère, seule, attendre que la terre
 La reprenne accablée et vieillie au chagrin
 Que son enfant distille et verse de sa main !
 L'enfant , seul avenir qu'espèrent ses années ,
 Lorsqu'ainsi que l'automne elles fuiront fanées ,
 L'enfant qu'elle a bercé , qu'elle a veillé toujours ,

Confondant près de lui les nuits avec les jours !
 L'enfant, le doux soutien, le conseiller de l'âge,
 Cet enfant à son tour, devenu fort et sage,
 Qui guide la vieillesse, elle qu'on voit souvent
 Imprévoyante et faible ainsi qu'un jeune enfant !

Pauvre mère ! aujourd'hui je comprends tes alarmes,
 Tes craintes, ta douleur, tes prières, tes larmes
 Pour ton enfant chérie ! oui ! je comprends ces mots
 Que tu disais alors tremblant pour mon repos :
 Non ! il ne t'aime pas ! oh ! s'il t'aimait, cet homme,
 Tu serais son épouse, il voudrait qu'on te nomme
 De son nom fier et beau, pour qu'un jour vos enfants
 Vous mirent l'un et l'autre en leurs yeux triomphants.
 Il voudrait qu'avant tout le respect t'environne,
 Et qu'il brille à ton front une blanche couronne
 Dont nul n'osât cueillir à son gré chaque fleur
 Pour en former plus tard un faisceau de malheur.
 Aujourd'hui je le sens, hélas ! ma pauvre mère,
 Tu disais vrai : plus rien ! je reste sur la terre
 Seule et déshéritée, ainsi que le lien
 Échappé de son tout : non ! non ! plus rien ! plus rien !
 Pour ta fille aujourd'hui que le dédain, la honte,
 Puisque je n'ai plus là cet amour qui l'affronte,
 Cet amour qui défend, cet amour grand et fort
 Qui combat tout ici, les préjugés, le sort !
 Et qui fait que chacun n'ose à la pauvre femme
 Jeter impudemment le mépris qui diffame !

De mon être voilà ce qu'il fait aujourd'hui !
 Une femme perdue et dont l'amour a fui ;
 C'est un jeune printemps qui se penche et s'affaisse,
 Dont il s'échappe à peine un rayon de jeunesse :
 Ce sont de pâles jours qui tombent déliés,
 Ainsi que des parfums que l'haleine a souillés :

Il m'abandonne ainsi, brisant ce noble pacte
 Que jurèrent nos cœurs ; il déchire cet acte
 Sacré par notre amour, et de ce libre hymen
 Il profite, et me laisse expirer en chemin.
 Pourtant ce mariage et cette lourde chaîne ,
 Qui semblait autrefois tant exciter sa haine ,
 Pour de l'or aujourd'hui sa main va le signer ,
 Le rang et la richesse ont seuls su le gagner.

.....

Ma mère avait raison : l'homme est faible ; il est lâche ;
 Jamais de son devoir il n'accomplit la tâche ;
 Créé de vanité, ce n'est qu'un papillon,
 Qui brillante dans l'air sans tracer de sillon.
 Hélas ! tout est fini ! c'est le tardif hommage
 Qu'à Dieu le naufragé rend après le naufrage :
 Tu ne peux me sauver, ma mère ! il n'est plus temps ;
 En m'éloignant ainsi j'ai compté les instants :
 Quand je reviens à toi, mon unique patrie,
 Te rapporter mon cœur, ma pauvre fleur flétrie ,
 Tu n'étais plus... la mort, l'impitoyable mort
 Jusqu'en l'éternité confirme mon remord !
 Non ! je ne pourrai plus, à force de tendresse ,
 A force de regrets, d'amour et de tristesse ,
 Reconquérir cette âme et ce cœur désolé
 Qui s'est éteint mourant de mon souffle isolé.
 Il n'est plus temps : oh ! non ! tu ne peux me défendre
 Contre la mort aussi : je la sens qui vient prendre
 Et mon âme et mon corps, et, circulant en moi ,
 Me ramène avec elle une nouvelle foi !

Votre approche, mon Dieu ! calme enfin mon délire !
 Ma haine s'est enfuie et je ne puis maudire :
 Ton souvenir, ma mère, est venu ; je le sens



M'apporter le pardon : il pénètre mes sens.
En attirant mes pleurs, il calme la blessure
Qui malgré moi toujours proférait le parjure ;
Et mon âme qui part, implorant ta merci,
Et s'absout et s'épure en pardonnant aussi.

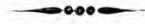
M^{me} HERMANCE LESGUILLON.





LES MORTS,

FRAGMENT INÉDIT DE *LÉLIA*.



CHAQUE jour, éveillée longtemps d'avance, je me promène avant la fin de la nuit sur ces longues dalles qui toutes portent une épitaphe et abritent un sommeil sans fin. Je me surprends à descendre, en idée, dans ces caveaux, et à m'y étendre paisiblement pour me reposer de la vie. Tantôt je m'abandonne au rêve du néant, rêve si doux à l'abnégation de l'intelligence et à la fatigue du cœur; et ne voyant plus dans ces ossements que je foule, que des reliques chères et sacrées, je me cherche une place au milieu d'eux; je mesure de l'œil la toise de marbre qui recouvre la couche muette et tranquille où je serai bientôt, et mon esprit en prend possession avec charme.

Tantôt je me laisse séduire par les superstitions de la poésie chrétienne. Il me semble que mon spectre viendra encore marcher lentement sous ces voûtes, qui ont pris l'habitude de répéter l'écho de mes pas. Je m'imagine quelquefois n'être déjà plus qu'un fantôme qui doit rentrer dans le marbre au crépuscule, et je regarde dans le passé, dans le présent même, comme dans une vie dont la pierre du sépulcre me sépare déjà.

Il y a un endroit que j'aime particulièrement, sous ces belles arcades byzantines du cloître : c'est à la lisière du préau, là où le pavé sépulcral se perd sous l'herbe aromatique des allées, où la rose toujours pâle des prisons se penche sur le crâne desséché dont l'effigie est gravée à chaque angle de la pierre. Un des grands lauriers-roses du parterre a envahi l'arc léger de la dernière porte. Il arrondit ses branches en touffe splendide, sous la voûte de la galerie. Les dalles sont semées de ces belles fleurs, qui, au moindre souffle du vent, se détachent de leur étroit calice, et jonchent le lit mortuaire de *Francesca*.

Francesca était abbesse avant l'abbesse qui m'a précédée. Elle est morte centenaire, avec toute la puissance de sa vertu et de son génie. C'était, dit-on, une sainte et une savante. Elle apparut à *Maria del Fiore*, quelques jours après sa mort, au moment où cette novice craintive venait prier sur sa tombe. L'enfant en eut une telle frayeur, qu'elle mourut huit jours après, moitié souriante, moitié consternée, disant que l'abbesse l'a-

vait appelée et lui avait ordonné de se préparer à mourir. On l'enterra aux pieds de Francesca, sous les lauriers-roses.

C'est là que je veux être enterrée aussi. Il y a là une dalle sans inscription et sans cercueil, qui sera levée pour moi et scellée sur moi, entre la femme religieuse et forte qui a supporté cent ans le poids de la vie, et la femme dévote et timide qui a succombé au moindre souffle du vent de la mort; entre ces deux types tant aimés de moi, la force et la grâce, entre une sœur de Tremmor et une sœur de Sténio.

Francesca avait un amour prononcé pour l'astronomie. Elle avait fait des études profondes, et raillait un peu la passion de Maria pour les fleurs. On dit que lorsque la novice lui montrait le soir les embellissements qu'elle avait faits au préau durant le jour, la vieille abbesse, levant sa main décharnée vers les étoiles, disait d'une voix toujours forte et assurée : *Voilà mon parterre !*

Je me suis plu à questionner les doyennes du couvent sur ce couple endormi, et à recueillir chaque jour des détails nouveaux sur deux existences qui vont bientôt rentrer dans la nuit de l'oubli.

C'est une chose triste que cet effacement complet des morts; le christianisme corrompu a inspiré pour eux une sorte de terreur mêlée de haine. Ce sentiment est fondé peut-être sur le procédé hideux de nos sépultures, et sur cette nécessité de se séparer brusquement et

à jamais de la dépouille de ceux qu'on a aimés. Les anciens n'avaient pas cette frayeur puérile. J'aime à leur voir porter dans leurs bras l'urne qui contient le parent ou l'ami ; je la leur vois contempler souvent, je l'entends invoquer dans les grandes occasions, et servir de consécration à tous les actes énergiques. Elle fait partie de leur héritage. La cérémonie des funérailles n'est point confiée à des mercenaires ; le fils ne se détourne pas avec horreur du cadavre dont les flancs l'ont porté. Il ne le laisse point toucher à des mains impures. Il accomplit lui-même ce dernier office, et les parfums, emblème d'amour, sont versés par ses propres mains sur la dépouille de sa mère vénérée.

Dans les communautés religieuses, j'ai retrouvé un peu de ce respect et de cette antique affection pour les morts. Des mains fraternelles y roulent le linceul, des fleurs parent le front exposé tout un jour aux regards d'adieux. Le sarcophage a place au milieu de la demeure, au sein des habitudes de la vie. Le cadavre doit dormir à jamais parmi des êtres qui dormiront plus tard à ses côtés, et tous ceux qui passent sur sa tombe le saluent comme un vivant. Le règlement protège son souvenir et perpétue l'hommage qu'on lui doit. La *régle*, chose si excellente, si nécessaire à la créature humaine, image de la Divinité sur la terre, religieuse préservatrice des abus, généreuse gardienne des bons sentiments et des vieilles affections, se fait ici l'amie de ceux qui n'ont plus d'amis. Elle rappelle chaque jour, dans les

prières, une longue liste de morts qui ne possèdent plus sur la terre qu'un nom écrit sur une dalle, et prononcé dans le *memento* du soir. J'ai trouvé cet usage si beau, que j'ai rétabli beaucoup d'anciens noms qu'on avait retranchés pour abréger la prière; j'en exige la stricte observance, et je veille à ce que l'essaim des jeunes novices, lorsqu'il rentre avec bruit de la promenade, traverse le cloître en silence et dans le plus grand recueillement.

Quant à l'oubli des faits de la vie, il arrive pour les morts plus vite ici qu'ailleurs. L'absence de postérité en est cause. Toute une génération s'éteint en même temps, car l'absence d'événements et les habitudes uniformes prolongent en général la vie dans des proportions à peu près égales pour tous les individus. Les longévités sont remarquables, mais la vie finit tout entière. Les intérêts ou l'orgueil de la famille ne font ressortir aucun nom de préférence, et la rivalité du sang n'existant pas, l'égalité de la tombe est solennelle, complète. Cette égalité efface vite les biographies. La règle défend d'en écrire aucune sans une canonisation en forme, et cette prescription est encore une pensée de force et de sagesse. Elle met un frein à l'orgueil, qui est le vice favori des âmes vertueuses; elle empêche l'humilité des vivants d'aspirer à la vanité de la tombe. Au bout de cinquante ans, il est donc bien rare que la tradition ait gardé quelque fait particulier sur une religieuse, et ces faits sont d'autant plus précieux.

Comme la prohibition d'écrire ne s'étend pas jusqu'à moi, je veux vous faire mention d'Agnese de Catane, dont on raconte ici la romanesque histoire. Novice pleine de ferveur, à la veille d'être unie à l'époux céleste, elle fut rappelée au monde par l'inflexible volonté de son père. Mariée à un vieux seigneur français, elle fut traînée à la cour de Louis XV, et y garda son vœu de vierge selon la chair et selon l'esprit, quoique sa grande beauté lui attirât les plus brillants hommages. Enfin, après dix ans d'exil sur la terre de Chanaan, elle recouvra sa liberté par la mort de son père et de son époux, et revint se consacrer à Jésus-Christ. Lorsqu'elle arriva par le chemin de la montagne, elle était richement vêtue, et une suite nombreuse l'escortait. Une foule de curieux se pressait pour la voir entrer. La communauté sortit du cloître et vint en procession jusqu'à la dernière grille, les bannières déployées et l'abbesse en tête, en chantant l'hymne : *Veni, sponsa Christi*. La grille s'ouvrit pour la recevoir. Alors la belle Agnese, détachant son bouquet de son corsage, le jeta en souriant par-dessus son épaule, comme le premier et le dernier gage que le monde eût à recevoir d'elle; et arrachant avec vivacité la queue de son manteau aux mains du petit More qui la portait, elle franchit rapidement la grille, qui se referma à jamais sur elle, tandis que l'abbesse la recevait dans ses bras, et que toutes les sœurs lui apportaient au front le baiser d'alliance. Elle fit le lendemain une confession générale des dix années qu'elle avait passées dans le

monde, et le saint directeur trouva tout ce passé si pur et si beau, qu'il lui permit de reprendre le temps de son noviciat où elle l'avait laissé, comme si ces dix ans d'interruption n'avaient duré qu'un jour, jour si chaste et si fervent, qu'il n'avait pas altéré l'état de perfection où était son âme, lorsqu'à la veille de prendre le voile, elle avait été traînée à d'autres autels.

Elle fut une des plus simples et des plus humbles religieuses qu'on eût jamais vues dans le couvent. C'était une piété douce, enjouée, tolérante, une sérénité inaltérable, avec des habitudes élégantes. On dit que sa toilette de nonne était toujours très-recherchée, et qu'en ayant été reprise en confession, elle répondit naïvement, dans le style du temps, qu'elle n'en savait rien, et qu'elle se *faisait brave* malgré elle et par l'habitude qu'elle en avait prise dans le monde pour obéir à ses parents; qu'au reste, elle n'était pas fâchée qu'on lui trouvât *bon air*, parce que le sacrifice d'une jeunesse encore brillante et d'une beauté toujours vantée faisait plus d'honneur au céleste époux de son âme, que celui d'une beauté flétrie et d'une vie prête à s'éteindre. J'ai trouvé une grâce bien suave dans cette histoire.

Sachez, Trenmor, quel est le charme de l'habitude, quelles sont les joies d'une contemplation que rien ne trouble. Cette créature errante que vous avez connue, n'ayant pas et ne voulant pas de patrie, vendant et revendant sans cesse ses châteaux et ses terres, dans l'impuissance de s'attacher à aucun lieu; cette âme voya-

geuse qui ne trouvait pas d'asile assez vaste, et qui choisissait pour son tombeau tantôt la cime des Alpes, tantôt le cratère du Vésuve, et tantôt le sein de l'Océan, s'est enfin prise d'une telle affection pour quelques toises de terrain et pour quelques pierres jointes ensemble, que l'idée d'être ensevelie ailleurs lui serait douloureuse. Elle a conçu pour des morts une si douce sympathie, qu'elle leur tend quelquefois les bras et s'écrie au milieu des nuits :

— « O mânes amis ! âmes sympathiques ! vierges qui avez, comme moi, marché dans le silence, sur les tombes de vos sœurs ! vous qui avez respiré ces parfums que je respire, et salué cette lune qui me sourit ! vous qui avez peut-être connu aussi les orages de la vie et le tumulte du monde ! vous qui avez aspiré au repos éternel et qui en avez senti l'avant-goût ici-bas, à l'abri de ces voûtes sacrées, sous la protection de cette prison volontaire ! ô vous surtout qui avez ceint l'auréole de la foi, et qui avez passé des bras d'un ange invisible à ceux d'un époux immortel ! chastes amantes de l'Espoir, fortes épouses de la Volonté ! me bénissez-vous, dites-moi, et priez-vous sans cesse pour celle qui se plaît avec vous plus qu'avec les vivants ? Est-ce vous dont les encensoirs d'or répandent ces parfums dans la nuit ? Est-ce vous qui chantez doucement dans ces mélodies de l'air ? Est-ce vous qui, par une sainte magie, rendez si beau, si attrayant, si consolant, ce coin de terre, de marbre et de fleurs, où nous reposons vous et moi ! Par

quel pouvoir l'avez-vous fait si précieux et si désirable, que toutes les fibres de mon être s'y attachent, que tout le sang de mon cœur s'y élance, que ma vie me semble trop courte pour en jouir, et que j'y veuille une petite place pour mes os, quand le souffle divin les aura délaissés ? »

Alors, en songeant aux troubles passés et à la sérénité du présent, je les prends à témoin de ma soumission. — « O mânes sanctifiés ! leur dis-je, ô vierges sœurs ! ô Agnese la belle ! ô douce Maria del Fiore ! ô docte Francesca ! venez voir comme mon cœur abjure son ancien fiel, et comme il se résigne à vivre dans le temps et dans l'espace que Dieu lui assigne ! Voyez ! et allez dire à celui que vous contemplez sans voile : « Lélia ne maudit plus le jour que vous lui avez ordonné de remplir : elle marche vers sa nuit avec l'esprit de sagesse que vous aimez. Elle ne se passionne plus pour aucun de ces instants qui passent ; elle ne s'attache plus à en retenir quelques-uns ; elle ne se hâte plus pour en abréger d'autres. La voilà dans une marche régulière et continue, comme la terre qui accomplit sa rotation sans secousses, et qui voit changer du soir au matin la constellation céleste, sans s'arrêter sous aucun signe, sans vouloir s'enlacer aux bras des belles Pléiades, sans fuir sous le dard brûlant du Sagittaire, sans reculer devant le spectre échevelé de Bérénice. Elle est soumise, elle vit ! Elle accomplit la loi ; elle ne craint ni ne désire de mourir ; elle ne résiste pas à l'ordre universel. Elle mé-

lera sa poussière à la nôtre sans regret ; elle touche déjà sans frayeur nos mains glacées. Voulez-vous, ô Dieu bon, que son épreuve finisse, et qu'avec le lever du jour elle nous suive où nous allons ? »

Alors il me semble que, dans la brise qui lutte avec l'aube, il y a des voix faibles, confuses, mystérieuses, qui s'élèvent et qui retombent, qui s'efforcent de m'appeler de dessous la pierre, mais qui ne peuvent pas encore vaincre l'obstacle de ma vie. Je m'arrête un instant, je regarde si ma dalle blanche ne se soulève pas, et si la centenaire, debout à côté de moi, ne me montre pas Maria del Fiore doucement endormie sur la première marche de notre caveau. En ce moment-là, il y a certes des bruits étranges au sein de la terre, et comme des soupirs sous mes pieds. Mais tout fuit, tout se tait, dès que l'étoile du pôle a disparu. L'ombre grêle des cyprès, que la lune dessinait sur les murs, et qui, balancée par la brise, semblait donner le mouvement et la vie aux figures de la fresque, s'efface peu à peu. La peinture redevient immobile ; la voix des plantes fait place à celle des oiseaux. L'alouette s'éveille dans sa cage, et l'air est coupé par des sons pleins et distincts, tandis que les grands lis blancs du parterre se dessinent dans le crépuscule et se dressent immobiles de plaisir sous la rosée abondante. Dans l'attente du soleil, toutes les inquiètes oscillations s'arrêtent, tous les reflets incertains se dégagent du voile fantastique. C'est alors que réellement les spectres s'évanouissent dans

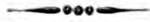
l'air blanchi, et que des bruits inexplicables font place à des harmonies pures. Quelquefois un dernier souffle de la nuit secoue le laurier-rose, froisse convulsivement ses branches, plane en tournoyant sur sa tête fleurie, et retombe avec un faible soupir, comme si Maria del Fiore, arrachée à son parterre par la main de Francesca, se détachait avec effort de l'arbre chéri, et rentrait dans le domaine des morts avec un léger mouvement de dépit et de regret. Toute illusion cesse enfin; les coupoles de métal rougissent aux premiers feux du matin. La cloche creuse dans l'air un large sillon où se précipitent tous les bruits épars et flottants; les paons descendent de la corniche et secouent longtemps leurs plumes humides sur le sable brillant des allées; la porte des dortoirs roule avec bruit sur ses gonds, et l'*Ave Maria*, chanté par les novices, descend sous la voûte sonore des grands escaliers. Il n'est rien de plus solennel pour moi que ce premier son de la voix humaine au commencement de la journée. Tout ici a de la grandeur et de l'effet, parce que les moindres actes de la vie domestique ont de l'ensemble et de l'unité. Ce cantique matinal, après toutes les divagations, tous les enthousiasmes de mon insomnie, fait passer dans mes veines un tressaillement d'effroi et de plaisir. La règle, cette grande loi, dont mon intelligence approfondit à chaque instant l'excellence, mais dont mon imagination poétise quelquefois un peu trop la rigidité, reprend aussitôt sur moi son empire oublié durant les heures romanes-

ques de la nuit. Alors, quittant la dalle de Francesca, où je suis restée immobile et attentive durant tout ce travail du renouvellement de la lumière et du réveil de la nature, je m'ébranle comme l'antique statue qui s'animaient et qui trouvait dans son sein une voix au premier rayon du soleil. Comme elle, j'entonne l'hymne de joie et je marche au-devant de mon troupeau en chantant avec force et transport, tandis que les vierges descendent en deux files régulières le vaste escalier qui conduit à l'église. J'ai toujours remarqué en elles un mouvement de terreur lorsqu'elles me voient sortir de la galerie des sépultures pour me mettre à leur tête, les bras entr'ouverts et le regard levé vers le ciel. A l'heure où leurs esprits sont encore appesantis par le sommeil, et où le sentiment du devoir lutte en elles contre la faiblesse de la nature, elles sont étonnées de me trouver si pleine de force et de vie, et malgré tous mes efforts pour les dissuader, elles ont toujours pensé que j'avais des entretiens avec les morts du préau, sous les lauriers-roses. Je les vois pâlir lorsque, croisant leurs blanches mains sur la pourpre de leurs écharpes, elles s'inclinent en pliant le genou devant moi, et frissonnent involontairement lorsque, après s'être relevées, elles sont forcées l'une après l'autre d'effleurer mon voile pour tourner l'angle du mur.

GEORGES SAND.



LA GEORGIENNE.



POURQUOI ne suis-je pas heureuse ?
Sous mon dais assise , en rêvant ,
Je reçois les baisers du vent ,
Le soir , dans ma vitre amoureuse ;
J'ai des soldats plein mes parvis ,
De la volupté plein ma coupe ,
Et le sultan jamais ne coupe
Une tête , sans mon avis .

Le doux matin , quand je m'éveille
Au doux chant des petits oiseaux ,
Quand l'aube luit sous les arceaux ,
Je rêve au bonheur de la veille ,
Ou je regarde , en souriant ,
Sur ma gorge tiède et rosée ,
Comme des gouttes de rosée ,
Suer les perles d'Orient .

J'embaume tout de mon haleine ;
Je suis la rose du sérail ;
Ma lèvre est un grain de corail ,
Mon pied une aile de phalène ;
Je n'ai vu que dix-huit étés ,
Et comme le lis son calice
A l'aube en blanche pelisse ,
J'ouvre mon cœur aux voluptés .

Moi , j'aime ici mes parfums d'ambre ,
Mon or , mes écrins ruisselants
De rubis , de saphirs , de *lens* ,
Mes cachemires plein ma chambre ;
Mes beaux caftans de soie ouvrés ,
Et mon grand esclave mulâtre
Qui porte des vases d'albâtre
Dans ses bras polis et cuivrés .

J'aime écouter le bruit de l'onde ;
J'aime aussi mon beau soleil d'or ,
La lune au fond du corridor ,
Et la mer qui rit jeune et blonde ;
J'aime à voir dans le ciel toscan ,
Sous une brume violette ,
Comme une large cassolette ,
Fumer la tête du volcan .

J'aime surtout Stamboul , la brune ,
Cette sultane au front puissant ,
Qui semble avoir pris son croissant
A la blonde et timide lune ;
J'aime Smyrne au profil changeant ,
Pæstum , vaste jardin de roses ,

Où fleurs et femmes demi-closes
S'effeuillent sur des lits d'argent.

Le sultan est beau ; je suis belle ;
Quand il part, en disant : Demain !
Quand il unit sa blanche main
A ma main qui n'est pas rebelle,
Je tremble, on me voit chanceler,
Et dans le long corridor sombre,
Avec sa lente et muette ombre,
Je sens mon âme s'en aller.

Pourquoi ne suis-je pas heureuse?...
Pourquoi de son aile de Djin
L'ennui bat-il mon front chagrin ?
C'est que, morose et langoureuse,
Je me déflore chaque jour ;
C'est qu'hélas ! sur ma lèvre avide
La coupe d'or se trouve vide,
La volupté n'est pas l'amour !

ALPHONSE ESQUIROS.





Appel Nocturne.

Ballade.



LA nuit d'hiver étend ses voiles ;
Au ciel neigeux quelques étoiles
A peine ont lui ;
Tiens, ô ma colombe fidèle
Cache ce billet sous ton aile ,
Car c'est pour lui.

Dieu ! qu'il fait noir sous les bois de Saint-Guy !

Vole, vole vers sa demeure ;
Pourquoi laisse-t-il passer l'heure ,
L'heure d'amour ?
La vieille Hélène est endormie ;
Il m'appellerait son amie
Jusques au jour !

Dieu ! qu'il fait noir sur l'étang de la Tour !

Comme un flambeau, blanche colombe,
A travers le givre qui tombe,
Guide ses pas.
Chante de loin s'il vient, s'il m'aime...
Et ne reviens jamais toi-même,
S'il ne vient pas !

ÉMILE DESCHAMPS.





La Rue du Candilejo¹,

à Séville.



PENDANT mon séjour dans cette cité encore orientale, de laquelle on a dit : « Qui n'a pas vu Séville n'a pas vu de merveille » (*Quien no ha visto Sevilla no ha visto maravilla*), j'avais fait la connaissance d'un de ces ecclésiastiques sans fonctions, appelés en Espagne *clerigos*, et qui rappellent assez bien nos abbés d'autrefois. Il se nommait don Manuel. C'était un homme éclairé, instruit, de belles manières et de goûts délicats. Depuis, retiré volontairement des affaires publiques, il s'était établi dans la famille d'un de ses amis, où il passait une vie toute philosophique, donnant ses journées à la prome-

¹ Le *candilejo* est une petite lampe portative en fer-blanc, assez semblable aux lampes antiques, et qui sert à vaquer dans la maison.

nade et à la lecture, et ses soirées à l'innocente partie de *tresillo*. Il possédait, à trois portées de fusil de la porte de Xérès, en descendant le fleuve, un petit *cortijo*¹ dont les blanches murailles étaient cachées sous l'épaisse verdure d'un bois d'orangers. Là, don Manuel cultivait un parterre assez riche pour qu'il pût, chaque matin, planter une rose nouvelle dans les cheveux noirs de la jolie Térésa, la fille de son hôte. Là s'étaient au grand jour de la *sala* les curiosités d'un musée qui avait son Murillo, son Ribera et son bronze antique.

Don Manuel, plus complaisant encore qu'inoccupé, avait bien voulu devenir mon *cicerone* et me guider au milieu de sa ville natale. Avec lui, j'avais mesuré l'aqueduc arabe et la *place des Taureaux*, bâtie sur les débris d'un cirque romain; j'avais parcouru les vastes arceaux où sont rangées les archives des Indes; j'étais monté au faite de la haute tour, observatoire sous les califes, clocher depuis saint Ferdinand, où la *Giralda*, cette colossale Renommée en bronze, tourne à tous les vents sur la pointe aiguë de son pivot; avec lui, j'avais pénétré dans le labyrinthe de l'immense cathédrale; j'avais vu les tentures de velours cramoisi et les larges broderies d'or luire aux feux des mille cierges amoncelés dans le chœur; j'avais entendu le formidable duo des deux orgues, dont les voix, se répondant aux jours de grandes cérémonies, ébranlent les voûtes du temple

¹ Maisonnée de campagne.

sous le fracas de leur ensemble ; j'avais, enfin, à la vue du *Saint-Antoine de Padoue*, ce colosse des chefs-d'œuvre de Murillo, partagé l'extase du bienheureux devant les cieux ouverts. Toujours avec mon guide, j'avais visité les salles et les jardins de l'Alcazar (*al-kashr*), ce merveilleux palais des trois Aben-Abed, qui reconstituèrent un moment l'empire arabe, après que le califat de Cordoue eut péri sous la révolte des races barbares ; j'avais admiré les étonnantes ciselures des lambris, et les dessins creusés dans le marbre des murailles, qui se croisent, se roulent, s'entrelacent, se répètent à profusion, et qu'un poète arabe comparait ingénieusement aux mille traces confuses qu'une troupe de pigeons laisse sur la terre molle, en s'abattant au bord d'un fleuve. J'avais, enfin, pour prix d'une pomme d'or cueillie aux orangers séculaires que chargent à la fois les fleurs et les fruits, payé l'ordinaire bienvenue d'un étranger dans les jardins d'Aben-Abed. « Voyez, me dit mon guide à la première visite, ces fleurs de romarin qui poussent opiniâtement sous les bordures de buis. » Et moi, sans défiance, je baissai la tête pour découvrir ces fleurs parasites ; alors mille petits filets d'eau, jaillissant de la terre comme une pluie qui remonterait au ciel, m'apprirent, en m'inondant, que les Arabes aussi avaient leur espiéglerie, bien innocente au surplus, par une chaleur de 32 degrés.

Quand nous eûmes parcouru en tous sens les rues étroites et tortueuses de la cité ; quand nous eûmes collé

nos visages à toutes les grilles d'acier ciselé qui donnent sur les *patios*, ces cours de l'Orient, pavées de marbre, entourées de colonnes, abritées tout le jour contre les rayons du soleil par une vaste toile tendue à la hauteur des terrasses, et rafraîchies par les jets d'une fontaine d'eau vive; ces cours qui s'illuminent à l'entrée de la nuit, lorsque la brise du soir y descend avec l'obscurité, et deviennent alors d'élégantes salles de réception, où l'on entrevoit de blanches ombres de femmes sous le feuillage des citronniers et des myrtes; quand nous eûmes enfin longuement savouré ces spectacles magiques qu'offre Séville, de jour et de nuit, nous pensâmes à diriger quelques excursions dans la campagne.

Un jour, mon guide me conduisit à deux lieues de là, sur une colline qui domine la rive droite et tout le cours du Guadalquivir. Il me montra quelques décombres, quelques amas de pierres répandus çà et là sur un tertre inculte. «Voilà, me dit-il, les ruines qu'a chantées notre poète Rioja dans son ode admirable; voilà les ruines d'*Italica*, cette colonie des Scipions, cette patrie de Trajan, d'Adrien, de Théodose, cette Rome de la Bétique. Les Vandales l'ont renversée, les Arabes ont recueilli dans leurs mosquées ses plus précieux débris, les chrétiens ont dispersé ses derniers restes, et ils ont bâti ce couvent. Vous pouvez distinguer encore, à leur teinte noirâtre et à leurs ciselures, ces pierres antiques, fichées pêle-mêle au milieu des murailles, comme de vils moellons; vous pouvez apercevoir d'ici ce fût de

colonne en mosaïque, posé sur un piédestal grossier, pour soutenir la croix du cimetière, et ces deux statues de marbre blanc qui servent de bornes à la porte d'entrée, à demi enfouies dans la terre et mutilées par les roues des charrettes à bœufs. Je n'ai pas d'autres antiquités romaines à vous faire voir, et ne vous étonnez pas de trouver encore à Séville des antiquités arabes. Si l'Alcazar, si la cathédrale, n'ont pas eu le sort de *Medhy-nat-al-Zohrá*, la ville des palais, qui renferma longtemps la cour des califes de Cordoue, et de laquelle on ne saurait trouver le moindre vestige pour en déterminer l'emplacement, c'est parce que saint Ferdinand, après dix-huit mois de séjour sous une tente, trouva de son goût les salons lambrissés d'Aben-Abed, et que l'archevêque guerrier Rodrigo Ximenez de Rada jeta de l'eau bénite aux quatre coins de la mosquée pour en faire une église. »

Je revenais, fort désappointé, de mon inutile excursion d'archéologue, et, tandis que le conducteur de notre *calesin*, juché sur le brancard, conversait avec sa mule pour la distraire des fatigues du chemin, nous échangeons, don Manuel et moi, d'éloquents lamentations sur les vicissitudes des choses de ce monde. Au milieu de cet entretien carré, la nuit était venue, et nous avons passé le pont de bateaux qui réunit à la ville le faubourg de Triana. Tout à coup, notre mule s'arrête, et ne veut plus avancer. Son maître la caresse, elle reste immobile ; il la fouette, pas un pas de plus. « *Arré, capitana,* »

criait le *caléséro*; « *arré*, par la vie du Christ ! Ne faites pas dire, ma belle, à ces cavaliers qu'avec la mule et la femme l'homme perd ses caresses. Prenez garde; vous allez apprendre, ma mignonne, qu'il en est de la mule comme de l'œuf, qui gagne à être bien battu ! je vous écorcherai vive comme un saint Barthélemy ! » La mule allongeant les oreilles et tendue sur les jambes de devant, persistait à ne pas bouger. — « Où sommes-nous donc, *tio Miguel* ? » demanda mon compagnon. — « Nous sommes dans la rue du *Candilejo*, » répondit notre phaéton, et ne voilà-t-il pas que cette maudite bête a peur de la tête du roi don Pedro ? — Comment ! m'écriai-je; qu'est-ce que cela veut dire, la tête du roi don Pedro ? » Et je tendis aussitôt la mienne hors du *calesin*. J'aperçus, en effet, à la lueur d'une lampe qui effrayait la *capitana*, et dans un enfoncement creusé à l'angle d'une vieille mesure, non point une de ces mille madones devant lesquelles se promène toutes les nuits, de station en station, la procession du *Rosaire*, mais une tête en cire, grossièrement pétrie, que coiffaient encore les restes flétris d'une couronne de carton doré; d'ailleurs, tellement noircie et défigurée par le temps, qu'elle semblait une tête de momie. Je restais les yeux fixés sur cette étrange image. « Ah ça ! me dit en riant don Manuel, il me semble que la tête du roi don Pedro

¹ On dit en Espagne *oncle Michel*, quand nous dirions en France *père Michel*.

est une autre Gorgone qui engourdit d'effroi les bêtes et les gens. Vous ne paraissez pas plus rassuré que la mule du *tio Miguel*. — Hé bien ! mon cher gouverneur, lui dis-je, traitez-moi comme un enfant poltron, et, pour guérir ma peur, expliquez-moi quel est l'objet qui la cause. — Très-volontiers, reprit-il, car je m'amusais, il y a peu de jours, à feuilleter les *Antiquités de Séville* du bon licencié Rodrigo Caro, et je sais sur le bout du doigt ce que la tradition raconte de la tête du roi don Pedro. »

Pendant ce court entretien, le *caléséro*, dont les coups de fouet n'étaient pas moins impuissants que les paroles, s'était résigné à quitter son siège. Prenant par la bride sa rétive *capitana*, il franchit ce pas terrible et nous arrivâmes, sans autre encombre, sur la place de l'Archevêché. Là, mon guide me fit descendre du *calésin*. Il faisait une de ces nuits délicieuses dont le charme ineffable n'est connu qu'au delà des Alpes et des Pyrénées. Toute la population de Séville, quittant les chambres closes et obscures où elle se réfugie pendant l'ardeur du jour, couvrait les places publiques et la promenade au bord du fleuve. Nous marchions lentement, don Manuel et moi, sur les dalles en marbre du parvis de la cathédrale, éclairés par les frais et doux rayons de la lune. Il me montra de loin la façade noircie de l'Alcazar, et me dit :

« Ce vieux palais des émirs arabes n'est pas toujours demeuré vide depuis la conquête chrétienne. Saint

Ferdinand s'y était fixé pour présider aux partages de territoire entre ses barons et ses évêques, et il y mourut d'une hydropisie de poitrine, lorsqu'il se préparait à passer en Afrique avec sa flotte victorieuse, pour atteindre jusque dans leur berceau les ennemis de la croix. Cent ans plus tard, un autre souverain de Castille y porta sa cour. C'est là que vint s'établir le roi don Pedro¹, avant que son frère naturel, Henri de Trastamare, lui disputât la couronne, et que votre du Guesclin vainquit le prince de Galles, car il y a près de cinq siècles que la France et l'Angleterre se sont rencontrées pour la première fois sur les champs de notre Espagne. C'est là, sous les sombres arceaux de ce vestibule, que l'impitoyable don Pedro fit assommer par ses massiers d'armes son frère don Fadrique, le grand maître de Saint-Jacques, qui venait de vaincre les Aragonais et lui rapportait les clefs de la forteresse de Jumilla. Fadrique avait le malheur d'être plus beau que son frère et mieux venu des dames. C'est là, enfin, dans ces salons où vous admirez la somptueuse élégance de l'art arabe, que don Pedro ouvrit un perfide asile au roi de Grenade Abou-Saïd, détrôné par ses sujets. Pour gagner la faveur de son suzerain, Abou-Saïd s'était rendu à Séville, accompagné d'une suite nombreuse, et conduisant avec lui des chevaux de noble race, des armes précieuses, de riches étoffes, des pierreries et de l'or. Don Pedro le reçut dans

¹ Pierre le Cruel. Comme il est le seul de son nom dans le catalogue de leurs rois, les Espagnols l'appellent simplement *el rey don Pedro*.

son Alcazar, avec toutes les cérémonies d'une hospitalité doublement royale; mais, la nuit même, il s'empara des trésors de son hôte, qui lui étaient cependant destinés en dons, et le fit arrêter avec toute sa suite. Abou-Saïd et trente-six chevaliers maures qui l'accompagnaient furent conduits sur des ânes hors des murs de Séville, attachés à des troncs d'oliviers, et tués à coups de lance par les satellites du roi de Castille. Le cruel don Pédro se réserva pour passe-temps le supplice d'Abou-Saïd, qui lui reprocha son crime, et lui prédit, en expirant, une fin funeste.

« Vous voyez qu'on pourrait aisément, sans sortir de l'Alcazar, évoquer des ombres sanglantes et reconstruire de tragiques histoires. On pourrait y mêler aussi de galantes aventures. Malgré sa taille médiocre, son corps maigre, sa barbe rousse, son visage pâle, son nez courbe et effilé, don Pédro se piquait d'être l'un des serviteurs les plus assidus et les plus heureux du beau sexe. Il tenait emprisonnée dans ce palais la blanche et douce Maria Padilla, qu'il appelait reine, et qui était esclave, triste victime d'un amour de tigre, pauvre femme, sensible et frêle, qui, selon le mot d'un poète, « cachait sous ses longues paupières deux perles toujours prêtes à couler. » Une autre maîtresse, qu'il dérobaît à tous les regards, dona Aldonza, jeune religieuse enlevée par escalade à son couvent, était sévèrement gardée dans la Tour de l'Or; tandis que, dans une autre tour, à Medina del Campo, languissait sa femme légitime, la reine Blanche

de Valois, qui payait, par les tourments d'une prison perpétuelle, le retard qu'elle avait mis à se rendre de France en Castille, quand le beau don Fadrique l'amena à son frère aîné. Il est vrai de dire que le voyage de Blanche avait ressemblé quelque peu à celui de la fiancée du roi de Garbe.

« Ces deux amours, l'un public, l'autre mystérieux, mais où il se montrait en roi, ne suffisaient point à don Pédro, passionné pour le plaisir, les aventures et le péril. Souvent, caché sous le manteau d'un simple gentilhomme, sans suite, sans escorte, il cherchait des rencontres galantes, et, s'il voyait luire deux beaux yeux sous la gaze d'une mantille, il entamait bravement une intrigue amoureuse, sans se prévaloir jamais de son nom redouté, sans vouloir éblouir par l'éclat d'une couronne. On raconte qu'il devint éperdument épris d'une jeune beauté plébéienne, en la voyant, à la procession du *Corpus*¹, parmi les vierges qui jetaient des feuilles de roses sur le passage de la sainte hostie. C'était la fille d'un organiste de la cathédrale. Don Pédro sut bientôt son nom et sa demeure; elle s'appelait Inès, et vivait avec son père dans la petite rue où la mule du *tio Miguel* refusait tout à l'heure de passer. Bientôt aussi l'honnête organiste admit, sans le connaître, don Pédro dans sa maison, où le perfide s'annonça pour le *novio*² de la charmante Inès.

¹ Fête-Dieu.

² Le fiancé, celui qui recherche une fille en mariage.

« Mais il n'était pas le premier qu'eussent frappé les attraits de la jeune fille, et déjà le royal amant avait un rival, hélas! bien peu digne de lui. Ce n'était rien de plus qu'un artisan, un apprenti récemment nommé maître dans l'honorable *gremio*¹ des cordonniers. On ne faisait pas alors grande différence entre les métiers et les arts, et c'était peu déchoir, pour la fille d'un musicien, que d'épouser un fabricant de chaussures. Les assiduités de don Pedro éveillèrent les soupçons du fiancé, puis sa jalousie. Une nuit que le roi déguisé, s'étant échappé de l'Alcazar, accourait aux pieds d'Inès, peut-être déjà séduite, il trouva le jaloux cordonnier qui faisait sentinelle devant la porte de sa fiancée. Les explications ne furent pas longues entre l'amant outragé et le colérique séducteur; le roi et le manant mirent l'épée à la main. Mais la partie n'était pas plus égale par l'adresse des combattants que par leur naissance. Le pauvre enfant de saint Crépin n'avait point occupé sa jeunesse à apprendre des passes dans une salle d'armes. A la première estocade, don Pedro le perça d'outre en outre, et le jeta tout sanglant sur le seuil de la porte que l'imprudent avait voulu lui disputer.

« Après cette belle prouesse, le roi de Castille essuya froidement sa dague, s'enveloppa de son manteau, et gagna la Tour de l'Or, où l'attendait un amour moins

¹ Corporation.

disputé. Il avait bien remarqué qu'à son départ la rue de l'organiste était déserte ; mais il ne s'était pas aperçu qu'une vieille femme, attirée par le bruit des fers qui se choquaient, avait entr'ouvert sa lucarne, et que, passant à la fois la tête et le *candilejo* qu'elle tenait à la main, elle avait vu frapper le meurtrier et tomber la victime. Don Pedro était doué d'une propriété physique très-singulière : à chaque mouvement de ses jambes, les os de la rotule et de la cheville craquaient sourdement, ce qui a fait dire au poète que je citais tout à l'heure : « Là-bas, dans de lointains pays, le ciel a
« pourvu d'un bruit pareil, pour que l'homme évite son
« approche, un serpent qu'on nomme à sonnette, le-
« quel, dès qu'il touche, pique et tue. » A ce bruit singulier, la vieille reconnut le roi.

« Chemin faisant, don Pedro conçut un caprice. Malgré ses excès de tous genres, il se piquait de continuer l'œuvre de son père Alphonse le Justicier. Tout criminel qu'il fût, il punissait sévèrement les crimes, et lui seul troublait l'ordre qu'il savait maintenir dans ses États. Il lui prit fantaisie d'éprouver les gens qui rendaient en son nom la justice. Faisant appeler, le lendemain matin, le chef des *veinticuatro*¹ de Séville : « Seigneur *asistente*², lui dit-il, un homme a été tué cette nuit devant la maison d'un des organistes de la cathé-

¹ On donnait ce nom aux *regidores* ou officiers municipaux de Séville, parce qu'ils étaient au nombre de vingt-quatre.

² Nom du corrigéor à Séville.

drale; je veux que, dans trois jours, tu aies découvert l'assassin et que tu me fasses voir sa tête exposée sur le lieu du crime. — Seigneur, répondit l'*asistente* en s'inclinant, votre volonté sera faite. »

« Au bout de trois jours, le ponctuel *asistente* revint au palais, où sa baguette blanche lui donnait entrée à toute heure. Il se fit ouvrir la chambre du roi. — « Seigneur, lui dit-il, de Votre Altesse la volonté est faite. Venez avec moi. » Don Pédro fit un bond en arrière. Il vit que sa justice s'était fourvoyée, et qu'un innocent avait péri. Il lança sur le magistrat municipal un de ces regards sinistres qui, partis de ses yeux, donnaient inévitablement la mort. Mais le vénérable doyen des *veinticuatro*, tranquille sous les immunités de sa charge, ne baissa pas seulement les paupières. Il monta à cheval aux côtés du roi, et tous deux, précédés, l'un de son massier, l'autre de son héraut d'armes, gagnèrent à petits pas et gardant le silence l'endroit où se dirigeait leur visite. En entrant dans la rue, le roi cherchait vainement des yeux la potence qui devait exposer aux regards des passants la tête du coupable, et frapper leurs âmes d'un salutaire effroi. Il allait interroger son silencieux compagnon, lorsqu'en arrivant à l'angle formé par la maison de l'organiste, l'*asistente* lui montra du doigt où devait se porter sa vue. Au fond d'une niche creusée dans la muraille, don Pédro vit une figure en cire qui portait sur sa chevelure rousse la couronne royale de Castille. C'était son image. Il tressaillit,

courba le front, et demeura muet. — « Seigneur, lui dit l'assistente à voix basse, Votre Altesse m'a demandé la tête du meurtrier : la voilà. Exposée de la sorte aux regards du peuple, elle sera l'objet, non de ses mépris, mais de son hommage ; la leçon du châtement (*el escarmiento*) ne s'adresse qu'à celui qui se raillait, après l'avoir bravée, de la justice du roi. — Je la reçois, répondit don Pédro, et je fonde à perpétuité l'entretien d'une lampe devant cette image, pour qu'elle reste un monument de ta fermeté et de ma soumission. »

« Depuis ce temps, la tête du roi don Pédro est pieusement conservée dans sa niche, et la rue a pris le nom du *Candilejo*. »

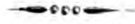
LOUIS VIARDOT.





PROMENADE

DANS LE GOLFE DE NAPLES.



LOIN de Naples endormi, sous un beau ciel d'azur,
Ma barque sillonnait le flot limpide et pur.
Le crépuscule encor nous éclairait à peine ;
De son pâle flambeau la lueur incertaine
Reflétait sa blancheur au sommet des coteaux.
Déjà venait le jour soulevé par les flots,
Et l'eau qu'il entraînait dans sa course embrasée,
Retombait sur la terre en féconde rosée.
Telle, en sortant de l'onde et voilant ses appas,
Diane imprégnait l'herbe humide sous ses pas,
Ou telle encore Iris, dans sa course légère,
Traçant un long rayon d'azur et de lumière
Entre un point de ce globe et le zénith des cieux,
Nous apporte ici-bas quelque message heureux.
L'étoile du matin se cachait dans l'espace,
Et la brise des mers effleurait la surface,

Sans que son souffle osât en briser le cristal ;
 Son souffle de parfums , son souffle virginal
 Sur ce climat brûlant jetait une caresse.
 Ne te souvient-il pas qu'une douce maîtresse
 Ait ainsi rafraîchi de suaves baisers
 La chaleur de ton front et tes tristes pensers ?
 Au vaste sein des mers sur l'onde balancée
 J'aime à laisser flotter ma rêveuse pensée ;
 L'absence de la terre et l'image des cieux ,
 Tout répand dans mon cœur la croyance des dieux.
 Et croire à toi , grand Dieu ! c'est dominer l'espace ;
 De ces orbes errants c'est dévoiler la trace ;
 C'est dégager la mort de ses folles terreurs ,
 C'est vivre à tes côtés sur tes saintes hauteurs ,
 C'est arrêter le cours de l'heure fugitive ,
 Et du temps infini c'est retrouver la rive ;
 C'est épurer son âme en de chastes amours ,
 Savourer le bonheur et l'espérer toujours .

Mais , tandis qu'enivré sous le ciel d'Italie ,
 Je rêve et m'abandonne à la mélancolie ,
 Lancé comme le temps , mon bateau coule et fuit ,
 Emporté par le flot qui le pousse et le suit .
 La rame du pilote a touché le rivage ,
 Sa voile défaillante expire sur la plage ;
 Ainsi l'homme privé du magique ressort
 Qu'on appelle la vie , arrive à l'autre bord .

Quel spectacle nouveau vient étonner ma vue !
 Où suis-je ? en quel climat , dans quelle île inconnue
 Conduisez-vous mes pas ? Des vierges de Lesbos
 Ai-je entendu les chants ? ai-je revu Délos
 Et son flottant rivage ? Enfants de l'Ausonie ,
 Où m'avez-vous porté ? Beautés de l'Ionie ,

C'est vous que je revois, ce sont vos yeux d'azur,
 La chevelure ébène au front candide et pur,
 Ce langage si doux, cette bouche amoureuse,
 Et ces habits pompeux que, riche et glorieuse,
 La Grèce en ses beaux jours dans son luxe enfanta.
 Salut, bords merveilleux, île de Procita¹,
 Parure de ce golfe, orgueil de l'Italie,
 Salut; ah! ne crains pas que jamais je t'oublie!
 De ce temple sacré qui couronne ton front
 J'ai dominé les mers: tel on voit l'Hellespont
 Du haut des minarets de l'antique Byzance.
 J'ai reconnu Baïa, vieux séjour d'opulence;
 J'ai retrouvé les dieux que, faible en ses desseins,
 L'homme a faits immortels avec des cœurs humains;
 J'ai vu de l'Achéron les rives infernales,
 Et des Champs Élysiens les pierres sépulcrales,
 Pouzzole au sein des mers, la Solfatare en feu,
 La grotte de Caprée et son flot toujours bleu;
 J'ai vu sur son trépied la sibylle de Cume,
 Le Vésuve brûlant: Vulcain sur son enclume
 Y bat encor le fer pour de nouveaux combats,
 Et la terre ébranlée a fléchi sous mes pas,
 Et la lave en courroux sillonne ses entrailles,
 Et la foudre grondant comme au jour des batailles,
 Sous la terrestre voûte éclate et tombe au loin.
 Adieu, golfe enchanté, golfe napolitain,
 J'aime les dieux brillants de ta mythologie,
 Je reverrai tes bords, j'ai connu leur magie.
 Mais le soleil s'avance, et son char incliné
 Descend à l'horizon: cet amant fortuné,
 Brûlant de nouveaux feux, va chaque jour dans l'onde
 Reporter à Téthys les hommages du monde:
 Ainsi, riche des suc recueillis au matin,

¹ Colonie grecque.

L'abeille à son rucher rapporte son butin.
L'astre pâle des nuits commençait sa carrière ,
Et vers Naples déjà notre barque légère
S'élançait radieuse et glissait sur les flots ;
Mille feux argentaient la surface des eaux ,
Le pêcheur satisfait ramenait sa gondole ,
Et les échos lointains chantaient sa barcarole ;
L'aigle fauve rentrait auprès de ses aiglons ,
La bergère au bercail conduisait ses moutons :
Un souffle tout d'amour enivrait la nature ,
La terre dépouillait sa brûlante parure ,
Ses parfums savoureux se répandaient au loin ;
Je goûtais le bonheur ; je le rêvais , du moins...
Le bruit de la cité brisa ma rêverie ;
Je ne voulais pas croire à ce brusque retour ,
Et mon cœur attristé regretta ce beau jour ,
Comme au déclin de l'âge on regrette la vie.

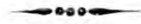
Le Comte DE LA BEDOLLIERRE.





VAN DYCK

AU PALAIS BRIGNOLE.



LA ville de Gènes s'était levée avec le soleil de ses plus beaux jours pour assister au mariage du comte Brignole. La darse faisait silence; le môle était désert devant la fontaine de Saint-Christophe; les galères dormaient dans les eaux calmes et bleues qui reflètent, en le brisant, le péristyle du palais Doria. Tout le bruit s'était réfugié dans la via San-Luca; toute la foule amoncelée dans le voisinage *dei Banchi* se dirigeait vers *San-Lorenzo*, la cathédrale, en inondant les rues étroites et tortueuses qui étouffent cette magnificence gothique, écartelée de marbre noir et blanc.

Les Génoises sont belles, mais la comtesse Brignole était plus belle qu'une Génoise; elle avait dix-huit ans;

on n'a jamais vu de plus beaux cheveux noirs que les siens sur un front aussi pur, un plus beau teint sur un visage plus angélique : elle était citée en Italie, à une époque où l'Italie avait tant de femmes à donner en modèles aux artistes ses enfants. Le comte Brignole, l'allié des Durazzo et des Doria-Tursi, avait fait bâtir, dans la strada Balbi, un palais digne de l'adorable femme qu'il épousait.

L'église de Saint-Laurent resplendissait de lumières; toute la noblesse, sortie de ses palais de marbre, inondait la grande nef et le sanctuaire; la bourgeoisie opulente s'entassait dans les nefs latérales; la populace curieuse se pressait sur l'étroit parvis, sous le porche et à toutes les issues. Personne n'était venu là pour prier; la reine de la fête religieuse se nommait la comtesse Brignole : il était difficile de l'entrevoir agenouillée devant l'autel; mais quand elle se levait, et que, rejetant son voile en arrière, elle se retournait un seul instant vers les nefs, alors un murmure d'admiration montait aux voûtes avec les notes du chant grégorien, et l'on ne savait plus si la foule adressait un hymne de louanges à la comtesse, ou à la vierge de l'Assomption. C'était le quinze du mois d'août.

On remarquait aussi, à quelques pas devant la rampe du sanctuaire, un jeune homme d'une figure, d'un regard et d'une pose de corps extraordinaires; il n'était habillé ni comme un seigneur, ni comme un bourgeois, ni comme un marchand. Il avait inventé son costume

tout d'une pièce, soie et velours noir; son visage était pâle; une moustache déliée noircissait sa lèvre; une barbe pointue tombait de son menton. Il ne s'agenouillait pas, il ne priait pas, il ne s'asseyait jamais. Il regardait la belle comtesse avec des yeux d'une mystérieuse expression; il la regardait toujours. Il était immobile, appuyé contre un pilier; et si quelques vives émotions tourmentaient son âme, rien ne transpirait au dehors : à le voir ainsi posé, on l'aurait pris pour un portrait en pied tombé de son cadre et incrusté sur un pilier de Saint-Laurent. Ce jeune homme était le peintre Antoine Van Dyck.

Il ne parut s'animer qu'au moment où les bannières et les guidons des confréries descendirent du sanctuaire dans la grande nef, et que la statue d'argent de la Vierge, portée par quatre marins de la galère Doria, traversa la foule, comme si elle eût glissé sur les têtes. Après la cérémonie du mariage, la procession commença. La comtesse Brignole marchait après la Vierge; son époux la suivait d'un air singulièrement orgueilleux. Le noble comte était dépourvu de cette spirituelle intelligence que la nature donne à tous les Italiens. Quand il passa devant le peintre Van Dyck, le grand artiste dit au comte Pallavicini : « *Ma vie pour un quart d'heure de cet homme !* » Personne n'entendit ces paroles; elles se perdirent dans un énergique *Salve regina* que le peuple entonnait avec furie, en brûlant de ses regards la comtesse Brignole, qui faisait des largesses aux bassins de tous les couvents.

Van Dyck se mêla au noble cortège et descendit avec la procession vers le faubourg de Saint-Pierre d'Arena. C'était au tomber du jour; le soleil s'inclinait sur les belles eaux du golfe Ligurien; les collines resplendissaient d'une douce lumière; les cloches sonnaient à toute volée; les vaisseaux saluaient de leur artillerie les deux vierges triomphantes; les banderoles flottaient à la brise; le genêt et l'encens parfumaient l'air, et lorsque de tous ces bruits joyeux, de tous ces parfums de mer et de collines, de tout ce frémissement de bannières, s'élançait en chœur l'*Ave maris stella*, Van Dyck sentait des larmes sur ses joues et des frissons partout. Le palais Doria ouvrit ses portes au clergé de Saint-Laurent. L'*Ave maris stella* éclata sous les colonnades qui s'avancent sur l'eau; l'hymne virginal fut répété à bord de toutes les galères voisines; il semblait que le ciel, la terre, la mer, saluaient d'un chœur immense la jeune épouse qui étincelait comme un astre sous le portique de marbre du beau palais Doria.

Van Dyck sortit des rangs et monta aux jardins solitaires qui s'élèvent en amphithéâtre derrière le palais, du côté de la statue du Géant. Là, il se recueillit pour penser à ce qu'il avait à faire. Il aimait la comtesse, non d'un amour vulgaire, mais d'une passion d'artiste; il l'aimait depuis deux ans; il avait vu éclore cette belle fleur dans les nymphées du palais Tursi, au milieu des fontaines et des citronniers. Le peintre n'avait rien à offrir à ces familles génoises, plus opulentes que des

rois; il n'avait ni palais de marbre, ni galions dans le port; il s'était donc tenu à l'écart, avec le secret de son amour. Un seul homme avait reçu ses confidences, le comte Pallavicini, noble et généreux seigneur; il aurait donné sa fortune à Van Dyck; mais son palais et sa villa magnifique l'avaient ruiné complètement.

La fête, le chant, les cloches, la foule, avaient pu distraire Van Dyck. Maintenant, isolé dans la vigne des Doria, il supportait tout le poids brûlant de sa passion. Il regardait la mer, spectacle sublime qui attriste souvent et ne console jamais; il regardait la superbe Gênes assise au soleil sur ses montagnes, chantant sa joie avec les cloches aériennes, associant, sur la même colline, le couvent austère et la villa pleine de profanes voluptés. Van Dyck fermait ses yeux et frappait son front. Alors une brise lui apportait la mélodie lointaine de la procession; refrain expirant, léger, purifié dans l'espace, et doux à son oreille comme une parole italienne exhalée des lèvres de l'adorable comtesse Brignole. Van Dyck, la poitrine brisée, se leva vivement, et saisit son épée qu'il avait suspendue à la feuille d'un aloès.

Il descendit du sommet de ce magnifique jardin, escarpé comme une pyramide; il traversa le pont jeté sur la rue, de la treille au palais, et entra dans la galerie où il avait laissé le comte Pallavicini. La galerie était déserte. Van Dyck ne daigna regarder ni les fresques nationales de Perino di Vaga, ni les statues de Philippe

Carlone; il suivit les traces de la procession sur une route de fleurs. Le clergé de Saint-Laurent était depuis longtemps rentré à la cathédrale; la foule était remontée aux maisons; des groupes encore nombreux s'entretenaient du mariage du jour sur la place de l'Annonciade. Van Dyck, en la traversant, entendit prononcer le nom de la comtesse, et exalter sa beauté avec cet enthousiasme bruyant et contagieux qui éclate dans toutes les conversations en plein air chez les peuples du Midi. Il ne s'arrêta pas : la nuit tombait; il se glissa timidement dans la strada Balbi, et une dernière et terrible émotion faillit l'étouffer, lorsqu'il aperçut le palais Durazzo illuminé, pavoisé, bordé de belles dames à toutes ses terrasses et au balcon de ses deux pavillons aériens. Le bal avait commencé après la procession, le délire de la danse ébranlait déjà ce magnifique palais, montagne de marbre toute brodée à jour, toute festonnée, toute pleine d'escaliers agiles et de sublimes colonnades. Van Dyck s'appuya sur le mur du palais Serra, et demeura comme anéanti dans la contemplation. Il souffrait de cette douleur d'artiste, qu'aucun signe, aucun mot, aucune langue ne peuvent exprimer; de cette douleur si cruellement inventée par la nature, afin de punir les hommes d'élite des dons supérieurs qu'ils en ont reçus, et qui leur sont si follement enviés par la foule stupide qui ne souffre pas.

Il sortit de sa cuisante rêverie en apercevant, à la lueur des torches, le comte Pallavicini qui descendait

le grand escalier ; il prit vivement son bras et l'entraîna dans la petite rue de San-Ciro. — « Parle-moi de cette femme ; dis-moi, l'as-tu vue ?

— « Je viens de danser avec elle, dit froidement Pallavicini.

— « Donne-moi ta main que je la baise ; elle a touché sa main.

— « Artiste, tu es fou.

— « Je suis au désespoir.

— « Le temps te guérira.

— « Jamais.

— « Il m'a bien guéri, moi ! j'ai perdu bien plus qu'une femme ; j'ai perdu deux palais...

— « Oh ! je donnerais toute la strada Balbi pour un baiser de cet ange !

— « Si la strada Balbi t'appartenait, tu ferais tes réflexions.

— « Je donnerais ma vie.

— « C'est plus aisé. Mais voyons, que veux-tu faire ? Cette femme est mariée...

— « Pas encore.

— « Comment pas encore ? J'ai signé son contrat de mariage.

— « Pas encore, te dis-je !

— « Ah ! j'entends !... Eh bien ! voilà dix heures qui sonnent à Saint-Charles ; dans deux heures elle sera mariée....

— « Ah ! oui ! malédiction à ce comte stupide ! Eh ! que fait-il, lui ?

— « Lui ! il fait le mari ; il suit sa femme dans tous les quadrilles ; il la dévore des yeux ; il lui dit des mots à l'oreille ; il regarde à sa montre à chaque minute ; il a fait avancer d'une demi-heure la pendule du grand salon du bal ; il est heureux , il est fou .

— « Et la femme ?

— « La femme danse ; elle est ravie de danser ; elle sort du couvent ; elle danserait toute la nuit et tout le lendemain...

— « Paraît-elle avoir de l'amour pour son ?...

— « Elle danse, te dis-je : quand une jeune femme danse, elle ne pense qu'à elle, à sa toilette et à son danseur.

— « Folle !... et c'est pour ces êtres-là que nous nous consumons , que nous incendions nos poitrines, que nous perdons nos âmes , que nous brisons nos corps !... et puis elles viennent nous dire qu'elles aiment mieux que nous !... Atroce dérision !... leur amour d'amante n'est que de l'amour-propre ; leur amour d'épouse , qu'une conspiration de toilette ; leur amour de mère , qu'un instinct commun de la nature... Oh ! je déraisonne ; ma tête brûle ; soutiens-moi , ou je me brise le front sur ce pavé.

— « Mon pauvre ami !

— « Oh ! j'ai là clouée au front une idée intolérable ! une idée qui est un tison ; une idée que je ne puis éteindre !... Dans deux heures !...

— « Écoute , parlons d'autre chose... As-tu vu la ma-

rine d'Arazzi qu'on vient de recevoir à la villa Scoglietto?...

— « Non... Arazzi fait des marines?... Dans deux heures! un homme...

— « Il n'excelle pas dans les marines...

— « Il n'excelle dans rien...

— Ah! voilà de l'injustice d'artiste! *Sa Bataille du palais Doria* est un chef-d'œuvre.

— « Son coloris est faux... Entends-tu? entends-tu? la musique ne joue plus; le bal est fini... Viens, rentrons à la strada Balbi...

— « C'est un intermède!... on ne peut pas toujours danser; en ce moment on se repose; on dansera jusqu'au jour...

— « Oui, les autres; mais elle?...

— « Elle... elle aussi, peut-être... Comment trouves-tu les fresques de *Perino di Vaga*?... Aimes-tu ce talent?...

— « Non... c'est commun, c'est grossier d'exécution... Eh bien! la musique ne reprend pas.. C'est fini! fini!..

— « Cela va recommencer... Je veux te faire un cadeau... le dernier tableau qui me reste... c'est une vierge de Giordano...

— « Viens, allons au palais Durazzo.

— « Que dis-tu de Giordano?

— « Un barbouilleur., un peintre de galère... Garde ton tableau.. Mon Dieu! quelle horrible journée!... l'église, l'encens, les fleurs, l'*Ave maris stella*, la mer,

la prière, les folies, le bal, l'amour, l'amour inexorable! C'est un jour chauffé avec les flammes de l'enfer pour moi; pour les autres, embaumé par les roses du paradis... Allons chez Durazzo... viens. »

Ils remontèrent la petite rue escarpée de San-Ciro, et ils s'assirent sur un bloc de marbre qu'on travaillait pour le palais Serra. La musique du bal retentissait de nouveau; mais il y avait sur les terrasses moins de bruit, moins de foule, moins de joie.

— « C'est l'agonie du bal, dit Van Dyck, d'une voix sourde, c'est la mienne aussi. . . »

Il se leva vivement.

— « Tiens, regarde là...; regarde ces quatre croisées que l'on ferme... Sais-tu quelle est cette chambre?... Je le sais, moi!... C'est la chambre du maître!... Comte Pallavicini, êtes-vous mon ami ?

— « Ton amitié, c'est tout ce qui me reste de ma fortune; j'y tiens.

— « Eh bien! écoute: la nuit court, l'heure brûle; le sang gonfle mon cœur; je vais mourir si tu ne m'assistes. Monte au palais Durazzo, demande à parler au comte en secret, qu'il soit au salon ou dans sa chambre, debout ou levé. Tu lui diras que l'ennemi de son père, le marquis de Gippino l'attend au puits de la vallée du Lerbino, avec son épée et son poignard; que Gippino se rend en toute hâte à Florence, et ne s'arrête qu'un instant sous les remparts de Gênes pour ce duel à mort; qu'un refus serait une infamie pour lui; un retard, une

lâcheté. Va, va! les lumières s'éteignent, les femmes accompagnent la comtesse au lit nuptial; point de réponse, va.

— « J'y vais, » dit froidement Pallavicini.

Le comte Brignole recevait les adieux de quelques jeunes seigneurs ses intimes, lorsqu'il vit entrer mystérieusement Pallavicini qui lui fit un signe du doigt. Ils se retirèrent à l'écart dans un de ces pavillons qui dominent la rue. Pallavicini prit un air grave, et dit au comte :

— « Connaissez-vous le marquis Gippino ?

— « Je ne le connais pas, dit le comte, mais je sais qu'une haine mortelle a régné entre mon père et lui.

— « Son fils vous attend au puits de la vallée du Lerbino; il m'a pris pour son second; avant que vos amis s'éloignent tous, choisissez le vôtre. »

Le comte Brignole demeura muet.

— « Comte Brignole, ma parole est-elle assez claire ?

— « Je ne refuse pas satisfaction à un Gippino; je la lui donnerai demain.

— « Demain votre ennemi sera sur la route de Florence, et il publiera partout votre déshonneur.

— « Voilà un singulier moment pour un cartel! Eh bien! soit; je lui demande une heure... »

Et il se dirigeait vers sa chambre; la camériste de la comtesse venait d'en sortir, le sourire aux lèvres.

— « Une heure! dit Pallavicini, en l'arrêtant; je n'ai pas le pouvoir de vous donner une minute de répit;

nous avons déjà même perdu beaucoup de temps...

— « Mais au moins le temps d'embrasser ma femme...

— « Rien ; le temps de prendre vos armes , voilà tout ; chaque minute qui s'écoule , ôte un grain d'or à votre blason.

— « Voilà une tyrannie inconcevable ! je reconnais bien là les Gippini , tels que mon père me les a dépeints cent fois. Voici mon épée : allons ! »

Il se retourna vers le groupe d'amis qu'il venait de quitter, et dit :

— « San-Gallo , je vous prie de m'accompagner jusqu'à l'église de la Consolation.

— « Vous allez faire votre prière bien loin avant de vous coucher, dit San-Gallo en riant.

— « C'est ainsi, répliqua froidement le comte ; voulez-vous m'accompagner ? »

San-Gallo, comprenant à demi l'affaire, ne répondit plus et marcha vers l'escalier.

Les trois acteurs de cette scène descendirent à la rue et marchèrent silencieusement jusqu'à la poterne ; là , ils trouvèrent un homme enveloppé d'un manteau , qui paraissait les attendre. — « C'est notre champion , sans doute ? dit le comte Brignole. — C'est lui , répondit Pallavicini. — Vous connaissiez donc Gippino ? — Nullement ; il m'a rencontré dans la strada Balbi ; il m'a demandé si j'étais noble ; il m'a expliqué son affaire , j'ai accepté. — Vous avez bien fait ; au moins , avec vous , nous n'aurons pas à craindre de guet-apens. — C'est ce que j'ai pensé. — Merci. »

On entra dans la campagne ; Van Dyck marchait le premier en avant d'une vingtaine de pas : il s'arrêta dans un petit bois de tamarins, dont les sombres rameaux augmentaient encore l'obscurité de la nuit. — « C'est donc ici, comte Gippino, que vous inaugurez votre champ clos avec ceux de ma noble maison ? » Van Dyck mit l'épée à la main, et ne répondit pas. — « Je vous prévins, continua Brignole, que je vais me défendre vigoureusement, car je ne veux pas faire une veuve la première nuit de mes noces. » Van Dyck bondit sur le terrain et se mit en garde. Les deux adversaires croisèrent aussitôt le fer. Le combat ne fut pas long ; Van Dyck reçut un violent coup d'épée dans le bras droit ; faible de constitution et déjà prédisposé aux atteintes de la phthisie qui le consuma jeune encore, épuisé d'ailleurs par toutes les angoisses de ce terrible jour, il tomba de faiblesse sur le gazon. — « Je vais vous envoyer un chirurgien, » dit froidement le comte Brignole, et il partit avec San-Gallo.

Pallavicini prodiguait ses soins au malheureux artiste blessé. — « Mon ami, lui dit Van Dyck, j'ai assez d'argent pour racheter ton palais et ta villa : je te le donne. Cours après cet homme, et bats-toi avec lui ; tu seras plus heureux que moi, tu le tueras.

— « Ton sang coule, il faut que j'arrête ton sang : calme-toi !

— « Laisse-le couler, mon sang ; laisse-moi mourir... Sais-tu bien qu'il va rentrer en triomphe dans son pa-

lais; que des pleurs de joie, que des caresses de feu l'attendent là-bas; que le paradis va s'ouvrir pour lui, l'enfer pour moi ! Va, te dis-je, atteins cet homme avant qu'il soit aux remparts !

— « Calme-toi, calme-toi ! te dis-je : demain nous recommencerons. Laisse-moi te panser.

— « Ah ! tu as peur !

— « Allons ! voilà qu'il m'insulte maintenant !

— « Eh bien ! je vais courir après lui, moi... laisse... laisse... je vais... malédiction ! »

Il s'évanouit.

Lorsqu'il revint à lui, le jour commençait à poindre sur la crête des Apennins. — « Quel horrible songe ! » ce furent ses premiers mots.

Il promena dans la campagne des regards effarés, et baisa les mains de Pallavicini en les arrosant de larmes ; puis, désignant du doigt le gazon ensanglanté, il sourit avec amertume, et leva les yeux au ciel avec une expression que les grandes âmes seules savent donner à leur visage dans les heures de désespoir consommé.

— « Te sens-tu assez fort pour rentrer en ville ? dit Pallavicini.

— « Oui... mais que faire en ville maintenant?... Tout est perdu... Regarde comme le soleil se lève riant ! comme la nature est joyeuse ! J'ai entendu chanter l'alouette ce matin dans un rêve... Dieu nous fait toujours de ces ironies-là... Que lui importe mon malheur, à la nature?... Si elle prenait son crêpe noir à chaque être

qui souffre, ce serait un deuil éternel... C'est bien! c'est bien! habille-toi d'azur et d'or, beau ciel d'Italie, cela réjouit la misère de tes enfants.

— « Je crois que nous pourrions rentrer, observa tranquillement Pallavicini.

— « Oh! toi, tu es de marbre, comme la villa que tu as fait bâtir... As-tu aimé quelquefois?

— « Cent fois; mais de ta force, jamais.

— « As-tu aimé des femmes qui t'ont montré de l'amour, et se sont mariées avec d'autres?

— « Certainement.

— « Eh bien! qu'as-tu fait alors?

— « Je me suis consolé.

— « Tiens, c'est singulier; ta parole me calme. Donne-moi ta main que je la serre, tu me fais du bien.

— « Vive Dieu! te voilà en convalescence! Prends mon bras, et gagnons la ville en nous promenant. Écoute: la comtesse Bri...

— « Oh! ne prononce pas son nom!

— « Soit; la comtesse est belle, belle à ravir, c'est vrai; elle a un teint rose transparent, des yeux lumineux et azurés comme le golfe de Gênes, des lèvres de corail, des dents de perles, un cou d'ivoire, des épaules sculptées avec amour, une taille, oh! une taille!... Je ne connais qu'une femme qui ait une taille comme celle-là, c'est la Vénus de ton ami Titien de Venise. Quant à son esprit, à ses qualités du cœur et de l'âme, tu ne m'en as jamais parlé; je vois que tu t'en soucies fort peu...

Ainsi, donne-moi vingt-quatre heures, je te donne une autre comtesse Brignole.

— « Oh ! tais-toi ! tais-toi ! impossible !

— « Impossible ! je veux te donner mieux que la comtesse Brignole... Moi, j'ai perdu mon palais ; qu'on m'en donne un plus beau, et je me console tout de suite, foi de grand seigneur !... Bon ! tu souris, nous allons mieux. Laisse de côté ces alouettes qui chantent, et la nature qui se moque de toi ; parle raison. Mon ami, toutes les comtesses d'Italie ne valent pas le sang qui vient de sortir de tes veines d'artiste....

— « Mais voyons, de quelle autre femme veux-tu parler ?

— « Bénie soit *Notre-Dame du Remède*, qui demeure dans la rue où nous allons entrer ! nous sommes guéris ! Ah ! tu t'intéresses déjà à une autre femme !...

— « C'est curiosité pure...

— « J'entends... Eh ! mon Dieu, l'amour d'un artiste n'est, je crois, qu'une curiosité délirante. Si la Vénus de la villa Adriani était enfouie à mille pieds sous terre, tu te ferais fossoyeur au grand soleil pour l'exhumer, la voir, et l'embrasser le premier...

— « C'est vrai.

— « Vous êtes des hommes maîtrisés par vos sens ; aussi votre inconstance est passée en proverbe ; vous vous faites un musée de maîtresses, comme un cabinet de tableaux ; c'est votre métier, vous étudiez la nature ; vous ne voyez qu'un beau modèle là où un autre homme

verrait l'objet idéal et rêvé d'une platonique et immortelle passion. Eh bien ! je veux te donner un modèle qui ferait se draper de jalousie la Vénus Aphrodite dans son bain.

— « Son nom ? »

— « Tu le sauras demain. Aujourd'hui guéris ta fièvre, et dors. »

En causant ainsi, les deux amis étaient arrivés à la porte de leur maison, sur la place de l'Annonciade, par des rues détournées. La ville était encore plongée dans le sommeil. Un chirurgien fut appelé ; il trouva la blessure fort légère, malgré la grande abondance de sang répandu. Il ne conseilla pour régime que vingt-quatre heures de repos.

Le lendemain, à midi, un domestique, à la livrée des Brignole, porteur d'une missive, entra dans l'appartement de Van Dyck. Pallavicini habillait l'artiste, qui était encore faible et bien pâle. Le comte Brignole pria Van Dyck de se rendre à son palais.

— « Voilà un étrange incident, dit le peintre ; que me veut le comte ?... Il ne me connaît pas ; il ne m'a jamais vu. »

— « Il faut aller voir, dit Pallavicini. Veux-tu que je t'accompagne ? »

— « Certainement, je n'irai pas seul ;... c'est quelque piège infernal. Le comte s'est douté de quelque chose... Oh ! vite, vite, au palais Durazzo. »

— « C'est bien fâcheux ; je crains une rechute pour toi ; tu vas la revoir, et... »

— « Elle, la revoir ? jamais ! jamais ! Je verrai le comte ; je n'ai besoin de voir que le comte... Oh ! la revoir ! j'expirerais devant elle de honte, de jalousie, de désespoir... Viens...

— « Tu n'es pas assez calme pour brusquer ainsi cette visite... Nous devrions attendre demain ou ce soir...

— « Pas une minute de plus...

— « Hélas ! nous voilà retombés.

— « Oh ! tu ne me connais pas ! C'est fini, te dis-je ; ce n'est plus qu'un souvenir, un rêve pénible... Allons à Durazzo.

— Allons ! »

Van Dyck s'était habillé magnifiquement ; mais l'éclat de son costume ne pouvait dissimuler sur sa figure sa souffrance et son agitation ; il était horriblement pâle, et sa démarche, qu'il s'efforçait de rendre hardie, était chancelante, comme celle d'un convalescent. Il avait enfoncé la main de son bras blessé dans un crevé du pourpoint, comme par contenance ; il s'appuyait de l'autre sur la rampe de marbre de l'escalier du palais ; Pallavicini le suivait en soupirant.

Il fut introduit dans la galerie, où le comte ne se fit pas attendre. — « Seigneur Van Dyck, dit-il en courant vers lui, veuillez bien excuser mon indiscretion : j'ai appris que vous étiez de retour dans notre ville ; je n'avais pas eu l'honneur de vous y connaître à votre premier séjour : aussi me suis-je empressé de vous offrir cette

fois mon amitié et mon palais. Durazzo est l'hôtellerie des grands artistes, n'est-ce pas, comte Pallavicini ? »

Van Dyck s'inclina et ne répondit rien : il était bouleversé.

— « Je vous prie de prendre un fauteuil, messieurs, continua le maître du palais ; j'ai à vous parler d'une petite affaire, à vous, seigneur Van Dyck. Je me suis marié avant-hier ; sans fatuité, je puis dire que c'est un mariage d'inclination : je veux que notre intimité se forme sous des auspices dignes de votre talent et de ma fortune : je veux que vous fassiez le portrait de ma femme. Quand même je couvrirais votre toile de sequins, je serais toujours votre obligé. »

Van Dyck s'inclina de nouveau. Ce silence fut interprété comme timidité d'artiste en face d'un grand seigneur.

— « Quel jour le modèle pourra-t-il se mettre à votre disposition ?

— « Aujourd'hui ; je suis prêt, répondit Van Dyck d'une voix éteinte.

— « Vous êtes charmant, seigneur artiste ; vous allez au-devant de mes vœux. Vous trouverez dans mon atelier des toiles toutes prêtes ; je veux un portrait en pied, comme celui de la marquise de Velletri, que vous avez peint et qui est un chef-d'œuvre, comme tout ce que vous faites... Ah ! dites-moi, comte Pallavicini, comment avez-vous laissé notre champion du Lerbino ? donnez-moi de ses nouvelles.

— « Il est parti ce matin pour Florence.

— « C'est un spadassin payé par les Gippinì ; j'ai su cela. Mes ennemis ont voulu me faire assassiner le jour de mes noces ; c'était bien imaginé. Messieurs, soyez assez bons pour m'attendre ici un *momentino* ; je vais vous amener ma femme. »

Et il rentra dans ses appartements.

Van Dyck et Pallavicini se regardèrent quelque temps sans parler.

— « Un bon conseil, Van Dyck, le veux-tu ?

— « Oui.

— « Pars.

— « Impossible ! Que dirait le comte ?

— « Que t'importe ?

— « Il me croira fou.

— « Dans un quart d'heure tu le seras tout à fait.

— « Je m'abandonne à mon destin.

— « Mais songe que tu es blessé, que ta main ne peut manier le pinceau.

— « Je peindrai de la main gauche.

— « Tu es pâle, tu souffres, tu es agonisant : tu vas périr à l'œuvre...

— « Tant mieux. »

La porte s'ouvrit, et la comtesse entra.

On aurait dit qu'elle illuminait la galerie des rayons de son éblouissante beauté. Pallavicini, lui-même, réprima une exclamation de surprise qui lui était arrachée, car il ne l'avait jamais vue si belle. Elle portait une robe

de soie noire brochée ; ses épaules et ses bras étaient à découvert, et l'étoffe faisait merveilleusement ressortir leur blancheur lumineuse. Elle salua d'un sourire céleste les deux étrangers, et s'adressant à Van Dyck, elle lui dit avec une grâce incomparable : — « Maître, je suis à vos ordres ; c'est bien de l'honneur pour moi de poser devant vous.

— « Passons à l'atelier, dit le comte Brignole, le seigneur Van Dyck choisira ses palettes, ses toiles et ses pinceaux. » Les quatre acteurs de cette scène entrèrent dans l'atelier, qui était contigu à la galerie.

— « Maintenant, poursuivit le comte, vous êtes chez vous ; nous permettez-vous de rester ? »

Van Dyck n'appartenait plus à la terre ; il ne répondit pas ; mais Pallavicini, prenant en pitié l'amour de son ami, dit avec le plus grand sang-froid au comte : « Je connais Van Dyck ; il faut le mettre à l'aise ; il n'aime pas à peindre devant témoins ; sortons. »

La comtesse et Van Dyck restèrent seuls dans l'atelier.

— « Je ne connais rien de beau comme votre portrait de la marquise de Velletri, dit la comtesse d'un ton familier, comme pour engager lestement la conversation.

— « Je ferai tous mes efforts pour mériter votre approbation, répondit timidement le peintre.

— « Elle vous est acquise d'avance. Je ne la connais pas, la marquise de Velletri, est-elle bien ?

— « Je ne l'ai jamais vue, madame...

— « Comment? vous avez fait son portrait.

— « Ah! la marquise... Excusez-moi, madame, je suis tout à ma palette, à mes couleurs... elle est assez bien, je crois.

— « Il paraît que vous oubliez facilement vos modèles... Oh! vous allez me peindre assise! je n'aime pas cette pose; je veux être debout, riante, et une fleur à la main. Cette robe vous plaît-elle?

— « Non, madame.

— « Ah! vous la trouvez trop sombre peut-être?

— « J'aime mieux celle que vous portiez, l'an dernier, à la fête du palais Doria.

— « Vous étiez au palais Doria, le jour des Rogations? Ah! je ne vous ai pas vu.

— « J'ai eu l'honneur de danser avec vous, de vous parler. Il paraît que vous oubliez aussi facilement vos danseurs que moi mes modèles...

— « C'est charmant! j'ai eu tant de danseurs, moi.

— « Et moi, tant de modèles.

— « Vous êtes piqué, seigneur Van Dyck, excusez une plaisanterie... Mais si nous causons toujours, mon portrait n'avancera pas.

— « Votre portrait est fini, madame.

— « Fini! vous n'avez pas donné un seul coup de pinceau.

— « Fini, depuis un an. Nous pouvons sortir. »

Van Dyck se leva, salua la comtesse et marcha vers la porte.

— « Sérieusement vous sortez ? dit la comtesse.

— « Je sors, et vous me permettrez d'emporter la clef de l'atelier ; je veux rentrer ce soir pour mettre la dernière main à votre portrait.

— « Faudra-t-il que je pose ?

— « C'est inutile ; le portrait est fait.

— « Quand me donnerez-vous le mot de cette énigme ?

— « Demain.

— « Dois-je en parler à mon mari ?

— « Comme vous voudrez.

— « Je n'en dirai rien.

— « Ce sera mieux. »

Van Dyck ferma la porte de l'atelier à double tour, et alla rejoindre sur la terrasse le comte Pallavicini. — « Voilà une première séance bien courte, dit Brignole. — Je viendrai ce soir faire la dernière, répondit le peintre. — C'est vraiment d'une merveilleuse facilité. »

Van Dyck et Pallavicini sortirent du palais ; et, quand ils eurent dépassé l'église Saint-Charles, Pallavicini interrogea brusquement son ami.

— « Voyons, comment te trouves-tu ?

— « Guéri.

— « Complètement ?

— « Il ne me manque plus que le remède dont tu m'as parlé.

— « Tu l'auras !

— « Une folle échappée du couvent ! une étourdie qui

vous tue à chaque mot ! Deux jours de mariage, et les allures d'une coquette de quarante ans !

— « Bien, bien ! mais il faut persister dans cette conversion... »

— « Oh ! sois tranquille... Comment nommes-tu cette personne dont tu m'as tant parlé ? »

— « Ce soir nous la verrons ; je te le promets... »

— « A ce soir donc ; attends-moi devant Saint-Charles à sept heures. J'ai une affaire à terminer. »

Van Dyck courut chez lui, et détacha du mur de son alcôve un tableau sans cadre et voilé : c'était le portrait en pied de la comtesse Brignole, qu'il avait peint de souvenir, magnifique chef-d'œuvre, exécuté dans le délire d'une ardente passion ; seulement on s'apercevait que la main si ferme de l'artiste avait tremblé sur le sein de l'adorable femme, et que l'émotion de l'amant avait trahi la vigueur ordinaire de son pinceau.

Van Dyck s'enveloppa de cette toile comme d'un vêtement, jeta son manteau par-dessus, et retourna au palais Durazzo. Il traversa hardiment la galerie sans se faire annoncer, ouvrit l'atelier, et plaça dans un cadre le portrait de la comtesse. Puis, appelant un domestique, il lui dit : — « Annoncez à M. le comte que le portrait de sa femme est terminé. » Et il sortit.

Quelques jours après, il épousait la fille de lord Ruthwen, comte de Gorée : mariage qu'il improvisa, grâce aux actives et intelligentes négociations de Pallavicini. Mais le pauvre artiste avait été blessé au cœur : il

mourut de phthisie, à l'âge de quarante ans. Les femmes ont tué beaucoup d'artistes, et les artistes n'ont jamais tué de femmes.

Telle est l'histoire qui m'a été contée un jour au palais Durazzo, à Gênes, devant le portrait de la comtesse Brignole, peint par Van Dyck.

MÉRY.





FLEURS QUE J'AIME.



FLEURS arrosées
Par les rosées
Du mois de mai,
Que je vous aime,
Vous que parsème
L'air embaumé!

Par vos guirlandes,
Les champs, les landes,
Sont diaprés ;
La marguerite
Modeste habite
Au bord des prés.

Le bluet jette
Sa frêle aigrette
Dans la moisson ;

Et sur les roches
Pendent les cloches
Du liseron.

Le chèvrefeuille
Mêle sa feuille
Au blanc jasmin,
Et l'églantine
Plie et s'incline
Sur le chemin.

Coupe d'opale,
Sur l'eau s'étale
Le nénuphar;
La nonpareille
Offre à l'abeille
Son doux nectar.

Sur la verveine,
Le noir phalène
Vient se poser;
La sensitive
Se meurt craintive
Sous un baiser.

De la pervenche
La fleur se penche
Sur le cyprès;
L'onde qui glisse
Voit le narcisse
Fleurir tout près.

Fleurs virginales,
A vos rivales,
Roses et lis,
Je vous préfère,
Quand je vais faire,
Dans les taillis,

Une couronne
Dont j'environne
Mes blonds cheveux,
Ou que je donne
A la madone
Avec mes vœux.

LOUISE COLLET (née RÉVOIL).





TRAFALGAR.



Le Victory et le Redoutable sont accrochés l'un à l'autre depuis un quart d'heure; lutteurs inégaux en force, mais non pas en courage. Les bordées s'échauffent à demi-portée de pistolet; le carnage est horrible des deux côtés.

Nelson, qui s'est mis en grande tenue et a paré sa poitrine du large crachat d'ordre qu'on ne lui vit jamais qu'aux solennelles occasions, se promène sur le gaillard d'arrière du Victory avec Hardy, son capitaine de pavillon; il marche vite, parle haut, et communique aux matelots anglais cette activité de l'esprit et du cœur dont il est dévoré.

Le capitaine du Redoutable est sur sa dunette, remarquable aussi par l'éclat de son uniforme; il félicite,

dans son porte-voix, un équipage qui ne mollit point, que la disproportion des deux vaisseaux combattants n'a pas effrayé un moment, mais dont l'ardeur a besoin d'être dirigée.

La mousqueterie française fait beaucoup de mal sur les gaillards du vaisseau anglais. Le capitaine Lucas, pour égaliser les hauteurs, et autant que possible les avantages, a fait monter ses matelots armés de fusils et ses soldats dans les haubans et sur la dunette; ainsi s'est grandi le vaisseau de 74, qui maintenant n'est plus dominé par le rempart élevé du bastingage du Victory, et par son quatrième rang de canons. Les grenades et les balles pleuvent des hunes et de tous les points d'exhaussement que le commandant français a imaginés.

Un soldat, qui vient de recharger son arme, s'approche de Lucas, et étendant son bras à gauche vers le gaillard d'arrière du Victory, que la dunette du Redoutable commande, parce que l'arrière du petit vaisseau est par le travers de cette partie du gros trois-ponts : « Voyez, commandant, lui dit-il, voyez ce grand maigre là-bas, qui a ce beau jabot et ces grands revers blancs, je vais le descendre. » Lucas regarde; la balle est arrivée avant son coup d'œil; elle a frappé Nelson à la poitrine; car l'homme au jabot, c'est Nelson. Le commandant du Redoutable l'a reconnu au moment où il est tombé; il l'a reconnu à la blessure qui le priva jadis d'un bras, et plus encore à l'empressement du capitaine et des marins autour de lui. Une sorte de stu-

peur s'empare des Anglais, quand la triste nouvelle de la mort de leur glorieux amiral a couru de bouche en bouche, depuis le pont jusqu'aux profondeurs de la cale. Cette impression n'échappe point à Lucas, et il va en profiter.

— « A l'abordage, mes garçons! à l'abordage! »

Et se retournant vers un matelot :

— « Tu vois cet officier blessé et qui se débat sur le gaillard du vaisseau anglais, c'est lord Nelson; il est mort; va le dire partout; qu'on saute gaillardement à bord de l'ennemi, et il est à nous! »

Le matelot court, et en moins de quelques minutes tout le monde sait à bord du Redoutable que Nelson a été tué. L'aspirant Yon, suivi de quelques matelots, va le premier à l'abordage; il grimpe par une des ancrs du Victory, comme on monte à l'assaut d'une forteresse dont les murs, déchirés par l'artillerie, offrent quelques points d'appui aux assaillants. Des coups s'échangent sur le bastingage du Victory; l'équipage s'apprête à voler au secours de l'aspirant et de ses braves acolytes, pour faire irruption ensuite sur le navire anglais; mais une bordée terrible, qui arrive du côté où le Redoutable n'était pas engagé d'abord, force les assaillants à la retraite.

— « Aux pièces de tribord, crie Lucas, et bon feu, mes enfants! N'oubliez pas ce que je vous ai cent fois recommandé : prompts à recharger, lents à tirer. Démâtez-moi ce gremlin-là qui vient nous arracher notre

proie; il est grand aussi; mais les petits sont les bons, n'est-ce pas?

— « Oui, commandant, oui, » répondent les voix des derniers matelots qui se précipitent du pont dans les batteries.

Le nouvel ennemi qui survient, n'est rien moins qu'un vaisseau de 110 canons, comme le Victory que Lucas a eu l'espoir de réduire; c'est le Téméraire. Dans la ligne d'attaque, à la tête de laquelle s'avancait le vaisseau de Nelson, et dont le Redoutable a reçu le premier choc, destiné au Bucentaure, sur lequel Villeneuve a son pavillon amiral, le Téméraire marchait le second; il avait laissé le Victory seul aux prises avec un antagoniste dont il ne paraissait pas redouter les efforts, et ses coups s'étaient dirigés sur les remplaçants du Neptune, qui s'était soulevé on ne sait pourquoi, et du Héros, qui avait quitté aussi son poste, en se laissant aller sous le vent, à l'exemple du Neptune. Le Héros, du premier coup de canon tiré par le Victory, avait perdu Poulain, son capitaine; cet événement avait jeté le trouble à bord du vaisseau, à un tel point, qu'il s'était éloigné du champ de bataille.

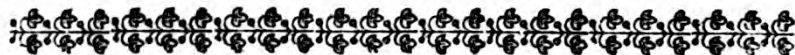
Donc, le Téméraire se présente par le travers de Lucas; il s'est aperçu que le feu du Victory baisse, il craint de voir la fière bannière de Saint-Georges descendre de la corne d'artimon, où le pavillon tricolore monterait le remplacer, et il s'est hâté. Il a tourné par derrière le groupe des deux vaisseaux qui se tiennent

serrés, embrassés par de réciproques étreintes, les ongles de leurs grappins dans les gréements l'un de l'autre, comme deux athlètes furieux qui se battent à mort, se roulent sur la terre, leurs jambes enlacées, et se déchirent mutuellement. Il a passé à tribord du Redoutable, et le Victory est sauvé! L'équipage de Lucas se multiplie, quoique le canon du Téméraire et celui de l'autre vaisseau, qui se réveille, le déciment cruellement. Rien ne le décourage, ni les cris des nombreux blessés, ni la mort qui fait des ravages affreux à tous les postes. Tribord et bâbord, feu, feu bien nourri, feu bien servi, feu qui brise des mâts et des vergues, met des voiles en lambeaux, fait de larges trouées aux murailles, s'attaque à la flottaison qu'il ouvre aux lames de la mer houleuse, démonte des pièces d'artillerie, écrase, brûle ou tue. A tant de courage et de persévérance, il semble que la fortune doive le succès... Non, le ciel veut que les braves de la mer succombent; il veut que cette journée sanglante soit fatale à l'empire; il veut faire expier à la France la gloire et le bonheur de ses conquêtes! Le Redoutable succombera là où il avait presque vaincu il y a deux heures. Les deux géants acharnés sur lui ne suffisent cependant point à sa défaite! Tout dégréé, démâté de son grand mât et de son mât d'artimon, ravagé par les boulets qui l'ont battu en brèche, par la mitraille et par la mousqueterie qui ont dépeuplé ses ponts et ses batteries, ouvert de chaque côté comme le serait la carcasse d'un noble cheval que

les loups et les vautours auraient dévoré, incendié vers son gouvernail, commençant à couler bas d'eau, ce vaisseau se défend encore; on dirait un de ces chevaliers d'un autre âge, démonté, couvert de blessures, et résistant vaillamment avec un tronçon d'épée à plusieurs ennemis qu'il a essoufflés et largement tailladés. Le pavillon tricolore flotte toujours au mât de misaine, le seul qui tienne encore debout, quoique ses agrès soient hachés. Cette persistance irrite les Anglais, et un troisième vaisseau vient aider le Victory et le Téméraire à réduire cet adversaire formidable. Pendant que le Téméraire est à droite du Redoutable, et que le Victory est lié à sa gauche, le Tonnant — c'est l'auxiliaire que la crainte de voir le bâtiment français échapper à son sort donne aux deux vaisseaux à trois ponts — le Tonnant, après avoir combattu l'Algésiras, sur lequel le contre-amiral Magon avait été tué au commencement de l'engagement, vient se placer derrière le vaisseau de Lucas, et le canonne de poupe en proue, jusqu'à ce que, haletant, ayant perdu le plus pur de son sang, dont le reste coule avec peine maintenant dans ce grand corps mutilé, le Redoutable amène son pavillon...

Défaite héroïque, plus belle assurément que la victoire du triple Anglais!

A. JAL.



Chimène et le Cid.

I.

Lettre de Chimène.

DANS son manoir, Chimène atteinte
D'un noir regret,
Ne pouvait être plus enceinte
Qu'elle l'était.
Elle attendait, de loin chérie
Par son époux,
Le plus dur moment de sa vie,
Et le plus doux.

Un matin, redoublant d'alarmes,
Le cœur marri,
Elle écrivit avec ses larmes
A son mari;
Puis s'efforçant de se remettre
Et soupirant,
Elle écrivit cette autre lettre
A Ferdinand.

A vous, le grand, le bon, le sage
Et le vainqueur,
A qui le peuple rend hommage
De son bonheur,
La fille de Gormas, Chimène,
A juste droit,
Ose enfin raconter la peine
Qu'elle vous doit.

Pardonnez-moi de vous l'écrire,
Roi très-clément,
Je vous en veux, seigneur et sire,
Infiniment.
Seulette et toujours oubliée
Dans mes ennuis,
On n'est pas si peu mariée
Que je le suis.

Par vous Rodrigue, alors plus tendre,
Sut me gagner ;
Fallait-il pour me le reprendre
Me le donner ?
Le bonjour est loin de son âme ;
Toujours adieu.
Enlever l'époux à sa femme,
C'est fâcher Dieu.

Rodrigue pour vous sur la terre
Semant l'effroi,
Est désormais tout pour la guerre
Et rien pour moi.
O roi ! sans Rodrigue invincible
Faut-il ainsi ,

Changer en un lion terrible,
Mon bel ami.

Depuis six mois que je l'appelle,
On le retient ;
Ou , quittant la guerre cruelle ,
S'il me revient ,
Il revient quand le jour nous quitte
Plus qu'à moitié ,
Et dans mes bras s'endort si vite ,
Que c'est pitié.

Toujours occupé de son glaive ,
Haussant la voix ,
Dans son lit paisible il ne rêve
Que des exploits ;
Et voilà dès l'aube vermeille
Qu'il est dehors ,
Sans s'inquiéter si je veille
Ou si je dors.

Étouffant ma douleur amère ,
Pour lui , pour vous ,
Je croyais retrouver mon père
Dans mon époux .
Je n'ai rien de ce que j'espère ,
Et j'ai péri ,
Et je ne trouve ni le père
Ni le mari .

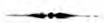
Désirant le faire connaître
Et l'illustrer ,

Vous me le ravissez peut-être
Pour l'honorer;
Mais déjà Rodrigue s'honore
De tant d'exploits,
Qu'il avait, presque enfant encore,
Vaincu cinq rois.

Consolez-moi, je vous conjure :
Par son retour,
Une innocente créature
Attend le jour.
Puisse votre ordre ici conduire
Le père absent,
Si tant de larmes n'ont pu nuire
Au pauvre enfant.

Que votre bonté secourable
Mette en repos
La femme du plus honorable
De vos vassaux :
Votre justice en qui j'espère
Ne peut laisser
Mon enfant naître sans son père
Pour l'embrasser.

Aux ralleurs dérobez ma lettre,
Roi, mon seigneur,
Les méchants, ils riraient peut-être
De mon malheur !
Et pourtant Dieu qui voit mon âme,
Voit sans courroux
Ce regret d'une honnête femme
Pour son époux.



II.

Réponse de Ferdinand.

Vous m'accusez, honorable Chimène,
Et je voudrais mon pardon obtenir;
Les Sarrasins causent seuls votre peine,
Et votre époux saura les en punir.

Jusqu'à la fin, d'une âme juste et ferme,
Permettez-lui de remplir son devoir,
Car ses combats enfin auront leur terme,
Et son amour ne peut pas en avoir.

Vous prétendez qu'au sommeil il s'adonne,
Quand, par hasard, près de vous il accourt,
D'après cela, souffrez que je m'étonne
Qu'un tablier soit devenu si court.

A votre ami n'écrivez pas encore
Qu'il vous rejoigne. Il pense à ses amours;
Mais il serait dans vos bras qu'il adore,
Il partirait au bruit de mes tambours.

Cinq rois païens ont subi ses entraves,
Me dites-vous. Puissent-ils être dix!
Car plus le Cid aura de rois esclaves,
Moins Ferdinand comptera d'ennemis.

D'aucun railleur ne craignez nulle atteinte ,
Ce chaste amour à tous doit imposer ;
Ceux qui riraient de votre juste plainte
Seraient ravis d'avoir pu la causer.

Quand votre enfant naîtra , noble Chimène ,
Si votre Cid n'a pas pu s'absenter,
Pour lui je viens. Il faut bien que je vienne ,
Il faut un roi pour le représenter.

Chimène , adieu. Puisse la Vierge mère
Vous soutenir dans le cruel moment !
Moi, je finis ; car votre époux sévère
Vient me gronder de n'être pas au camp.

Le BARON CREUZÉ DE LESSER.





LIDIVINE.



EN 1800, j'étais dans les prisons d'une ville de province, et je n'y étais pas pour la première fois. La cause de ces petits malheurs de jeune homme me dispense d'en rougir.

Je ne parlerai pas du geôlier et de sa femme, honnêtes et charitables personnes, qui m'ont laissé cependant un bien tendre souvenir, mais je ne saurais me dispenser de remarquer en passant, que ce triste ministère du geôlier est un des plus honorables qu'il y ait au monde, quand il est exercé avec douceur et humanité.

Madame Henricy était infirme et presque toujours malade ; mais elle avait pour la représenter, dans l'intérieur, une vieille femme de charge qui s'appelait Lidivine,

Nom peu connu, même parmi les saints,

et que les pauvres prisonniers prononçaient *la Divine*, parce qu'ils croyaient que ce nom hyperbolique était son nom véritable. Il n'y a rien en effet qui puisse nous donner une idée plus distincte de la Divinité que la charité chrétienne.

Lidivine avait soixante-dix-huit ans : ce qui ne l'empêchait pas d'être vive, active, empressée, et toute à tous, comme si elle n'en avait eu que cinquante. Elle était même allègre et joviale, car la première des conditions de l'hygiène, c'est une bonne conscience. Il y a une foncière gaieté du cœur qui n'appartient qu'aux bonnes gens. Les esprits occupés de mauvaises pensées deviennent, au contraire, facilement tristes. Il y a bien de quoi.

Quand je pense à Lidivine, je crois toujours la voir avec son petit béguin blanc si propre, son juste noir si leste et si serré, et son cœur d'argent passé à un petit cordon de velours noir aussi, mais qui avait un peu rougi. Elle n'osait porter visiblement la croix qui y avait été suspendue ; cela n'était pas encore permis ; mais elle la conservait sans doute entre sa chair et le cilice de laine ou de crin dont elle se couvrait par pénitence, et je n'ai jamais compris que Lidivine eût à faire pénitence de quelque chose. C'était peut-être d'avoir été jolie, car sa pâleur saine et sa maigreur robuste ne lui avaient pas fait perdre tous les avantages d'une taille bien prise et d'une figure agréable.

Ce que je raconte ici de Lidivine, c'était ce que nous

en pensions tous, bons ou méchants. Aussi l'influence de Lidivine sur les esprits les plus âpres et les plus rebelles avait quelque chose de plus puissant que la force, et qui agissait sans qu'on sût au juste comment, par une sorte de faveur providentielle. A Lidivine, le secret d'affermir les cœurs abattus et de consoler les cœurs désespérés. Quand la rage soulevait au fond des cachots une de ces émeutes de démons qui se battent avec leurs fers, et qui meurent sans se rendre, en mordant des baïonnettes sanglantes, on n'y envoyait plus de soldats. On y envoyait Lidivine. Un instant après, tout était calmé.

Dieu n'aurait pas cru faire assez pour la prison dont je vous parle, s'il n'y avait placé que Lidivine. Elle était secondée par son petit-fils dans ce noble et pieux ministère. Pierre était un jeune homme de vingt-trois ans, faible de corps, mais infatigable de patience et de courage, qu'aucun soin ne rebutait pour adoucir nos ennuis et pour secourir nos misères. Je ne vous donnerais qu'une idée imparfaite de sa physionomie résignée et non pas abattue, de son regard bleu, plein de compassion et de tendresse, de sa chevelure blonde, lisse, aplatie et coupée à angles droits, si je ne disais que vous avez pu remarquer des caractères pareils dans le type de nos bons paysans des montagnes, ou dans les images des saints tracées par un peintre naïf.

Pierre n'était pas un grand personnage, même en prison. Arrivé là, selon nos conjectures, par la protec-

tion de Lidivine, il n'y était guère que l'aide et le valet des guichetiers. J'appris plus tard que c'était son titre, et que ce titre, chose étrange, était une faveur acquise par sa bonne conduite. J'expliquerai cela tout à l'heure, si la mèche de ma lampe brûle encore.

Quoi qu'il en soit, j'avais été entraîné vers Pierre par cette sympathie d'âge qui rapproche si vite les jeunes gens, surtout quand ils sont malheureux, et par cette sympathie de croyances, le seul lien social que nos discordes politiques n'eussent pas rompu. Quand sa chemise s'entr'ouvrait dans quelque œuvre de force, à rafraîchir notre grabat en y introduisant une botte de paille neuve, ou à transporter un malade, j'avais vu souvent battre sur sa poitrine le cordon du scapulaire. Peut-être aussi quelque instinct secret m'avertissait que le Seigneur nous avait imposé une vie commune de misère et de dévouement, et que notre bonheur, comme son empire, ne serait pas de ce monde.

Notre chambrée, n° 6, était ordinairement ouverte par Pierre que nous chérissions tous; et c'était un de ces égards auxquels nous reconnaissions la bienveillance de la geôle, car le salut religieux que Pierre nous adressait chaque matin, était pour nous comme une bénédiction répandue sur la journée. Une fois, les verrous tournés plus tard et plus rudement, sans égard pour notre sommeil, nous annoncèrent la visite d'un autre guichetier. Celui-ci s'appelait Nicolas.

Nicolas était un bon homme qu'un autre genre de voca-

tion, dont je ne me suis pas informé, avait engagé au service des prisons, et qui ne s'était pas accommodé sans effort, je le suppose, à l'esprit de son état; mais il y était parvenu de manière à faire illusion sur ses sentiments naturels à quiconque ne les aurait pas connus. A force d'exercer les cordes basses de sa voix, le pauvre diable avait réussi à se donner une parole rauque et menaçante, qu'il savait rendre plus formidable en fronçant convulsivement des sourcils épais, mais doux, qui ne furent jamais destinés à exprimer la colère. Comme cette complication d'artifice devait lui coûter beaucoup, il ne répondait jamais plus brutalement que lorsqu'il avait le dos tourné. Un jour qu'on le surprit à pleurer sur un homme qui allait mourir, et qui embrassait sa femme pour la dernière fois, il se plaignait qu'on lui eût jeté du tabac dans les yeux : j'ai rencontré vingt guichetiers comme Nicolas. Les hommes ne sont jamais si méchants qu'ils en ont l'air.

— « Où est Pierre ? lui dis-je, en m'asseyant sur mon lit.

— « Pierre ! Pierre ! répondit-il avec aigreur. C'est toujours Pierre qu'on demande ; on dirait qu'il n'y a que Pierre ici. Que fait-il pour vous qu'on ne fasse ? Pierre vous apporte-t-il autre chose qu'une cruche et du pain ? Une cruche, la voilà ; du pain, en voilà : si vous avez affaire à Pierre, allez le chercher. Pierre est au cachot.

— « Pierre au cachot ! m'écriai-je ; c'est une chose impossible. Qu'a-t-il fait ?

— « Ce qu'il a fait ? Est-ce que je sais cela, moi, ce qu'il a fait ? Est-ce que cela me regarde ? Est-ce que je me mêle de ce que font les autres ? Une porte ouverte trop tôt, une porte fermée trop tard, une lettre remise secrètement avant d'avoir été lue, une complaisance de lâche et de fainéant, pour vos camarades ou pour vous. Il en est bien capable, le petit bigot !... »

Je n'ai pas besoin de dire que Nicolas avait tourné le dos pour prononcer ces grosses paroles.

— « C'est infâme ! repris-je en l'interrompant ; c'est horrible ! Si les magistrats le savaient, on réprimerait sévèrement un tel abus de pouvoir. Le cachot est une pénalité très-grave, et nulle pénalité ne peut être infligée à un homme libre que par l'autorité de la loi. Cette vexation est indigne à l'égard de Pierre, comme elle serait indigne au vôtre. Je vous dis qu'elle crie vengeance !

— « Bon ! répliqua Nicolas en me regardant fixement cette fois. Avez-vous pris, par hasard, votre ami Pierre pour un homme libre comme moi, qui peut quitter la maison ce soir en demandant mes gages ? Il est prisonnier comme vous, à cela près que vous passez demain en justice, et que ces messieurs de là-haut sont parfaitement maîtres de vous renvoyer chez vos parents, si vous avez de bons témoins ; tandis que Pierre a treize ans à faire encore, puisqu'il n'en a fait que sept, et treize ans de galères, vraiment, quand l'idée en viendra au commissaire du pouvoir exécutif, qui le retient ici par

faveur, comme dans un château de plaisance. Je conviens que cela serait dur, mais que voulez-vous? il n'avait pas l'âge pour être guillotiné. »

La guillotine, les galères, cet honnête Pierre, cette aimable Lidivine, toutes les apparences qui m'avaient frappé, toutes les notions que je venais de recueillir dans une conversation de deux minutes, se confondaient tumultueusement dans mon esprit, quand la porte se referma sur moi. Je ne pouvais plus interroger Nicolas, qui n'aurait probablement pas été d'humeur à me répondre; mais je croyais l'entendre encore murmurer son refrain à travers l'épaisse muraille, sur un ton plus grave que celui des verrous: « Est-ce que je sais cela, moi? est-ce que cela me regarde? est-ce que je me mêle de ce que font les autres?... »

Je passai en justice, en effet, dès le lendemain, comme Nicolas me l'avait annoncé, et je fus acquitté à la majorité de neuf voix sur douze. On ne sera peut-être pas étonné si j'ajoute naïvement que jamais résultat avantageux d'un scrutin ne m'a été plus agréable.

La première chose qui m'occupa quand je me trouvai libre, ce fut l'histoire de Lidivine et de Pierre. Un vieux prêtre, saintement téméraire, s'était réfugié dans leur famille en 1793, pour porter de là des exhortations et des espérances à son troupeau de chrétiens sans pasteurs et sans autels. Il fut surpris en officiant, et tendit ses deux bras aux fers, comme un martyr des premiers âges de l'Église. Son petit peuple du hameau le défendit

malgré lui, avec cette ardeur de dévouement que la religion inspire toujours quand elle est persécutée. Ils étaient quinze. Treize moururent sur l'échafaud du confesseur, après avoir reçu sa dernière bénédiction. La grand'mère avait plus de soixante-dix ans, le petit-fils en avait moins de seize; et, selon la juste expression du guichetier, l'un des deux avait plus de l'âge, l'autre n'avait pas encore *l'âge pour être guillotiné*. C'est à cause de cela que Lidivine et Pierre étaient en prison.

Dans ces entrefaites, Bonaparte était revenu, Bonaparte, ce géant de la civilisation, qui la rapportait toute faite, et qui ne put pas la raffermir sur des bases éternelles, parce que Dieu n'en voulait plus. La révision de ces procédures exceptionnelles d'une législation d'anthropophages étant devenue facile, un grand nombre d'honnêtes gens s'intéressèrent au sort de Pierre et de Lidivine. Il n'y a rien de si commun que de trouver des cœurs tout disposés à la réparation du mal, quand il n'y a plus de péril à l'empêcher. Je ne parlais pas de ces efforts à mes amis de prison que je voyais souvent, parce que je savais déjà, par une expérience précoce, que la moindre révolution de bureau pouvait les rendre inutiles. Au moment où les pièces qui annulaient leur jugement m'arrivèrent, bien authentiques et bien légalisées, je volai vers eux, dix fois plus heureux que je n'étais, en les quittant, le jour de mon absolution. Je portais à Lidivine et à Pierre vingt-six ans de liberté.

Aussi me souvient-il de cette impression, comme si je n'avais ni souffert, ni vu souffrir depuis. C'était à quatre heures du soir, par une belle journée de printemps, comme la Franche-Comté en a quelquefois en avril; mais l'heure n'était pas expirée, et les prisonniers jouissaient encore dans la cour, sous la lumière d'un plein soleil, bien tiède et bien réjouissant, de ces dernières minutes de récréation. Il y a dans les prisons un temps et un lieu qui sont assignés à la récréation, c'est moi qui vous le certifie.

« Vous êtes libres! » m'écriai-je en sautant tour à tour au cou de Pierre et de Lidivine. J'eus quelque peine à m'en faire comprendre; mais tout le monde m'avait compris, et l'émotion de ces pauvres gens, qui baignaient de larmes leurs joues et leurs cheveux, expliquait assez mes paroles.

Après cela, il y eut un grand silence, un silence grave et triste; car il y a d'autres liens à rompre, dans une prison qu'on habite depuis sept ans, que ceux de la captivité. Lidivine regardait ces femmes, ces convalescents, ces infirmes dont elle avait été si longtemps la mère, et qu'elle s'était flattée de ramener peu à peu à la religion et à la vertu; elle s'arrêta enfin devant un vieillard tout cassé, que la fatigue de l'âge ou l'excès de la joie avait comme enchaîné à sa place: « Eh! Georges! lui dit-elle, qui te portera ton bouillon? »

Ensuite elle revint à moi, et pressant ma main dans ses deux mains: — « Je suis vraiment libre! dit-elle.

— « Oui, Lidivine.

— « Je pourrais sortir avec vous maintenant, si je le voulais ?

— « Oui, Lidivine.

— « Vous me mèneriez tout maintenant chez l'avocat de mes prisonniers ?

— « Oui, Lidivine.

— « Vous pourriez me montrer la maison du médecin de mes malades ?

— « Oui, Lidivine; et l'église qui va se rouvrir; car nous vivons sous un gouvernement humain, juste, éclairé, qui sentira la nécessité d'appuyer son pouvoir sur la foi. Dieu est le meilleur des auxiliaires.

— « Vous avez raison, mon ami ! Oh ! si j'étais sûre de n'être pas à charge en prison... »

La femme du geôlier l'embrassa, et fit un mouvement pour la retenir.

— « Voilà qui est bien, continua-t-elle en souriant, pendant que du revers de la main elle essuyait ses yeux. Je ne suis pas encore si vieille que je ne puisse honnêtement gagner mon pain chez mes maîtres. Allez vous coucher bravement, vous autres, car voilà quatre heures qui sonnent. Nous nous retrouverons demain. Je ne veux pas sortir d'ici... Où irais-je, d'ailleurs, ajouta Lidivine, pour être plus utile ou plus heureuse ? Une maison, un village, une famille, il n'y en a plus pour moi : le cimetière même ne me dirait rien; car mon mari, mes frères et mes enfants n'y sont pas. Vous savez qu'ils sont morts

bien loin de là, et qu'on les a mis je ne sais où. Quant à Pierre, c'est autre chose, il est jeune, beau, industriel, patient, et, par-dessus tout, craignant Dieu. Si le monde est revenu au bien, comme vous dites, mon pauvre Pierre prospérera peut-être. Viens ici, mon enfant, que je te bénisse, et que je te dise adieu !»

Pierre n'avait pas encore parlé. Il paraissait plongé dans une méditation sérieuse, et embarrassé de rompre le silence ; enfin, il se rapprocha de Lidivine à l'appel qu'elle venait de lui faire.

— « Jamais, ma mère, dit-il avec fermeté. J'ai pensé quelquefois à la vocation que je suivrais, quand mon temps serait fini ; j'aurais voulu être prêtre, mais je n'ai pas eu le loisir de devenir savant. Au reste, si le ministère de prêtre est grand, celui de guichetier a des devoirs que j'aime, et auxquels je ne veux pas me soustraire. Nicolas a besoin d'un aide, et il sait maintenant que ma compassion, même pour des peines que j'ai ressenties depuis l'enfance, ne m'ont point détourné de mes obligations. Je vous supplie de me permettre, ma mère, de ne pas sortir de prison. C'est la vie que le Seigneur m'a faite, et je n'y renoncerai pas. »

Les prisonniers étaient partis. Nicolas n'avait plus de motifs pour contraindre l'expansion de son excellent naturel : « Reste, reste ! » criait-il à Pierre, en pleurant à chaudes larmes.

— « N'est-il pas vrai qu'à ma place tu aurais fait comme moi ? dit Pierre en se retournant de mon côté.

— « Oui, mon ami, si j'en avais eu le courage. »
Lidivine et Pierre sont morts au service des prison-
niers.

CHARLES NODIER.





HYMNE AU CHRIST.



VERBE incréé! source féconde
De justice et de liberté!
Parole qui guérit le monde,
Rayonnante de vérité!

Est-il vrai que ta voix, d'âge en âge entendue,
Pareille au bruit lointain qui meurt dans l'étendue,
N'a plus pour nous guider que des sons impuissants?
Et qu'une voix plus souveraine,
La voix de la parole humaine,
Étouffe à jamais tes accents?

Mais la raison, c'est toi! Mais cette raison même
Qu'était-elle avant l'heure où tu vins l'éclairer?
Nuage, obscurité, doute, combat, système,
Flambeau que notre orgueil portait pour s'égarer!

Le monde n'était que ténèbres.
Les doctrines sans foi luttaiient comme des flots,
Et trompé, détrompé de leurs clartés funèbres,
L'esprit humain flottait noyé dans le chaos!

L'espérance ou la peine, au gré de leurs caprices,
Ravageaient tour à tour et repeuplaient les cieux.
La fourbe s'engraissait du sang des sacrifices,
Mille dieux attestaient l'ignorance des dieux !

Fouillez les cendres de Palmyre,
Fouillez les limons d'Osiris,
Et ces Panthéons où respire

L'ombre fétide encor de tous ces dieux proscrits !

Tirez de la fange ou de l'herbe,
Tirez ces dieux moulés, fondus, taillés, pétris,
Ces monstres mutilés, ces symboles flétris,
Et dites ce qu'était cette raison superbe

Quand elle adorait ces débris !

Ne sachant plus nommer les exploits ou les crimes,
Les noms tombaient du sort comme au hasard jetés ;

La gloire suffisait aux âmes magnanimes,

Et les vertus les plus sublimes
N'étaient que des vices dorés !

Tu parais ! ton verbe vole ;
Comme autrefois la parole
Qu'entendit le noir chaos,
De la nuit tira l'aurore,
Des cieux sépara les flots
Et du nombre fit éclore
L'harmonie et le repos,
Ta parole créatrice
Sépare vertus et vice,
Mensonges et vérité ;
Le maître apprend la justice,
L'esclave la liberté ;
L'indigent le sacrifice,
Le riche la charité ;
Un Dieu créateur et père,
En qui l'innocence espère,
S'abaisse jusqu'aux mortels ;

La prière qu'il appelle
 S'élève à lui, libre et belle,
 Sans jamais souiller son aile
 Des holocaustes cruels !
 Nos iniquités, nos crimes,
 Nos désirs illégitimes,
 Voilà les seules victimes
 Qu'on immole à ses autels !
 L'immortalité se lève
 Et brille au delà des temps ;
 L'espérance, divin rêve,
 De l'exil que l'homme achève
 Abrège les courts instants ;
 L'amour céleste soulève
 Nos fardeaux les plus pesants ;
 Le siècle éternel commence ;
 Le juste a sa conscience,
 Le remords son innocence ;
 L'humble foi fait la science
 Des sages et des enfants !
 Et l'homme qu'elle console,
 Dans cette seule parole,
 Se repose deux mille ans !

Et l'esprit éclairé par tes lois immortelles,
 Dans la sphère morale où tu guides nos yeux,
 Découvrit tout à coup plus de vertus nouvelles,
 Que le jour où d'Herschell le verre audacieux
 Porta l'œil étonné dans les célestes routes,
 Le regard qui des nuits interroge les voûtes,
 Ne vit d'astres nouveaux pulluler dans les cieux !

Non, jamais de ces feux qui roulent sur nos têtes,
 Jamais de ce Sina qu'embrassaient les tempêtes,

Jamais de ces Horeb , trône de Jéhova ,
Aux yeux des siècles n'éclata
Un foyer de clarté plus vive et plus féconde
Que cette vérité qui jaillit sur le monde
Des collines de Golgotha !

L'astre qu'à ton berceau le mage vit éclore ,
L'étoile qui guida les bergers de l'aurore
Vers le Dieu couronné d'indigence et d'affront ,
Répandit sur la terre un jour qui luit encore ,
Que chaque âge à son tour reçoit , bénit , adore ,
Qui , dans la nuit des temps jamais ne s'évapore
Et ne s'éteindra pas quand les cieux s'éteindront !

Ils disent cependant que cet astre se voile ,
Que les clartés du siècle ont vaincu cette étoile ;
Que ce monde vieilli n'a plus besoin de toi ,
Que la raison est seule immortelle et divine ,
Que la rouille des temps a rongé ta doctrine ,
Et que de jour en jour de ton temple en ruine
Quelque pierre en tombant déracine ta foi !

O Christ ! il est trop vrai , ton éclipse est bien sombre ;
La terre sur ton astre a projeté son ombre ;
Nous marchons dans un siècle où tout tombe à grand bruit ;
Vingt siècles écoulés y mêlent leur poussière ;
Fables et vérités , ténèbres et lumière
Flottent confusément devant notre poussière ,
Et l'un dit : C'est le jour ! et l'autre : C'est la nuit !

Comme un rayon du ciel qui perce les nuages ,
Et traversant la fange et la nuit des vieux âges ,
La parole a subi nos profanations !
L'œil impur des mortels souillerait le jour même !

L'imposture a terni la vérité suprême ,
Et les tyrans , prenant ta foi pour diadème ,
Ont doré de ton nom le joug des nations !

Mais , pareil à l'éclair qui , tombant sur la terre ,
Remonte au firmament sans qu'une ombre l'altère ;
L'homme n'a pu souiller ta loi de vérité !
L'ignorance a terni tes lumières sublimes ,
La haine a confondu tes vertus et nos crimes ;
Les flatteurs aux tyrans ont vendu tes maximes ;
Elle est encor justice, amour et liberté !

Et l'aveugle raison demande quels miracles
De cette loi vieillie attestent les oracles !
Ah ! le miracle est là permanent et sans fin !
Que cette vérité par ces flots d'impostures ,
Que ce flambeau brillant par tant d'ombres obscures ,
Que ce Verbe incréé par nos lèvres impures
Ait passé deux mille ans et soit encor divin !

Que d'ombres, dites-vous ! Mais, ô flambeau des âges ,
Tu n'avais pas promis des astres sans nuages !
L'œil humain n'est pas fait pour la pure clarté !
Point de jours ici-bas qu'un peu d'ombre n'altère ;
De sa propre splendeur Dieu se voile à la terre ,
Et ce n'est qu'à travers la nuit et le mystère
Que l'œil peut voir le jour, l'homme la vérité !

Un siècle naît et parle, un cri d'espoir s'élève ;
Le genre humain déçu voit lutter rêve et rêve ,
Système, opinion, dogme, flux et reflux :
Cent ans passent, le temps comme un nuage vide
Les roule avec l'oubli sous son aile rapide ;

Quand il a balayé cette poussière aride ,
 Que reste-t-il du siècle? un mensonge de plus!
 Mais l'ère où tu naquis, toujours, toujours nouvelle,
 Luit au-dessus de nous comme une ère éternelle;
 Une moitié des temps pâlit à ce flambeau,
 L'autre moitié s'éclaire au jour de tes symboles;
 Deux mille ans, épuisant leurs sagesses frivoles,
 N'ont pas pu démentir une de tes paroles,
 Et toute vérité date de ton berceau!

Et c'est en vain que l'homme ingrat, et las de croire,
 De ses autels brisés et de son souvenir,
 Comme un songe importun veut enfin te bannir;
 Tu règues malgré lui jusque dans sa mémoire,
 Et du haut d'un passé rayonnant de ta gloire,
 Tu jettes ta splendeur au dernier avenir!
 Lumière des esprits tu pâlis, ils pâlisent;
 Fondement des États tu fléchis, ils fléchissent;
 Sève du genre humain, il tarit si tu meurs.
 Racine de nos lois, dans le sol enfoncée,
 Partout où tu languis on voit languir les mœurs;
 Chaque fibre à ton nom s'émeut dans tous les cœurs,
 Et tu revis partout, jusque dans la pensée,
 Jusque dans la haine insensée
 De tes ingrats blasphémateurs!

Phare élevé sur des rivages,
 Que le temps n'a pu foudroyer,
 Les lumières de tous les âges
 Se concentrent dans ton foyer.
 Consacrant l'humaine mémoire,
 Tu guides les yeux de l'histoire
 Jusqu'à la source d'où tu sors.
 Les sept jours n'ont plus de mystère,

Et l'homme sait pourquoi la terre
Lutte entre la vie et la mort!

Ton pouvoir n'est plus le caprice
Des démagogues et des rois ;
Il est l'éternelle justice
Qui se réfléchit dans nos lois!
La vertu n'est plus ce problème,
Rêve qui se nourrit lui-même
D'orgueil et d'immortalité!
Elle est l'holocauste sublime
D'une volonté magnanime
A l'éternelle volonté.

La vérité n'est plus ce prisme
Où des temps chaque erreur a lui,
L'éclair qui jaillit du sophisme
Et s'évanouit avec lui.
Rayon de l'aurore éternelle,
Pure, féconde, universelle,
Elle éclaire tous les vivants ;
Sublime égalité des âmes,
Pour les sages, foudres et flammes,
Ombre et voile à l'œil des enfants !

Aliment qui contient la vie,
Chaleur dont le foyer est Dieu,
Germe qui croît et fructifie,
Ton Verbe la sème en tout lieu !
Vérité palpable et pratique,
L'amour divin la communique
De l'œil à l'œil, du cœur au cœur !
Des mots d'amour sont ses paroles,

Des actions sont ses symboles,
Et des vertus sont sa splendeur!

Chaque instant à ton joug nous lie,
L'homme naît, vit, meurt avec toi.
Chacun des anneaux de sa vie,
O Christ, est rivé par ta foi!
Souffrant, ses pleurs sont une offrande,
Heureux, son bonheur te demande
De bénir sa prospérité;
Et le mourant que tu consoles
Franchit, armé de tes paroles,
L'ombre de l'immortalité!

Tu gardes, quand l'homme succombe,
Sa mémoire après le trépas,
Et tu rattaches à la tombe
Les liens brisés ici-bas :
Les pleurs tombés de la paupière
Ne mouillent plus la froide pierre ;
Mais de ces larmes s'abreuvant,
La prière, union suprême,
Porte la paix aux morts qu'elle aime,
Rapporte l'espoir au vivant?

Prix divin de tout sacrifice,
Tout bien se nourrit de ta foi!
De quelque mal qu'elle gémissse
L'humanité se tourne à toi.
Si je demande à chaque obole,
A chaque larme qui console,
A chaque généreux pardon,
A chaque vertu qu'on me nomme,

En quel nom consolez-vous l'homme?
Ils me répondent : En son nom !

C'est toi dont la pitié plus tendre
Verse l'aumône à pleines mains,
Guide l'aveugle et viens attendre
Le voyageur sur les chemins!
C'est toi qui, dans l'asile immonde,
Où les déshérités du monde
Viennent pour pleurer et souffrir,
Donne au vieillard de saintes filles,
A l'enfant sans nom des familles,
Au malade un lit pour mourir !

Tu vis dans toutes les reliques;
Temple debout ou renversé,
Autels, colonnes, basiliques,
Tout est à toi dans le passé!
Tout ce que l'homme élève encore,
Toute demeure où l'on adore,
Tout est à toi dans l'avenir!
Les siècles n'ont pas de poussière,
Les collines n'ont pas de pierre
Qui ne porte ton souvenir !

Enfin, vaste et puissante idée,
Plus forte que l'esprit humain,
Toute âme est pleine, est obsédée
De ton nom qu'elle invoque en vain !
Préférant se doutes funèbres,
L'homme amasse en vain les ténèbres,
Partout la splendeur le poursuit!
Et comme au jour qui nous éclaire,

Le monde ne peut s'y soustraire
Qu'en se replongeant dans la nuit!

Et tu meurs! Et ta foi dans un lit de nuages
S'enfonce pour jamais sous l'horizon des âges,
Comme un de ces soleils que le ciel a perdus,
Dont l'astronome dit : C'était là qu'il n'est plus :
Et les fils de nos fils dans les lointaines ères,
Feraient aussi leur fable avec les saints mystères,
Et parleraient un jour de l'homme de la croix
Comme des dieux menteurs disparus à ta voix,
De ces porteurs de foudre ou du vil caducée,
Rêves dont au réveil a rougi la pensée!
Mais tous ces dieux, ô Christ! n'avaient rien rapporté
Qu'une ombre plus épaisse à notre obscurité!
Mais du délire humain lâche et honteux symbole,
Ils coulèrent d'eux-même au bruit de ta parole;
Mais tu venais asseoir sur leur trône abattu
Le Dieu de vérité, de grâce et de vertu!
Leurs lois se trahissaient devant les lois chrétiennes!
Mais où sont les vertus qui démentent les tiennes?
Pour éclipser ton jour quel jour nouveau paraît?
Toi qui les remplaças, qui te remplacerait!

Ah! qui sait si cette ombre où pâlit ta doctrine
Est une décadence — ou quelque nuit divine,
Quelque nuage faux prêt à se déchirer,
Où ta foi va monter et se transfigurer,
Comme aux jours de ta vie humaine et méconnue
Tu te transfiguras toi-même dans la nue,
Quand ta divinité reprenant son essor,
Un jour sortit de toi, revêtit le Thabor,
Dans ton vol glorieux te balança sans ailes,
Éblouit les regards des disciples fidèles,

Et, pour les consoler de ton prochain adieu,
Homme prêt à mourir, te montra déjà Dieu ?

Oui ! de quelque faux nom que l'avenir te nomme,
Nous te saluons, Dieu, car tu n'es pas un homme !
L'homme n'eût pas trouvé dans son infirmité
Ce germe tout divin de l'immortalité,
La clarté dans la nuit, la vertu dans le vice,
Dans l'égoïsme étroit la soif du sacrifice !
Dans la lutte la paix, l'espoir dans les douleurs,
Dans l'orgueil révolté l'humanité des cœurs,
Dans la haine l'amour, le pardon dans l'offense,
Et dans le repentir la seconde innocence !
Notre encens à ce prix ne pourrait s'égarer,
Et j'en crois des vertus qui se font adorer.

Repos de notre ignorance,
Tes dogmes mystérieux
Sont un temple à l'espérance
Montant de la terre aux cieux !
La morale chaste et sainte
Embaume sa pure enceinte
De paix, de grâce et d'amour,
Et l'air que l'âme y respire
A le parfum du zéphire
Qu'Éden exhalait un jour.

Dès que l'humaine nature
Se plie au joug de ta foi,
Elle s'élève et s'épure
Et se divinise en toi !
Toutes ses vaines pensées
Montent du cœur, élancées
Aussi haut que son destin ;

L'homme revient en arrière,
Fils égaré de la lumière
Qui retrouve son chemin !

Les troubles du cœur s'apaisent,
L'âme n'est qu'un long soupir :
Tous les vains désirs se taisent
Dans un immense désir !
La paix, volupté nouvelle,
Sœur de la vie éternelle,
En a la sérénité!
Du chrétien la vie entière
N'est qu'une longue prière
Un hymne en action à l'immortalité.

Et les vertus les plus rudes
Du stoïque triomphant
Sous les humbles habitudes
De la femme et de l'enfant !
Et la terre transformée
N'est qu'une route semée
D'ombrages délicieux,
Où l'homme en l'homme a son frère,
Où l'homme à Dieu dit : Mon père !
Où chaque pas mène aux cieux !

O toi qui fis lever cette seconde aurore,
Dans un second chaos vis l'harmonie éclore,
Parole qui partais avec la vérité,
Justice et tolérance, amour et liberté !
Règne à jamais, ô Christ, sur la raison humaine,
Et de l'homme à son Dieu sois la divine chaîne !
Illumine sans fin de tes feux éclatants
Les siècles endormis dans le berceau des temps,

Et que ton nom légué pour unique héritage,
De la mère à l'enfant descende d'âge en âge,
Tant que l'œil dans la nuit aura soif de clarté,
Et le cœur d'espérance et d'immortalité !
Tant que l'humanité plaintive et désolée
Arrosera de pleurs sa terrestre vallée,
Et tant que les vertus garderont leurs autels,
Ou n'auront pas changé de nom chez les mortels !

Pour moi, soit que ton nom ressuscite ou succombe,
O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe !
Plus la nuit est obscure et plus mes faibles yeux
S'attachent au flambeau qui pâlit dans les cieux ;
Et quand l'autel brisé que la foule abandonne
S'écroulerait sur moi !... temple que je chéris,
Temple où j'ai tout reçu, temple où j'ai tout appris,
J'embrasserais encor ta dernière colonne,
Dussé-je être écrasé sous tes sacrés débris !

DE LAMARTINE.

FIN.



980009

